



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

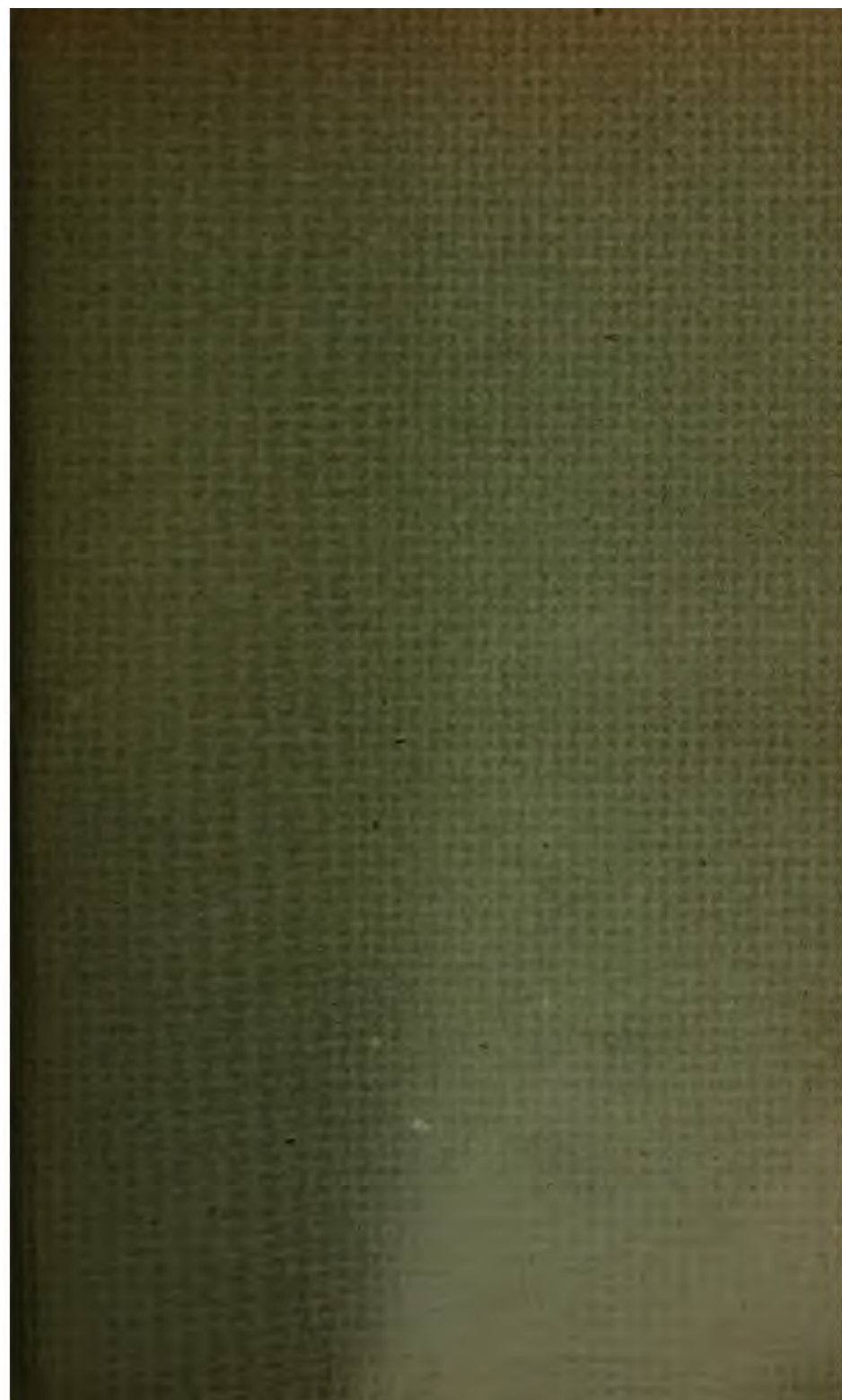
Nous vous demandons également de:

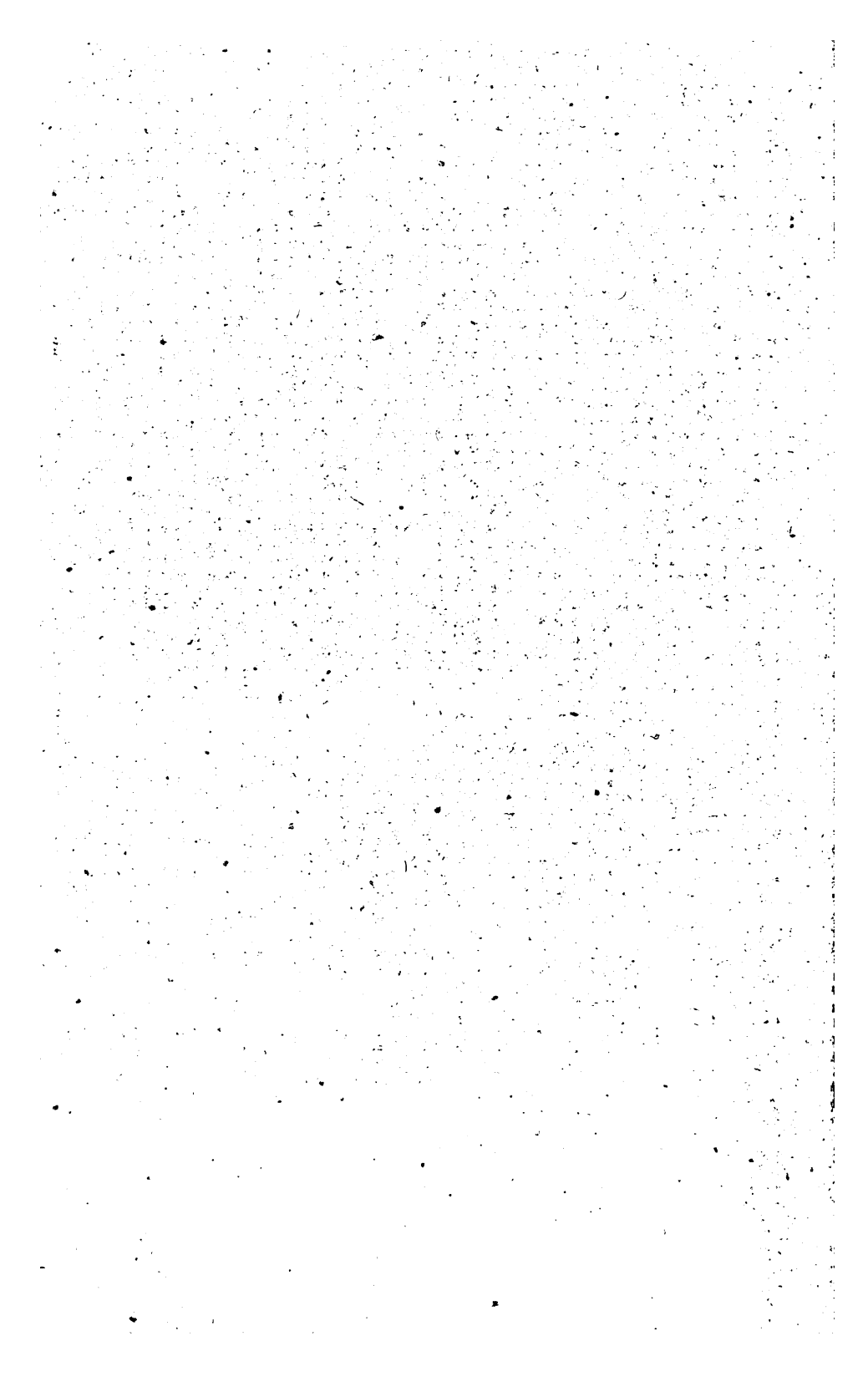
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NO. ^{= 57}48 OF R. M. DAWKINS' COLLECTION
OF BOOKS OF USE TO THE HOLDER OF
THE BYWATER AND SOTHEBY CHAIR
OF BYZANTINE AND MODERN GREEK
IN THE UNIVERSITY OF OXFORD





CHANTS

DU PEUPLE

EN GRÈCE.

CHANTS
DU PEUPLE
EN GRÈCE,

PAR
M. DE MARCELLUS,
ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE,
AUTEUR DES SOUVENIRS DE L'ORIENT
ET DES VINGT JOURS EN SICILE.

TOME PREMIER.



PARIS,
JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, ÉDITEURS,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29 ;
Ci-devant rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, 8.

1851.



PREFACE.

Οὐδὲ ὁ πρῶτος, οὐδὲ ὁ ἔσχατος.

Ni le premier, ni le dernier.

Quel sera le sort de cette feuille qui s'envole
et de cette page échappée encore à mes vieux
souvenirs ? Mes traductions et mes commen-
taires ne pouvaient sans doute faire partie de

ces premières réminiscences que j'ai depuis plusieurs années confiées à un public bienveillant. Et néanmoins, si mes précédents écrits ont attiré quelque attention, on aura pu y reconnaître ce goût et ce penchant qui me portaient dès lors vers la littérature grecque moderne, par suite de ma passion pour la littérature grecque antique.

J'ai même déjà, par certains fragments de chants populaires insérés dans mon journal de voyages, esquisses détachées prématurément de leur cadre, préludé en quelque sorte à mon recueil. Or, cette famille poétique, longtemps couvée dans mes archives orientales, pour le seul plaisir de ma mémoire, voici comment elle est éclosée, et comment, nourrie et emplumée, elle s'est insensiblement enhardie jusqu'à voler, de ses ailes débiles, loin du nid paternel.

Pendant les loisirs de mon long séjour à Constantinople et de mon voyage dans la Grèce et l'Archipel, j'avais réuni par des soins

assidus, mais sans nulle préméditation de publicité, une collection, non pas complète sans doute (qui oserait le tenter et se flatter de réussir?), mais assez nombreuse, des chants populaires grecs.

Je les rencontrais tantôt chez mes amis et mes jeunes voisins du Bosphore en m'associant à leurs plaisirs et même à leurs études, tantôt chez les hôtes de mon pèlerinage ; parfois auprès des dames grecques, qui les répétaient pour témoigner au *Barbare* une bienveillance plus hospitalière, en se prêtant aux manies de sa curiosité. Je les empruntais aux insulaires que Syra et Tine envoient à la capitale pour servir les ménages francs, aux compagnons de mes chasses, aux rameurs qui conduisaient ma barque, aux guides qui dirigeaient mes excursions, aux laboureurs de la plaine, aux bergers de la montagne.....

Je ne sais pourquoi je me persuadais que personne n'avait, avant moi, fait jaillir d'un sol brut, et inexploré ces étincelles éparses de

la poésie vulgaire des Hellènes ; et pourtant je ne m'inquiétais nullement alors de les faire briller à d'autres yeux. Je me contentais de noter à la marge de chaque chanson, soit le souvenir qu'elle avait réveillé dans mon esprit, soit la circonstance de mon voyage qui avait signalé ma *trouaille* ; et je jetais ainsi par avance, et sans intention, les bases de mes commentaires actuels. Chargé de ces dépouilles de l'Orient, je revins en France, n'ayant fait encore qu'assembler mon informe butin, et me réservant de le trier, comme de le classer plus tard.

Ce bagage poétique, augmenté de quelques rencontres fortuites, rares en Occident, me suivit à Londres, mêlé aux notes, *Memorandum* et protocoles qui s'entassaient dans mes portefeuilles, où les articles des *Traités secrets* se heurtaient contre les distiques grecs. Là, pendant que M. de Chateaubriand, à côté de ces prophétiques dépêches qu'il dictait à ma plume émerveillée, traçait les pages moins

sérieuses des *Mémoires d'outre-tombe*, je traduais tout près de lui quelque inspiration hellénique ; et le poète ambassadeur ne dédaignait pas de sourire aux accents naïfs de la muse populaire.

Dès lors certains de mes collègues, plus indulgents que des littérateurs de profession, me pressaient de livrer, soit aux Journaux et aux Revues, soit à des brochures détachées, et comme un coup d'essai, plusieurs sections terminées de mon ouvrage.

J'appuyais mon refus sur ma jeunesse, sur ma répugnance à paraître occupé de productions étrangères aux tâches quotidiennes et prosaïques que nous imposaient les chancelleries des quatre parties du monde ; enfin, sur mon respect pour notre commun métier (que je nommais pompeusement une carrière), lequel, à mon sens, faisait une loi de ne rien soumettre à la typographie, si ce n'est des articles anonymes dans les gazettes, et de ne tracer de nos burins officiels rien autre chose

que des mémoires techniques, destinés à mourir manuscrits.

Dans ma susceptibilité, je m'effrayais même de ces chansons innocentes qui, sous leur transparence, pouvaient mettre à nu quelques-uns des mystères de l'Épire ou de la Morée, réservés aux oreilles des ministres, ou qui, tout au moins, ne manqueraient pas de révéler à ces mêmes grands prêtres de la politique la frivolité du néophyte traducteur.

Mes collègues ne comprenaient rien à ma délicatesse, et mon illustre chef me fit l'honneur d'en hausser ses nobles épaules, soulevées par un rire fou ; car c'est ainsi qu'il riait dans les rares intervalles de ses tristesses. Moi-même, depuis, gagné par l'indiscrétion du siècle, j'ai pris en pitié ma conscience juvénile ; et néanmoins, malgré l'échec qu'elle a fait essayer en cette occasion à *ma renommée*, je ne puis encore, je le sens, blâmer ma réserve et m'en repentir tout à fait.

Or qu'arriva-t-il pendant mes évolutions

diplomatiques et mes scrupules ? Un écrivain d'un vrai mérite, profond investigateur de l'histoire et de la littérature méridionales, épris comme moi des charmes de la muse vulgaire, M. Fauriel, fit paraître, par fragments d'abord, quelques chants historiques des Hellènes, puis, par feuilles détachées, des chansons romanesques ; et il accompagna sa publication d'un discours préliminaire sur la poésie grecque moderne, comme sur le caractère et les mœurs qu'elle dévoile, discours qui, dans ses considérations développées, n'a laissé rien à dire après lui.

Oserai-je l'avouer à ma louange ? mon premier mouvement fut d'applaudir à ces travaux subversifs des miens ; et j'éprouvai plus de joie à voir enfin la poésie romaine prendre rang en Europe, que de chagrin en apercevant mon bouquet tomber de mes mains, et ses fleurs mourir avant de naître.

Ainsi les cris guerriers de l'immortelle Souli, les chants klephtes qui font la princi-

pale partie de l'ouvrage de M. Fauriel, comme les suppléments de son second volume, semblaient s'être échappés de ma collection pour embellir la sienne. Bien plus, il avait profité des confidences de quelques-uns de mes amis; et M. Ambroisé-Firmin Didot, l'aimable et savant compagnon de mon premier voyage aux champs où fut Troie, et sur les flots de la Propontide, avait enrichi le recueil de mon rival des mêmes distiques qu'il m'avait obligeamment envoyés à Constantinople, après son passage dans l'île de Rhodes.

Je ne sentis pas alors, je le répète, tout le dommage que venait de me causer l'excellent livre de M. Fauriel; les agitations diplomatiques laissaient dans mon esprit peu de place pour la muse du Pinde et de l'Archipel.

Toutefois, l'Italie et la Provence, sans combler le vide qui venait de s'ouvrir dans mon album hellénique, apportèrent quelques tributs à ses pages appauvries. Avec le concours de plusieurs Grecs établis à Marseille, à Li-

vourne , à Ancône , à Naples, et de quelques navigateurs arrivant de la mer qui vit tomber Icare , je reconstruisis mon édifice , toujours clandestin , à peu près tel qu'il est aujourd'hui.

Bientôt, la révolution de 1830 m'ayant fait des loisirs, je brisai ma plume officielle, et je repris mon crayon indépendant. C'est alors que je déplorai avec amertume les ravages que le savant M. Fauriel avait commis très-innocemment dans ma propriété littéraire. Dégradée à mes yeux, j'en eus presque honte, et, dans un accès d'humeur, je la vouai à une éternelle obscurité.

Mais quoi ! *le loup en vieillissant change de poil, mais non de pensée*, a dit un proverbe athénien. L'amour du grec me reprit avec l'âge mûr, plus ardent que dans ma jeunesse. D'ailleurs, quand on a une fois goûté de la presse, son fiel se fût-il mêlé à ses douceurs, on y revient toujours ; un imprimé attire l'autre : et voilà qu'aujourd'hui, m'abandonnant moi-même à ma rechute, je demande à

mon libraire, comme à ses ateliers typographiques, de gémir encore sur mes *capricieux écrits*.

J'ai donc revu fidèlement le texte de ces mêmes manuscrits, en retranchant toutes les pièces auxquelles mon prédécesseur a ravi l'attrait de la nouveauté ; j'en ai recousu les feuilles dispersées, et j'en ai comblé les lacunes. Quant à mes commentaires, je leur ai gardé soigneusement leur caractère primitif. Ce sont les récits d'un voyageur, et non les dissertations d'un philologue.

Mais, je le déclare, dussé-je passer pour un écrivain superficiel, j'ai refusé obstinément à mon opusculé l'ornement d'une de ces longues introductions historiques déjà toutes faites, ainsi que l'accessoire des réflexions sur les constitutions nouvelles, avec accompagnement obligé de prophéties politiques, si souvent démenties. Je n'ai pas essayé de traiter du rythme harmonique, tout musicien que je croyais être, et bien que j'eusse, tout comme

un autre, noté sur cinq lignes noires les airs de mes chansons au-dessus de leurs paroles ; je ne me flattais pas d'extraire en Grèce, de certains sons insignifiants, les phrases mélodieuses que plus tard l'heureux Félicien David a arrachées à la musique arabe pour les plaisirs de nos oreilles érudites.

J'ai supprimé toute discussion scientifique sur la versification et sur la prosodie imparfaitement transmises à la poésie hellénique par sa sœur aînée, ou par ses voisines de l'Europe. J'ai même retranché les considérations théoriques sur le génie des nations, tel qu'il ressort de leurs chants habituels. J'ai cru devoir laisser cette tâche, importante sans doute, mais presque politique, soit à mon devancier, soit à ces nombreux penseurs allemands qui, surtout depuis l'irruption des Bavares, ont savamment disséqué le cadavre des villes et des populations grecques, pour parler comme Sulpitius, le célèbre consolateur de Cicéron. Chacun de mes lecteurs fera

en lui-même, s'il en a le goût, cette opération, dont je me suis dispensé pour ne pas alourdir mes récits. Mon seul but, et je ne sais pas bien encore si j'ai eu un but, eût été de produire un échantillon de l'esprit grec, de cette vivacité nationale qui se manifeste par tant de signes, et contraste, en Orient, avec la pesanteur et l'immobilité des populations limitrophes. J'ai donc volontairement conservé à mes notes du chansonnier grec l'empreinte légère, futile même, qui est sa nature, et qui présida à son élucubration.

J'ajoute que, pour me renfermer dans les limites posées par mon titre, et pour en maintenir la simplicité, j'ai écarté, toujours à regret, les compositions perfectionnées et artistiques où la lyre hellénique gagne les hauteurs de l'ode et du dithyrambe. Les œuvres de Riga l'Immortel, de Christopulos, l'Anacréon moderne, du nouvel Archiloque Alexandre Sutzos, et de son frère Panagiotis, le second Tyrtée, multipliées dans l'Orient, depuis que

je l'ai quitté, par une presse désormais affranchie, sont devenues et resteront européennes. Les chants vulgaires auxquels j'ai voué ma plume étaient, bien au contraire, presque tous manuscrits, et exclusivement anonymes.

Il faut le redire, cet écrit serait pour moi un fragment des impressions de ma vie, si elles valaient la peine d'être retracées, ou la suite de mes souvenirs de voyage, bien plutôt qu'une série de commentaires spéciaux. Négligeant les sentiers tracés par les glossateurs primitifs, je m'occupe, de préférence à tout intérêt grammatical, d'y reproduire la situation topographique où le chant populaire m'atteignit; c'est une de mes anciennes jouissances que je cherche à rajeunir et à communiquer. Et la mémoire en est pour moi si puissante, que même aujourd'hui, quand je relis mon Anthologie pièce à pièce, mon imagination passe par-dessus le texte, et s'envole sans cesse vers le temps et les lieux où je le lus pour la première fois.

charme et effroi de ma pensée, dont les jeunes filles, destinées à une si terrible extermination, entourant sur leur plage le jeune étranger avec une si gracieuse et si familière innocence, lui apprirent en riant les vers qu'elles chantaient le soir à l'ombre des orangers.

A l'aide de mes romances, je retrouve à Constantinople ces soirées toujours trop courtes où les princesses grecques déroulaient pour moi les cahiers des stances et des couplets dont elles avaient amusé leur adolescence, entremêlant les sons nationaux du téorbe aux barcaroles et aux *canzonette* de l'Italie, que le piano européen accompagnait; puis, mes chasses dans le désert de Kila, aux sables de Domous-Déré, sous les bois profonds qui entourent les aqueducs de Justinien et Pyrgos, où nos guides comme nos hôtes, pour égayer nos longues marches et nos oisives veillées, repassaient les fredons de leur jeunesse. Je crois toujours les entendre s'arrêter

en me les dictant, et appuyer sur les traits caractéristiques, à leur sens, de la beauté des vers ; accolant ainsi à un texte bizarre un commentaire plus bizarre encore.

Il me semble recevoir une fois de plus les confidences de mon ami Yorgos le pilote, quand aucun écueil n'inquiétait sa vigilance, et qu'insouciant des manœuvres du vaisseau en pleine mer, il souriait complaisamment d'avance aux joies de la saison rigoureuse, aux chansons et aux danses de Cimoli (La crayeuse Argentièrè), chef-lieu de tous ses plaisirs de l'hiver, éternel rendez-vous des pilotes émérites, des pilotes en exercice et des pilotes adeptes, qui attendent gaiement tous ensemble la première hirondelle comme la première voile de l'Occident, pour défier les bas-fonds de la mer Icarienne, les orages de l'Euxin, et les sinuosités de l'Hellespont.

Enfin, les distiques, dont chaque îlot et chaque bourgade, pour ainsi dire, ont accru le nombre, me ramènent vers les îles des Princes,

où je commençai à les réunir, et à la fois vers ces longues promenades maritimes autour des caps asiatiques, pendant le calme et la sérénité des plus belles nuits orientales. J'observe de nouveau la merveilleuse lueur de la lune, particulière à ces contrées, laissant voir, presque aussi distincts qu'à l'aurore, les promontoires et les vagues soulevées encore au rivage par la brise mourante du jour. J'entends ces aspirations lancées vers le ciel, sur des ondes sans écho, par la voix plus énergique que flexible des matelots amoureux, comme le silence des mers interrompu par le cri sauvage du courlis, ou par le bruit sourd et lointain d'une rame pesante. C'est la lente caravelle de la Bithynie se dirigeant, à la faveur des flots apaisés par la nuit, vers la ville de Constantin, tandis que les Minarets illuminés pour les fêtes musulmanes, et réfléchis par la mer resplendissante, montrent au loin, comme un phare, les murs du Sérail.

.

Ébloui de tant d'images pittoresques, de tant de noms sonores, de tant de réminiscences classiques, j'ai trop oublié sans doute que ce qui était jouissance pour moi pouvait être un déplaisir pour autrui. Que dire pour mon excuse? Peu de chose. Et pourtant j'ai voulu payer mon tribut de reconnaissance aux deux langues qui firent mes délices, apporter à mon tour mon petit caillou à la réédification du temple de la littérature hellénique; et dans cette œuvre réparatrice, pour me conformer à un autre adage de la sagesse grecque et justifier mon épigraphe, j'ai souhaité, si je n'ai pu trouver place au premier rang, de ne pas du moins paraître au dernier :

Οὐδὲ ὁ πρῶτος, οὐδὲ ὁ ὕστερος.





CHANTS DU PEUPLE

EN

GRÈCE.

I.

I

La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces, par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite, selon l'art; comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aucune science, ny mesme d'escripture.

MONTAIGNE, liv. I, ch. 54.

INTRODUCTION.



LES SCOLIES

ET

LES CHANTS POPULAIRES

DE LA GRÈCE ANTIQUE.



Pendant que je m'occupais à Constantinople des chants Româiques, dont je recopiais péniblement et lentement les manuscrits tracés d'une écriture souvent indéchiffrable; pour me distraire des temps

modernes, et pour ramener mes yeux aux caractères imprimés, je remontai vers les siècles antiques, et je me mis à interpréter les Scolies ou plutôt les fragments des anciennes chansons populaires de la Grèce : vers héroïques ou familiers, la plupart chantés à table, et livrés, par conséquent, à la mémoire négligente ou troublée des convives. Si le peu qui nous en reste ne saurait, pour être déjà connu, attirer la curiosité au même degré que les chants populaires modernes et inédits; peut-être, sous le point de vue de la science archéologique, y aurait-il un certain intérêt à examiner en quoi les uns et les autres se rapprochent ou diffèrent.

Ma traduction des Scolies est donc une sorte de prélude aux Chants populaires des Hellènes, et rien de plus : esquisse, courte et bornée, que les savants de l'Allemagne et d'anciens académiciens français ont développée bien plus longuement et bien mieux que je ne le saurais faire.

On ne verra figurer sous ma plume ni les œuvres ni le moindre fragment d'Anacréon, bien que ses chants immortels, à chaque gracieuse image, à chaque inspiration passionnée, viennent au-devant de la pensée de l'écrivain comme du lecteur. Traduites partout, gravées dans toutes les mémoires, j'allais presque dire dans tous les cœurs, les odes du divin vieillard de Téos se classent à part, et sortent tout à fait des limites que j'avais tracées à cet essai préliminaire.

Avant tout, j'explique qu'il y avait trois classes de Scolies, ou plutôt trois manières de les chanter. Les convives chantaient, dans le premier mode, les Scolies tous ensemble et en chœur; dans le second, à la ronde et l'un après l'autre; dans le troisième, on n'entendait que les plus habiles improvisateurs placés, au hasard, autour de la table. Puis, je tiens à réfuter l'assertion aidée d'une faute d'orthographe que j'entendis un jour s'échapper des lèvres d'un célèbre philologue : et, dans cette intention, je crois devoir expliquer d'abord que les *Scholiastes* n'étaient point à leur origine, comme il le soutenait sérieusement; des compositeurs de *Scolies*; ensuite, que le mot *scolie* est un adjectif qui signifie *oblique* ou *tortueux*. Au demeurant, de peur d'imiter la bévue que je cherche à rectifier, je laisse mes lecteurs parfaitement libres de croire, avec Plutarque, que le *tortueux* vient de la difficulté de ce genre de poésie; ou, avec Artémon, que l'*oblique* se rapporte à la situation des chanteurs à table : soit enfin, d'après Aristoxène, auteur des plus anciens traités sur les Éléments Harmoniques, que le tout s'applique au chemin *oblique* et *tortueux* à la fois que faisait, pour aller d'un convive à l'autre, la branche de myrte signal du chant. En tout cas, je me refuse à penser, comme Proclus, que cette double épithète avait une certaine analogie avec la démarche chancelante des chanteurs après le repas.

Cela dit, voici ces chants antiques, dont quelques-uns sont pleins de grâce, d'élégance, et d'une haute expérience des choses humaines, mais dont les titres, pour beaucoup d'autres, *sonnent plus haut que leur valeur*. (Sénèque, épît. XL.)

PREMIÈRE CLASSE.

SCOLIES ÉPIGRAMMATIQUES.

I. LE REMÈDE A L'AMOUR.

(DE GRATÈS.)

« La faim tue l'amour; ou bien le temps s'en charge. Si ni l'un ni l'autre n'éteignent le feu, il reste encore un remède tout prêt : la corde. »

II. LE JOURNAL DES DÉPENSES.

(DE GRATÈS.)

« Mettez :

Pour le cuisinier, dix mines... 900 fr. » c.

Au médecin, une drachme. . . .	»	90
Au flatteur, cinq talents.	27,000	»
Au conseiller, de la fumée. . . .	000	00
A la courtisane, un talent.	5,400	»
Pour le philosophe, trois oboles.	»	45 »

On reconnaît à cette verve le disciple de Diogène, Cratès de Thèbes, célèbre par ses saillies et son cynisme. On croirait ces malices nées d'hier; l'antiquité, qui ne nous a laissé rien à dire, nous permet tout au plus de répéter.

« Heureux, s'écriait le poète Chérile, le disciple
« des Muses qui chantait dans les temps où le sol
« poétique était vierge encore! Maintenant tout est
« essayé; tous les arts ont des sentiers tracés; et
« nous, les derniers venus dans la carrière, nous
« cherchons en vain une route qui nous soit laissée
« pour y diriger nos chars nouveaux. »

Si cela était vrai pour Chérile, qu'en faut-il penser aujourd'hui que le monde est plus vieux de deux mille ans?

DEUXIÈME CLASSE.

SCOLIES ÉROTIQUES.

III. LA LYRE D'IVOIRE.

(ANONYME.)

« Que ne suis-je une belle lyre que de beaux enfants portent aux danses de Bacchus ! Que ne suis-je l'or tout neuf que le feu n'a point éprouvé, et dont une belle femme au cœur pur fait son ornement ! »

Ainsi disait en langue pastorale dans le manuscrit de Florence, taché presque aussitôt que lu, et immortalisé par P. L. Courier, ainsi disait Chloé, la naïve bergère de Lesbos : « Que ne suis-je la flûte « de Daphnis, pour toucher ses lèvres ! Que ne suis-je son petit chevreau, pour qu'il me prenne dans ses bras ! » (Longus, liv. I.) J'aurai à revenir sur ces souhaits passionnés, à propos de quelques vers

modernes qui les rappellent ; tous, jeunes ou vieux, imités de l'ode si renommée d'Anacréon : Ἡ Τάντάλου. (Ode XX.)

IV. LA FAVORITE.

(ANONYME.)

« Buvez avec moi, aimez avec moi ; jouissons ensemble de notre jeunesse et des couronnes du festin. Faites des folies quand je suis fou ; soyez sage quand je suis sage. »

V. LA TRUIE ET LE GLAND.

(ANONYME.)

« La truie tient un gland, et en veut un autre : ainsi, j'ai une belle amante, et une autre fait tout mon désir. »

VI. LE BAIGNEUR ET LA COURTISANE.

(ANONYME.)

« La courtisane et le baigneur ont des cou-

tumes exactement pareilles, et lavent également dans la même baignoire l'honnête homme et le vaurien. »

Je ne parlerai pas du fragment de Scolie compris sous le chiffre IV, lieu commun du genre bachique, pour me dispenser de commenter les chiffres V et VI, dont je ne veux rien dire : c'est bien assez d'avoir traduit ces deux derniers Scolies, malgré leur allure toute semblable à quelques épigrammes licencieuses de l'Anthologie.

VII. LE COMPAGNON.

(DE SÉLEUCUS.)

« Je m'en tiens à l'amitié, et ne veux pas du mariage. L'ami, par sa présence, est d'une véritable utilité, même à la guerre. »

C'est ainsi que j'ai cru devoir imiter plus que traduire le Scolie de Séleucus. Si le sens y perd, la pudeur y gagne. Sur ce point, j'ai voulu rester en arrière même des bergers du chaste Virgile. Les

plus fanatiques interprètes de l'antiquité ne me regarderont pas de travers (*transversa tuentibus*) pour ma réticence, et me sauront gré d'avoir gazé le Scolie, au lieu de le rapporter dans sa crudité native.

Ce Séleucus, fils de l'historiographe d'Antiochus le Grand, était l'un des poètes de la *Secte Joyeuse* (Ἰαροφδοί), on le voit de reste. Cette secte originaire de l'Asie Mineure avait pour règle et privilège de laisser le convive chanter, à la fin du repas, tout ce qui lui passait par la tête, sans égard au thème primitif donné par le directeur du chant.

TROISIÈME CLASSE.

SCOLIES MYTHOLOGIQUES, HÉROIQUES ET HISTORIQUES.

VIII. LATONE.

(ANONYME.)

« Ce fut à Délos que Latone enfanta jadis l'éclatant Apollon, roi à la chevelure d'or; ainsi que

Diane, qui se plaît à la chasse, perce les cerfs, et étend sur les femmes un empire souverain. »

Un distique de l'Hymne à Apollon Délien fait le fond de ce Scolie, à qui Homère a prêté sinon son rythme, au moins son sens et ses épithètes. Les improvisateurs ne se bornaient pas à choisir leurs sujets dans les maximes des philosophes, comme nous le verrons plus bas ; le vers ou le souvenir d'un poète y suffisait, et venait ainsi en aide au convive resté court, ou pauvre de son propre fonds. C'est ce que le Scolie suivant démontre mieux encore.

IX. LE TÉLAMON.

(ANONYME.)

« Fils de Télamon, vaillant Ajax, on dit qu'à Troie vous étiez, après Achille, le plus brave des Grecs. Mais on dit aussi que Télamon y vint le premier, et ensuite Ajax, le second des Grecs après Achille. »

Ici se trouvent deux Scolies sous un seul titre. Le premier convive parodie un vers fameux de l'I-

liade, et le second répond en attribuant en partie au père l'honneur qui revient au fils. Mais le sens de la réplique n'est pas clair. La chanson ne peut placer Télamon au-dessus d'Ajâx, à moins qu'elle ne soit une parodie des reproches que s'adresse Ajâx lui-même dans un accès de fureur :

« Eh quoi! moi dont le père est revenu de la
« terre Idéenne dans notre patrie, couvert de gloire
« entre tous ses compagnons, et remportant les plus
« magnifiques prix du combat; moi, fils d'un tel
« père, descendu au même rivage, doué d'autant de
« force, après des actions qui n'attestent pas moins
« de vaillance, voilà que je meurs déshonoré au
« milieu des Grecs! » (Sophocle, *Aj. fur.*, v. 500.)

Le Télamon est un des types du chant alternatif, usité à la fin des repas; on en a fait en France un jeu d'esprit qui a dégénéré en *Bouts-rimés*. Le premier chanteur trouve une pensée, le second la retourne ou l'altère, l'amplifie ou la réfute.

Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

X. L'ADMÈTE.

(DE PRAXILLA.)

« O mon ami, profitez de l'histoire d'Admète!

Aimez les braves ; mais fuyez surtout les gens faibles et timides , et sachez qu'il n'y a rien à gagner avec eux. »

C'est particulièrement à la classe des Scolies héroïques et historiques que se rapportent les regrets de Cicéron, quand il déplore la perte des vers chantés pendant le repas en l'honneur des grands hommes par chaque convive à son tour ; coutume que le rigoureux Caton rappelait sans la louer, et que Valère-Maxime vante comme une source d'émulation et de gloire.

Le Scolie d'Admète, dont Aristophane cite le début, était sans doute une de ces plaintes populaires qu'on avait chantée tristement chez Admète, à la mort de sa femme Alceste : mais telle qu'Athénée nous la transmet, elle n'a rien de lugubre, et contient seulement un sage conseil : elle recommande de se défier des gens indécis et lâches comme le père et la mère d'Admète, qui hésitèrent à donner leur vie pour leur fils ; et elle veut qu'on aime les braves semblables à l'intrépide Alceste qui ne craignit pas de descendre aux enfers, et au vaillant Hercule qui l'en retira.

XI. LIPSYDRION.

(ANONYME.)

« Hélas ! hélas ! Lipsydrion, traître à tes amis, quels hommes tu fis périr ! Nobles guerriers, pleins de courage , qui surent montrer alors de quel sang ils étaient nés ! »

Ces quelques mots sont une sorte de prélude aux Scolies d'Harmodius qui suivent. Lipsydrion, bourg de l'Attique, dont le nom semble signaler étymologiquement l'aridité, situé sur le mont Parnèse, fut en effet fortifié par les Alcéméonides, et ne put les garantir contre les fils de Pisistrate, qui les y poursuivirent et les exterminèrent. Passons à leurs vengeurs.

XII. HARMODIUS ET ARISTOGITON.

(DE CALLISTRATE.)

« Je couvrirai mon épée de feuilles de myrte comme Harmodius et Aristogiton, quand ils

tuèrent le tyran, et donnèrent à Athènes l'égalité et l'indépendance.

« Non, cher Harmodius, vous n'êtes pas mort ; vous habitez, dit-on, les îles Fortunées, près d'Achille aux pieds légers, et près du fils de Tydée, le courageux Diomède.

« Je couvrirai mon épée de feuilles de myrte, comme Harmodius et Aristogiton lorsque, au milieu des fêtes d'Athènes, ils immolèrent le tyran Hipparque. »

« Votre gloire vivra toujours sur la terre, ô Harmodius et Aristogiton chéris ! car vous avez tué le tyran, et donné à Athènes l'égalité des lois. »

Est-ce là un seul scolie en quatre couplets, ou quatre Scolies placés l'un à côté de l'autre en raison d'un même sujet ? Il y a peu d'intérêt à résoudre ce problème, qui a fort agité mes savants prédécesseurs ; j'en trouve beaucoup plus à remarquer, à propos de ces deux immortels destructeurs des tyrans, combien les scolies historiques étaient propres à exciter les courages et à enflammer les cœurs. Je fais observer aussi que le plus célèbre des Scolies d'Harmodius, commençant par ces mots, « Non, cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort, » n'est pas parvenu en entier jusqu'à nous, non plus

que celui dont Aristophane nous a conservé le premier vers :

« *Il n'y eut jamais aucun Athénien....* »

Puis je me repose un moment de mes dissertations philologiques, à l'abri des îles *Fortunées*, par penchant et par habitude. Les îles Démonèses, ces îles que j'apercevais de ma fenêtre byzantine en traduisant le chant d'Harmodius, ne m'ont-elles pas bien souvent caché sous leurs ombrages au sein de la Propontide ? De ce délicieux asile, j'envoie en hommage, à Aristogiton, de beaux vers de Pindare traduits tant bien que mal :

« C'est l'île bienheureuse que les haleines de la
« mer entourent et rafraîchissent, où brillent des
« fleurs d'or, que de beaux arbres ou que les eaux
« nourrissent sur le rivage, pour s'entrelacer dans
« nos mains en couronnes et en guirlandes. »
Telles sont encore les *îles des Princes*, honorées jadis du titre de Démonèses.

XIII. PANDROSE.

(ANONYME.)

« Nous avons vaincu, comme nous l'avions

décrété; et les dieux ont donné la victoire à la patrie de Pandrose, leur Athènes chérie. »

Autre version :

« Les dieux nous ont accordé de porter la victoire du Pandroséum dans le temple de notre protectrice Minerve. »

Qu bien :

« Les dieux nous ont donné, en signe de victoire, les oliviers chéris qui croissent auprès de Pandrose. »

C'est au choix, comme la *Belle marquise* du Bourgeois Gentilhomme; car le mot *Athènes* signifie à la fois *la ville*, *Minerve*, et *l'olive*. Les oliviers qui couronnaient de leurs feuilles sacrées les vainqueurs aux jeux panathénaïques ont disparu; mais les ruines des temples de Pandrose et de Pallas se touchent encore. Or, je ne pensais guère à ces amphibologies grammaticales, et au Scolie, dans la soirée de septembre, le plus beau de tous les mois en Attique, où, debout sur les débris du Parthénon, je voyais les derniers rayons du soleil jeter une teinte rose et violette sur les ruines du Pandroséum, et la mer étinceler au loin entre Égine et le Pirée.

QUATRIÈME CLASSE.

INVOCATIONS.

XIV. A PALLAS.

(ANONYME.)

« Reine d'Athènes, Pallas, fille de Jupiter, et vous aussi, son père, préservez cette ville et ses habitants de malheurs, de révolutions, et de morts prématurées! »

XV. A CÉRÈS.

(ANONYME.)

« A l'heure des festins, où les fleurs nous couronnent, je chante Cérès, divine mère de Plutus. Fille de Jupiter, Proserpine, je vous salue aussi. Protégez toutes les deux cette ville! »

Ma plume a frissonné d'indignation en traçant ces mots : *Cérès, mère de Plutus*. Je prie celui qui s'en étonne de négliger un instant l'antiquité, et de sauter, tout d'un trait, au temps où nous vivons. Qu'il me dise alors s'il n'a pas fallu, de la part d'un propriétaire de sillons, ruiné par l'impôt foncier et par le vil prix des céréales, une certaine force d'âme pour écrire de sa propre main, en 1850, et perpétuer cet axiome menteur : *Cérès est la mère de Plutus?*

XVI. A PAN.

(ANONYME.)

« O Pan ! maître de la glorieuse Arcadie, vous qui dansez au bruit du chant, et poursuivez les nymphes folâtres ; ô Pan ! présidez toujours, plein de joie vous-même, à nos joyeuses chansons. »

Ces trois Scolies, qui appartiennent tous à Athènes, comme la plupart des autres (car le centre de la civilisation devint aussi la patrie du chant héroïque), n'offrent aucune obscurité. Ils rappellent quelques odes d'Horace entre autres, le *Car-*

men Seculare; et le troisième a sans doute dicté au poète latin le début de son ode si chère aux amis des champs : *Faune, Nympharum fugientum amator*. C'est à ce sujet que M. Dacier fait cette remarque naïve : « Ce faune était un dieu fort amoureux ; les anciens ont voulu marquer par là la fécondité de la terre. »

XVII. A VÉNUS.

(DE PINDARE.)

« O souveraine de Chypre, là, sous ton bois sacré, Xénophon, heureux de sa victoire, s'est acquitté de son vœu, et t'offre en hommage cent membres de jeunes filles réunies en un troupeau.

« Ces étrangères, amies de l'hospitalité, prêtresses des mystères de la riche Corinthe, ont souvent, les mains chargées des larmes précieuses de l'encens, imploré pour nous la divine mère des Amours; et, attirant vers elle nos cœurs et nos esprits, l'ont fait descendre des cieux pour nous secourir.

« Il est beau, mes enfants, de cueillir à propos

ces tendres fleurs, plus molles que les lits où elles reposent. »

« Je m'effraye d'avance de ce que penseront ces maîtres de l'Isthme au début de ce Scolie efféminé que je commence en célébrant les charmes des courtisanes. Mais déjà nous avons vanté l'or des Corinthiens, si pur à l'épreuve. »

Xénophon de Corinthe avait fait vœu, s'il était vainqueur aux jeux Olympiques, d'offrir à Vénus, dans son temple, un certain nombre de femmes, spécialement consacrées à son service et à son culte. Il remporta le prix des courses du Stade; et Pindare, après avoir immortalisé son triomphe dans une ode, composa ce Scolie dont le texte est fort corrompu (soit dit sans double sens), et qui fut chanté par ces mêmes prêtresses, nommées Hiérodules, à la déesse, pendant que Xénophon sacrifiait dans ce même temple.

Puisque Pindare s'est chargé en personne de critiquer son Scolie, qu'il veut se faire pardonner en faveur de sa louangeuse olympienne, je n'y ajouterai qu'une seule petite observation sur les cent membres de jeunes filles, si exactement numérotés, et dont Casaubon, par une interprétation mot à mot (*ad verbum*), forme un total de vingt-cinq jeunes filles, *chacune ayant*, dit-il, *quatre membres complets*.

Il me semble que jamais le style de temps en temps emphatique de Pindare ne l'avait entraîné si loin de la divine simplicité; et néanmoins il a eu des imitateurs même dans les écarts de son goût.

N'est-ce pas ainsi que, dans le *Moïse sauvé*, Saint Amant, génie précurseur du style romantique, a dit à propos de la princesse du Nil, que ses femmes mettaient au bain :

« Sous l'obscur épaisseur de la verte feuillée,
« Cent doigts polis et blancs l'avoient déshabillée. »

Cent doigts, cela fait, si je ne me trompe, vingt mains, et dix suivantes égyptiennes, pour pendant aux cent membres Corinthiens.

Tout cela, c'est peut-être de l'anatomie ou de l'arithmétique, mais ce n'est plus de la poésie.

XVIII. À HYGIE.

(D'ARIPHON DE SICYONE.)

« O Hygie, la plus vénérable des déesses, sois ma bienveillante compagne, et laisse-moi passer avec toi ce qui me reste de vie ! Car si la richesse, la famille, le pouvoir souverain ont des charmes, si les amours que nous surprenons aux lacets mystérieux de Vénus ; ou toute autre joie ; nous

viennent des dieux pour soulager nos peines, c'est par toi, divine Hygie, que tous ces fruits mûrissent, et que le printemps brille pour nous avec les grâces. Il n'est pas de vrai bonheur sans toi. »

Lucien rapporte le début de ce Scolie, et affirme qu'il est dans la bouche de tout le monde. Maxime de Tyr a dit que ces vers très-anciens renferment une prière; et il demande raison au poète de ses souhaits tout matériels. Pour moi, je n'en veux qu'à Suidas pour avoir prétendu qu'*Ariphron* (nom de notre auteur) signifie *homme mal pensant* : il est vrai que l'autorité de l'ancien lexicographe est combattue sur ce point par les glossaires modernes, lesquels traduisent *homme bien pensant*. Ici, en raison de cet éloge de la santé, qui me paraît aussi bien pensé que bien écrit, je me range, au rebours de ma coutume, avec les plus jeunes contre les plus vieux.

XIX. CLITAGORA.

(ANONYME.)

« La richesse et la santé pour ma Clitagora et pour moi, sous la protection des Thessaliens ! »

Comme on ne sait rien de Clitagora, poëtesse de Thessalie, auteur ou objet de ces trois petits vers légers que nous fait lire Aristophane, ne vaut-il pas mieux dire quelques mots de Praxilla, poëtesse de Sicyone, dont on ne sait pas grand'chose, mais que j'ai négligée à tort à l'article de l'*Admète*, son œuvre prétendue? Elle se rendit célèbre par ses Scolies, et mérite, à ce titre, dans ce commentaire, plus de place que Clitagora.

La maligne postérité, qui n'a pas voulu se souvenir des chefs-d'œuvre de Praxilla, a enregistré ses négligences. Et on parle encore de son Scolie d'Adonis descendu aux enfers, à qui on demande ce qu'il a quitté de plus beau sur la terre? — « Le soleil, les pommes et les cornichons, » répond hardiment le plus beau des humains; et de là le proverbe : Plus bête que l'Adonis de Praxila.

CINQUIÈME CLASSE.

SCOLIES GUERRIERS.

XX. LA CHANSON D'HYBRIAS.

(HYBRIAS DE CRÈTE.)

« J'ai pour richesse une grande lance, un glaive;
 et un beau bouclier pour la défense du corps !
 avec l'une, je laboure ; avec l'autre, je mois-
 sonne ; le troisième me sert à fouler le bon vin.
 C'est ainsi que je suis et m'appelle le souverain
 d'esclaves nombreux. Ceux qui n'osent avoir ni
 glaive, ni lance, ni bouclier pour la défense du
 corps, se prosternent à mes genoux comme de-
 vant le Grand Roi, et me proclament seigneur. »

Quelques étudiants grecs de Constantinople, re-
 venant du collège de Cydonie avec le germe de la

fièvre de l'indépendance renforcée par les traditions antiques, m'ont fait entendre ce Scolie d'Hybrias sur un air marqué et résolu, qu'ils disaient renouvelé de son ancienne harmonie. Ils l'accompagnaient de bonds et de gestes militaires, présentant la lance, le bouclier et l'épée, à mesure que ces armes se reproduisaient dans la chanson. Ils pensaient exécuter ainsi la danse Pyrrhique.

Les vanteries d'Hybrias, à la fois guerrier, poète et cultivateur, s'expliquent et s'excusent par les fumées de la fin du repas; elles rappellent les rodomontades du Pyrgopolynice (*le vainqueur des remparts*) de Plaute. J'y retrouve aussi le sentiment et l'abus de la force, en même temps que la locution grammaticale que Phèdre le fabuliste a empruntée à la langue grecque, dans le *nomīnor quia Leo* (Δεσπότης κέκλημαι).

« La raison,
« C'est que je m'appelle lion. »

XXI. LE GÉNÉRAL.

(D'ARCHILOQUE.)

« J'aiime pas qu'un général soit grand, aux
longues jambes; fier de ses cheveux frisés; et tou-

jours rasé de frais. Donnez-moi un petit homme, crochu, cagneux, mais qui marche droit, et soit plein de cœur. »

Ce Scolie d'Archiloque, mordant comme ses redoutables jambes, devait frapper sur un capitaine efféminé de l'époque : quelque nouveau Pâris sans doute ; mais Archiloque était-il donc un autre Hector, pour reprocher à un nouveau Pâris *sa chevelure et sa bonne grâce* ? Que serait-ce s'il s'agissait par hasard ici du général à qui fut confiée l'expédition contre les Saïens, où le poète ne se montra lui-même ni sans reproche ni sans peur ?

On a signalé à mes regards, dans une route vers Énos, près du golfe de Thrace, des rochers que les archéologues nomment, de loin, *le pays des anti-ques Saïens* ; je n'y ai vu que des broussailles, rejets dégénérés du buisson qui a immortalisé la couardise d'Archiloque. Voici l'épigramme qui fut dirigée contre lui, ou qu'il fit lui-même à cette occasion :

« Quelque Saïen va se parer du bouclier tout neuf
 « que j'ai jeté, malgré moi, dans un buisson. Adieu,
 « mon bouclier ; je vis, et j'en achèterai un autre
 « qui te vaudra. »

Cependant, dit Bayle après Athénée, notre fuyard se piquait plus d'être soldat que d'être poète.

XXII. LES THERMOPYLES.

(DE SIMONIDE.)

« Glorieuse est la destinée de ceux qui sont morts aux Thermopyles ! Que leur sort est beau ! Leur tombe est un autel ; au lieu de larmes, une éternelle mémoire ; au lieu des gémissements, l'éloge. Un tel monument des braves, ni le temps ni la rouille ne le peuvent atteindre. Un tombeau ne cachera pas cette gloire qui habite encore la Grèce ; témoin Léonidas, le roi de Sparte, qui a laissé son nom et son immortel souvenir comme un hommage à la vertu. »

C'est bien assez pour la gloire de Simonide d'être l'auteur incontesté du célèbre distique sur les Spartiates morts aux Thermopyles : je répugne à mettre sur son compte cette longue paraphrase des deux vers traduits par Cicéron. On la lit, il est vrai, dans le recueil des fragments du poète de Céos ; mais, en outre de certaines difficultés chronologiques que la critique n'a pas résolues, il y a, dans les antithèses accumulées du Scolie, je ne sais quelle affectation qui me semble s'éloigner du style de Simonide.

SIXIÈME CLASSE.

SCOLIES MORAUX.

XXIII. LE CHOIX D'UN AMI.

(ANONYME.)

« Que n'est-il donné de connaître à fond les hommes en leur ouvrant le cœur ! puis, le refermant aussitôt, de choisir ainsi, à coup sûr, un ami sincère et fidèle ! »

Ce Scolie a quelque trait de parenté avec le passage d'Euripide dans Hippolyte : *Il faudrait aux hommes une épreuve certaine*, etc., etc. (Euripide, *Hipp.*, v. 938.

Racine fit de cette célèbre sentence ces beaux vers tragiques :

« Faut-il que sur le front d'un profane adultère
« Brille de la vertu le sacré caractère !

« Et ne devrait-on pas à des signes certains
« Reconnaître le cœur des perfides humains ! »

Grosset en fit à son tour ces jolis vers comiques,
Immortels comme Ver-Vert :

« Faut-il, grand Dieu ! que sur le front d'un traître
« Brillent ainsi les plus tendres attrait !
« Que ne peut-on distinguer et connaître
« Les cœurs pervers à de difformes traits ! »

XXIV. LES BIENS DE LA VIE.

(SIMONIDE.)

« Le premier de tous les biens pour l'homme
est la santé ; le second, la beauté du corps ; le troi-
sième, la richesse honnêtement acquise ; et le qua-
trième, c'est de passer sa jeunesse au sein de ses
amis. »

RÉPLIQUE.

(D'ANAXANDRIDE.)

« L'auteur de ce Scolie, quel qu'il soit a bien

raison de placer la santé avant tout le reste. Mais évidemment il est fou de mettre la beauté au second rang, et la richesse au troisième. Après la santé, vient la fortune. Le vilain animal qu'un bel homme mourant de faim ! »

Voici l'une de ces maximes, en forme d'oracle, répandues à Delphes, d'où Aristote la rapporta. Phocylide en composa l'un de ses préceptes ; et Simonide, qui passe pour en avoir fait ce Scolie, n'osa se nommer sans doute après la boutade d'Anaxandride que je place ici, bien qu'elle ne soit pas un Scolie ; c'est un passage de sa comédie intitulée *le Trésor*. L'auteur de cette réplique (Anaxandride) se vengea du peu de succès de ses pièces de théâtre, dont il ne reste guère que ce fragment, en les brûlant d'abord ; puis par des épigrammes qui, malheureusement pour lui, ne s'adressaient pas toujours à des vers à peu près anonymes comme ceux du Scolie. Les Athéniens, dont il avait critiqué le gouvernement, le condamnèrent à mourir de faim. La liberté de la presse ne fut jamais bien comprise dans la république d'Athènes.

XXV. LA DÉFIANCE.

(DE PITTACUS.)

« Il faut s'armer de toutes pièces pour marcher contre le méchant; car on ne se peut fier à ses paroles, et son esprit a toujours une pensée double. »

XXVI. L'HYPOCRISIE.

(DE SOLON.)

« Soyez prudent, et observez chaque homme de près, de peur qu'il ne vous cache la haine de son âme sous un visage limpide : sa langue est double, et son cœur est envenimé. »

Pittacus et Solon, sages parmi les sept sages, se sont montrés dans ces deux Scolies scrutateurs expérimentés du cœur humain; l'un judicieux philosophe, l'autre habile législateur.

XXVII. LA FIDÉLITÉ.

(ANONYME.)

« Celui qui ne trahit jamais un ami mérite, à mon sens, d'être grandement honoré des hommes, et même des dieux. »

Je n'ai rien à dire sur ce Scolie, si ce n'est ce que j'aurais pu remarquer déjà au sujet de quelques autres; il est écrit en prose : la prose se chantait donc alors à table comme les vers. Cette coutume s'est perpétuée dans la Grèce Continentale.

Je me souviens d'avoir vu dans une bourgade de la Thrace, après le plus frugal souper, un jeune Grec, passant comme moi, s'asseoir sur la paille de notre prétendu diyan, et accompagner du bruit d'un téorbe, dont il frappait irrégulièrement les cordes toutes ensemble, un récit, en prose fredonnée plus que chantée, des exploits d'un Klephte son ami.

XXVIII. LA PRUDENCE.

(ANONYME.)

« C'est du rivage que l'on doit réfléchir à la

navigation, quand on le peut et qu'on en a l'habileté : une fois en mer, force est d'aller selon le vent. »

Une maxime de Pittacus, l'un des sept sages, dit :

« C'est à la prudence à prévenir les malheurs ;
« quand ils surviennent, c'est au courage à les redresser. » (Diogène Laërce, *Vie de Pittacus*.)

Est-ce la maxime qui a fait le Scolie, ou le Scolie qui dicta la maxime ? Question oiseuse sans doute. Chez tous les peuples, les chansons antiques, ou seulement anciennes, tiennent quelque chose des proverbes. N'oublions pas que les légendes chantées de l'Allemagne, et nos romances françaises de la meilleure époque, commencent ou finissent presque toujours, comme les fables, par une moralité.

XXIX. LA FOURBERIE.

(ANONYME.)

« Ami, sous chaque pierre peut se cacher un scorpion. Gardez qu'il ne vous pique ! La fourberie se cache dans les ténèbres. »

Ici, c'est un proverbe qui fait le Scolie ; et ce

proverbe date de loin ; car on le trouve à la fois, en cette qualité, dans les fragments de Sophocle et dans une comédie d'Aristophane.

XXX. L'AMI VÉRITABLE.

(DE CARCINUS.)

« Carcinus a dit :

« Si vous avez pris un serpent, lâchez-le : un véritable ami ne connaît point de détours. »

Cet Apophthegme de l'un des Carcinus (car les annales antiques citent plusieurs poètes grecs de ce nom) est resté à peu près inintelligible ; il faut en torturer le texte pour lui donner un sens ; et c'est ce que j'ai fait le moins mal que j'ai pu. Le style énigmatique et entortillé de Carcinus donna naissance à un de ces mots piquants qui demeurent, même quand l'objet de leur critique a disparu. Stratonique le musicien, maître passé en l'art des facéties, et, pour tout dire, le plus ingénieux créateur de calembours que l'antiquité puisse opposer aux *Sauzet* et aux *Dupin*, présidents historiques de nos assemblées monarchiques ou républicaines ; ce malin Stratonique, disais-je, entendant chanter de mau-

vais vers, en demanda l'auteur. On nomma Carcinus. Or, comme ce nom propre signifie en grec une écrevisse de mer : « Je voyais bien, dit-il, qu'ils étaient « d'un animal, et non d'un homme. »

XXXI. LA FAVEUR POPULAIRE.

(DE BIAS.)

« Dans la ville où vous demeurez, cherchez à plaire à tous les citoyens. C'est ainsi que se gagne la faveur. Les manières dédaigneuses sont une faute qui éclate et nuit. »

C'est encore un des sept sages qui parle ; aussi le Scolie a-t-il toute l'allure d'une maxime philosophique.

XXXII. LA RICHESSE.

(DE TIMOCRÉON.)

« Plût aux dieux, aveugle Plutus, qu'on ne vous vît ni sur terre ni sur mer dans ce monde ; et

que le Tartare et l'Achéron fussent vos seules demeures ! car c'est de vous que viennent aux hommes tous leurs malheurs. »

Attribué à Timocréon, poète comique de Rhodes, ce Scolie servit de formule à Périclès dans son décret prohibitif de tout commerce avec Mégare, et valut à ce dernier le vers épigrammatique où Aristophane se moquait de ses lois, « écrites, dit-il, « comme des chansons. »

Ce même Scolie a trouvé de moins illustres imitateurs dans l'Anthologie, où chaque poète croit devoir à son tour jeter une injure à la face de Plutus, non plus sans doute parce qu'il était aveugle, mais peut-être parce qu'il était devenu sourd.

Timocréon est moins connu par les fragments de ses œuvres comiques, que par sa voracité proverbiale, et par l'épithaphe satirique où Simonide la rappelle (Anthologie, liv. III, § 6.)

XXXIII. LA VERTU.

(D'ARISTOTE.)

« O vertu, couronne de tant de labeurs, but le plus éclatant de la vie de l'homme, c'est pour

vosre beauté, vierge divine, que la Grèce voulut mourir, et supporter, sans fléchir, les plus rudés infortunes : **tant vous faites briller aux âmes un fruit immortel, préférable à l'or, à la noblesse et au moelleux sommeil !** Pour vous, le fils de Jupiter, Hercule, et les enfants de Lédâ achetèrent, par tant de pénibles travaux, vosre faveur et vosre puissance. C'est par amour pour vous qu'Achille et Ajax ont vu les sombres bords. C'est aussi pour vos charmes que le prince d'Atarne, illustre par ses hauts faits, a renoncé lui-même à la lumière du soleil. Les Muses, filles de Mémoire, qui célèbrent le culte de Jupiter hospitalier, et récompensent une fidèle amitié, immortaliseront sa gloire. »

Scelie, Péan, ou Hymne, ces vers d'Aristote sont sublimes, et ne méritaient pas qu'Eurymédon l'Hiérophante, Démophile, et d'autres envieux au nom oublié, cachant une basse jalousie sous le voile d'une conscience alarmée, accusassent l'auteur d'impiété pour les avoir répétés à plusieurs banquets. Cette injuste allégation l'éloigna d'Athènes, et remplit d'amertume, en l'abrégeant, la vie du grand philosophe, trop sensible à la calomnie.

XXXIV. LA MODÉRATION.

(D'ALPHÉE DE MITYLÈNE.)

« Je n'envie ni les champs fertiles, ni le bonheur et les richesses de Gygès. Macrinus, j'aime une vie frugale. Le *Rien de trop* par trop me plaît. »

Ce précepte, aussi vieux que le monde, parut aux anciens d'un tel prix, qu'après l'avoir attribué indirectement d'abord à Homère, puis à tous les sept sages l'un après l'autre, ils finirent par le faire remonter jusqu'à Apollon lui-même. Et pourtant Pindare, cité par Plutarque, prétend que ces paroles ont été louées plus qu'il ne faut par les philosophes.

J'ai préféré le Scolie d'Alphée aux vers d'Archiloque sur le même sujet, parce que ces derniers sont répétés, accrus et embellis dans une ode mêlée aux œuvres d'Anacréon, et que, dès lors, ils ne doivent pas trouver place ici : car si le nom d'Anacréon reparait sans cesse sous ma plume, ses chansons inimitables sont trop au-dessus de ma traduction et de mes commentaires pour y figurer.

XXXV. LA PUISSANCE.

(D'ARCHILOQUE.)

« Tout nous vient des dieux ; souvent ils relèvent les hommes abattus sous le poids du malheur ; souvent aussi ils renversent ceux qui paraissaient le mieux affermis. Alors les maux s'enchaînent, et l'infortuné, inquiet de la vie du corps, souffre aussi toutes les douleurs de l'âme. »

XXXVI. LE MONDE RENVERSÉ.

(D'ARCHILOQUE.)

« Il ne faut ni s'étonner, ni jurer de rien. Rien n'est impossible quand Jupiter, le père des dieux, a caché la lumière brillante du soleil et créé la nuit en plein midi : triste sujet d'épouvante pour les hommes ! Après cela, qu'y a-t-il d'incroyable et qu'on ne puisse attendre sur la terre ? N'allez pas vous récrier, si vous voyez les dauphins et les bêtes fauves échanger entre eux leur demeure ; celles-ci préférer au continent les flots bruyants

de la mer, tandis que les autres aimeront la montagne. »

Les premiers vers contiennent sans doute une allusion à la nuit d'Alcmène, égale en longueur à deux ou trois nuits ; car, au dire de Bayle, on n'est pas bien fixé sur le nombre ; ils pouvaient chez les descendants d'Hercule passer pour une impiété. Ne serions-nous pas moins sévères aujourd'hui ?

On reconnaît ici l'idée originelle des vers fameux de l'admirable Églogue de Virgile, premier et digne exercice pour la mémoire de tout bon écolier :

Ante levès ergo pascentur, etc.

XXXVII. LA CONSTANCE.

(D'ARCHILOQUE.)

« O mon cœur, mon cœur, dans les inévitables chagrins qui t'oppressent, avance courageusement ; présente de près la poitrine à tes ennemis ; reste ferme et fort sous leurs traits. Si tu es vainqueur, n'en montre pas ta joie ; si tu es vaincu, ne pleure pas ta défaite. Ne te réjouis pas du bien,

ne t'afflige pas du mal outre mesure ; mais reconnais quelle destinée se joue des humains, »

J'ai quelquefois lutté, dans ces trois fragments d'Archiloque, contre le sens que leur donne Ilgen ou Ilgenius, rude athlète prussien, grand redresseur de torts Philologiques ; et la plupart du temps je ne sais trop lequel de nous deux a raison. Mais s'il parvient à m'écraser sous le poids de son érudition allemande, toujours est-il qu'un avantage me reste incontestablement acquis ; et c'est que, pour prendre mon rang de savant en *us*, je n'ai pas eu besoin, comme lui, de surcharger mon nom d'une ou de deux syllabes latines, la chose s'étant trouvée toute faite de mon côté.

Cette terminaison érudite, je l'avoue, me donne fort à penser quand je relis le Temple du Goût ; je tremble toujours de me trouver dans quelque édition nouvelle, intercalé parmi les *Scioppius*, *Lexicocrassus*, *Scriblerius*, et dans cette nuée de commentateurs qui compilaient de gros volumes, à propos d'un mot.

« Là, j'aperçus les Daciens, les Saumaises,
« Gens hérissés de savantes fadaïses,
« Le teint jauni, les yeux rouges et secs,
« Le dos courbé sous un tas d'auteurs grecs. »

XXXVIII. LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

(DE SIMONIDE.)

« L'homme a peu de force, et beaucoup d'invincibles soucis. Sa vie est courte; la peine y succède à la peine; et une mort inévitable l'attend. C'est la destinée commune suspendue sur la tête du méchant et du bon. »

XXXIX. L'AVENIR.

(DE SIMONIDE.)

« Puisque vous n'êtes qu'un faible mortel, ne parlez jamais de l'avenir, et ne dites pas d'un homme quel temps il a à vivre. Entre la vie et la mort, il y a moins que le vol d'une mouche à l'aile rapide. »

Les Grecs avaient des images aussi variées qu'énergiques pour exprimer le néant de la vie humaine; ici, c'est le vol d'une mouche. Pindare dit, le rêve d'une ombre; Homère, la feuille d'un arbre; Sophocle, une ombre de fumée; et Lucien, une bulle d'eau.

XL. LE TEMPLE DE LA VERTU.

(DE SIMONIDE.)

« On dit que la vertu habite au milieu des roches escarpées. C'est là qu'elle se montre sur ces saintes hauteurs, éclatante aux yeux des mortels. Celui dont les sueurs et les fatigues n'ont pas lassé le courage parvient seul à ce sommet de la gloire. »

Simonide raccourcit dans ce Scolie les beaux vers d'Hésiode : « Les dieux ont mis la sueur sur la « route de la vertu, etc. » (Hés. *Trav.*, v. 287.)

XLI. L'INSENSIBILITÉ.

(DE BACCHYLIDE.)

« Il y a une seule voie pour les hommes qui tendent au bonheur : c'est de se faire une âme insensible, et de passer ainsi la vie; mais celui dont mille soucis rongent le cœur, et qui s'alarme

nuit et jour de l'avenir ; celui-là prend une peine inutile, et n'arrivera jamais au but. »

Puis-je mieux clore la série des Scolies moraux que par ce fragment où Ménandre, en style de haute comédie, s'est approprié le Scolie de Bacchylide ?

« O Trophime, si vous êtes le seul parmi les
 « hommes que sa mère ait doté en naissant de l'art
 « de réussir en tout et toujours ; si quelque Dieu
 « vous a garanti ce privilège, vous avez raison de
 « vous plaindre ; il vous a fait tort, et vous a trompé.
 « Mais si vous avez vu le jour aux mêmes condi-
 « tions que nous tous, parlons en termes plus sé-
 « rieux, je dis alors que vous devez mieux com-
 « prendre vos maux, et les mieux supporter. Tout
 « mon raisonnement est ceci : Vous êtes homme ;
 « aucun être vivant ne ressent autant que l'homme
 « la rapidité du passage entre le plus haut point et
 « le plus bas ; et c'est justice. La nature l'ayant
 « créé si faible, comme il vise aux plus grandes
 « choses, quand il tombe, tout lui manque à la fois.
 « Mais vous, Trophime, vous n'êtes pas privé de tous
 « les biens de la vie ; vos pertes jusqu'ici sont en-
 « core médiocres. Portez donc avec modération vos
 « chagrins de ce moment. »

Je serais tenté de croire Ménandre bien plus grand philosophe et poète qu'Archiloque, Simonide,

et même Bacchylide, cause ou prétexte de cette longue citation.

SEPTIÈME CLASSE.

LES JEUX.

XLII. LE COTTABE.

(DE PINDARE.)

« Pendant la tempête, je m'enivre en buvant aux Grâces, et aux amours de Vénus; et je joue au Cottabe en l'honneur d'Agathon. »

Le Cottabe était un jeu passablement niais, bien qu'il vînt de Sicile, où l'esprit, dit le proverbe, courait les rues. On ne s'y livrait qu'à la fin du repas, quand les têtes étaient le plus échauffées, les coupes encore à demi pleines, et les cœurs ouverts aux bachiques influences. Le Cottabe était un soliveau de-

bout, supportant deux bassins suspendus de chaque côté en guise de balance. Sous chaque bassin était un grand vase, et au milieu une statuette de bronze ; il fallait lancer, à la distance fixée, l'eau ou le vin de sa coupe dans l'un des bassins de manière à ce que, abaissé par le poids, il vînt frapper la tête de la statuette. Celui qui, dans cet exercice, laissait tomber à terre le moins de liquide, et faisait descendre avec plus de force le bassin sur la poupée retentissante, était proclamé vainqueur, et maître unique et souverain des affections de son amie ; car ce passe-temps était une preuve d'amour.

La manie du Cottabe, dont ceci n'était qu'une variété, fut poussée si loin, que l'on construisit les plus élégantes rotondes pour placer à intervalles plus égaux les joueurs, et pour en multiplier le nombre. Il y eut des artistes spéciaux pour perfectionner et enrichir les instruments du Cottabe, ainsi que des professeurs pour en enseigner les gestes, qui tous avaient un nom distinct, comme les phases des plus nobles jeux.

XLIII. LA TORTUE.

(ANONYME.)

« — Torti-Tortue, que fais-tu là au milieu? —

« — Je file la laine et les écheveaux de Milet. —

« — Qu'a donc fait ton fils pour mourir? —

« — Du haut de son cheval blanc il a sauté dans la mer. —

« De jeunes filles se réunissent sur le bord de la mer; l'une d'elles se place au milieu des autres, et s'y assoit : on l'appelle *Tortue*. Ses compagnes courent autour d'elles en chantant. »
(Pollux, *Onom.*)

C'est ainsi que, sur la plage de Scio, au bruit des vagues adoucies par une faible brise du soir, j'ai vu les jeunes Grecques, se tenant par la main, se balancer autour de l'une d'entre elles placée au centre, et ne rompre la chaîne pour dégager la prisonnière que lorsque celle-ci avait répondu par un distique au distique sentimental entonné par le chœur joyeux. Ainsi, sous l'ombre des grands platanes d'Unkiar-Skelessi, sur la rive asiatique du Bosphore, j'ai vu des femmes turques, le visage voilé, s'accroupir en rond, tournant le dos au spectateur curieux et presque toujours injurié; puis toutes ensemble répliquer par des fredons monotones et tremblés aux cris que leurs beaux enfants, chargés de fleurs et de pièces d'or, jetaient en courant autour d'elles. C'était l'antique jeu de

la Tortue, modifié par les siècles, et par le caractère propre à chaque nation.

XLIV. LE COMOS.

(D'ALCÉE.)

« — Oh ! reçois-moi, reçois-moi quand je chante et chancelle à ta porte, je t'en prie, je t'en supplie ! » —

Ces instances poétiques d'Alcée, adressées sans doute à Sapho, appartiennent au genre des Comos, effusion de tendresse avinée, que les débauchés, à la suite du festin, chantaient dans la rue, en pleine nuit, avec ou sans accompagnement de flûte, près de la porte de leurs amies.

« Vous savez, dit Hermésianax, tout ce que l'amour de Sapho inspirait, après le repas, à Alcée de Lesbos. » (Athénée, liv. 9, p. 487.)

XLV. LE COMOS LOCRIEN.

(ANONYME.)

« Ne nous trahis pas, je t'en conjure, avant que je n'aille le réveiller moi-même. Tu ferais un grand mal à ta pauvre amie. Il est jour; déjà la lumière entre par la fenêtre, ne le vois-tu pas? »

Ce Comos, dont je me dispense d'expliquer la portée, l'action et la scène, dépasse de beaucoup les bienséances de la comédie, qui pourtant en dérive étymologiquement. Les anciens avaient des chants, même pour les libertins et les ivrognes : et ce n'est pas cette page antique que nos chansonniers modernes ont négligé de feuilleter. Je place à regret, en tête de leurs nombreux imitateurs en ce genre, notre célèbre Béranger, bien plus attentif à limer son style qu'à choisir ses sujets.

HUITIÈME CLASSE.

CHANSONS A BOIRE.

XLVI. COTHONIS.

(ANONYME.)

« Versez, Cothonis, servez-moi, et n'oubliez pas qu'il faut donner largement à boire aux braves gens. »

Après bien des siècles de controverse, on ne sait pas encore si Cothonis est le nom d'une femme, quelque Hébé des tavernes attiques, d'un enfant, quelque Ganymède des cabarets anciens, ou simplement le nom générique d'une grande coupe qu'on présentait aux meilleurs buveurs.

Je penche pour ce dernier sens, et je m'appuie sur ce couplet d'une chanson en deux langues que

je tiens d'un érudit bon vivant du dix-huitième siècle :

La grand'pitié qu'un petit verre !

Sit semper plenum poculum !

J'en ai trois dans ma gibecière,

Magnum, majus, et maximum.

XLVII. L'IVRESSE.

(DE BACCHYLIDE.)

« La douce violence que nous versent nos coupes nous consume des feux de Vénus, et enflamme notre espoir. Oui, c'est l'Espérance qui se mêle aux dons de Bacchus, et chasse au loin les soucis. Celui qui boit brise les remparts des cités, et croit commander seul à tous les hommes. Les maisons brillent d'or et d'ivoire; les vaisseaux fendent la mer étincelante pour rapporter d'Égypte la farine, le premier des trésors. Oh ! comme le cœur des buveurs bondit ! »

En lisant ces vers charmants de Bacchylide, je me suis toujours par la pensée, sans avoir moi-même

recours aux dons de Bacchus pour cet effet, remis en présence du premier Grec que je rencontrai à Ténédos, dès mes premiers pas hors du vaisseau qui m'avait amené de France. Sur un balcon de bois, recouvert de chaume, au-dessus du khan où la garnison turque buvait le café, ce Grec chantait au milieu d'un jour brûlant, à l'aide de son téorbe. Ses yeux ainsi que les miens erraient sur le bras de mer qui sépare Ténédos des rivages de Troie; il était de Cos comme Bacchylide, et, comme Bacchylide aussi, il voyait passer les navires des îles chargés des richesses de l'Égypte.

XLVIII. LA MÉDIOCRITÉ.

(DE BACCHYLIDE.)

« Je n'ai ni de l'or, ni des tapis de pourpre, ni de nombreux troupeaux de bœufs; mais mon esprit est bienveillant, ma muse est douce, et mon vin, que je sers dans les larges coupes de Béotie, est agréable. »

Je ne puis savoir si le poète de Cos, en accumulant l'or et l'ivoire dans son Scolie précédent, et

l'or et la pourpre dans celui-ci, a eu en vue ces vers de l'Odyssée :

« Voyez, fils de Nestor, comme l'or, l'ivoire,
« l'ambre et l'argent brillent dans ce palais sonore. »

(Homère, *Odyss.*, liv. 4, v. 71.)

Mais j'affirme, sans crainte de me tromper, qu'Hora-
ce pensait à Bacchylide quand il a dit : *Lenæ tor-*
mentum, dans l'ode qu'il dédie à son amphore, *Spes*
donare novas largus, dans une de celles qu'il a
adressées à Virgile, et surtout dans l'ode. *Non ebur*
neque aureum, qui semble inspirée tout entière par
le poète grec.

XLIX. L'HIVER.

(D'ALCÉE.)

« Jupiter envoie la pluie; la tempête est dans
le ciel; la glace arrête le cours des eaux. Chassez
le froid par un grand feu, et surtout en cou-
ronnant votre coupe toujours pleine d'un vin
foncé, savoureux, et dont les fumées ne portent
que doucement au cerveau. »

L. L'ÉTÉ.

(D'ALCÉE.)

« Humectez de bon vin vos poumons ; l'astre brûlant se lève ; la saison est rude, et tout a soif sous la chaleur. La cigale résonne dans le feuillage... le chardon lui-même fleurit. C'est maintenant que les femmes sont le plus provoquantes et les hommes le plus maigres, car la Canicule affaiblit la tête et les genoux. »

LI. LE PRINTEMPS.

(D'ALCÉE.)

« Quand le printemps ramène les fleurs, vite qu'on m'apporte une coupe pleine de ce jus délicieux ! »

LII. LE CHAGRIN.

(D'ALCÉE.)

« Ne laissons pas le chagrin s'emparer de notre âme, ô Bacchus ! Qu'y gagnerions-nous ? Le meilleur remède, c'est de le noyer dans le vin pris jusqu'à l'ivresse. »

LIII. LA JOIE.

(D'ALCÉE.)

« Buvons de gré ou de force ; c'est maintenant qu'il faut s'enivrer, puisque Myrsile est mort. »

Pour Myrsile, qui se trouve sous la lyre et la main d'Alcée afin d'y être flétri en passant, tout ce qu'on en peut dire, c'est que ce n'est point le dernier des Héraclides, le célèbre Candaule, roi de Lydie, fils de Myrsus, nommé Myrsile aussi, en raison de son père ; mais c'est sans doute un tout petit tyran de Mitylène que la colère d'Alcée aura sauvé de l'oubli.

LIV. LA VIGNE.

(D'ALCÉE.)

« Ne multipliez aucun arbuste plus que la vigne. »

LV. LE DÉLIRE.

(D'ALCÉE.)

« Buvons : pourquoi attendre les flambeaux ? »

Le jour est court comme un doigt. Verse dans des coupes larges et variées; le fils de Jupiter et de Sémélé a donné aux hommes le vin pour aider à l'oubli des peines; verse donc, qu'un coup chasse l'autre et dégage nos cerveaux! »

Ici nous rentrons dans la classe des vraies chansons de table, telles qu'on les comprend et qu'on les pratique encore de temps en temps de nos jours, où n'apparaissent plus les héros et les grands hommes, mais bien quelques disciples de Bacchus clair-semés. C'est ce genre de Scolies que nos ancêtres nommaient *chansons à boire*, dans les siècles où l'on buvait; maintenant, c'est à peine si l'on boit, même à Londres après dîner. Et pourtant cette coutume, dont j'ai pris ma modeste part dans la vieille Angleterre, était au moins respectable par son antiquité : « Les Perses, dit Élien, quand ils sont rassasiés de nourriture, passent leur temps à boire et à porter des santés, se jetant sur le vin comme sur un adversaire dont il faut venir à bout. » (Élien, *Var. hist.*, liv. 12.) Les fumées du cigare, feuille infecte sucée en rouleau par nos bouches les plus élégantes, remplacent presque partout les fumées du vin : triste époque de décadence!

Horace a imité la plupart de ces passages d'Alcée, soit en les traduisant mot à mot, comme *Nullam*,

Vare, sacra (livre I^{er}, ode 18), ou *Vides ut alta* (livre I^{er}, ode 9); soit en les paraphrasant, comme *Nunc est bibendum* (livre I^{er}, ode 37). Euripide avait déjà dans un style élevé, et mélancolique malgré son sujet, célébré les bienfaits de Bacchus, « Le fils de Sémélé, dit-il, inventa le délicieux breuvage du raisin, et l'offrit aux mortels, dont il calme les douleurs. Quand ils se sont rassasiés du jus de la vigne, le sommeil arrive avec l'oubli de leurs maux; et il n'est pas d'autre remède aux chagrins. » (Euripide, *Bacchantes*, v. 280.) Enfin, Molière a résumé en quelques vers immortels toutes ces inspirations antiques, et sa chanson à boire est un véritable chef-d'œuvre. La voici :

- « Buyons, chers amis, buvons,
- « Le temps qui fuit nous y convie :
- « Profitons de la vie
- « Autant que nous pouvons.
- « Quand on a passé l'onde noire,
- « Adieu le bon vin, nos amours.
- « Dépêchons-nous de boire :
- « On ne boit pas toujours. »

C'est bien le cas pour moi, habitant des deux grandes provinces vinicoles de France, de chercher noise à ces gourmets contemporains d'Alcée qui font cas d'un vin foncé et meilleur. Les vins grecs ac-

tuels réunissent rarement ces deux prétendues qualités antiques; et n'en sont probablement pas plus mauvais. Au reste, il n'y a dans la Grèce continentale aucun vin qui mérite d'être bu ou cité. L'Archipel de l'Asie Mineure, au contraire, donne de meilleurs produits; chaque île vante son nectar; mais les vignes de Samos et de Santorin rivalisent seules avec celles de Chypre.

Ce vin d'Alcée, foncé et doux, devait ressembler aux potions noires et sucrées dont l'ermitte du Vésuve abreuve les voyageurs avant et après l'ascension du volcan, sous le nom plus célèbre que mérité de Lacryma-Christi. Pour ce qui regarde le Formianum, que l'on croit boire aujourd'hui dans les auberges pittoresques de Mola di Gaetta, fille de Formiæ; le Cécube, que l'on offre dans l'horrible bourgade d'Itri, adossée au vieux mont Cécube; et même le Falerne, dont on n'a pas encore déterminé la position antique, mais que l'on présente à Naples sous ce titre ambitieux, je les mets tous fort au-dessous des vins des îles du Levant.

J'interromps ma dissertation œnologique pour insister sur la merveilleuse concision de ces deux mots grecs Δάκτυλος ἡμέρα, « Le jour est un doigt, » qu'Horace lui-même n'a pu atteindre dans son ode à Torquatus, si philosophiquement mélancolique : *Almum quæ rapit Hora diem*.

Je ne veux pas prêter l'oreille à ce compilateur

d'anciens proverbes (Mich. Apostolius, *Proverbes*, cent. VI, n° 77), qui fait de Dactylus, un Athénien honoré et riche, le type des gens heureux de son temps. Un jour de Dactylus serait ainsi l'équivalent d'un jour de bonheur..... Qu'importe, après tout? Puisque les jours tristes ou gais sont si courts, je conclus en conseillant de ne pas les perdre à consommer les vins médiocres des contrées étrangères, quand notre soleil de France mûrit pour nous les fruits les plus variés, et les dons les plus exquis de l'arbuste cher à Bacchus.

LVI. L'AMPHORE.

(ANONYME.)

« Cette terre Pallas, ou cette Amphore cuite à un feu vigoureux, renferme le sang généreux et noir de Bacchus; en même temps qu'elle tient à sa bouche les rameaux isthmiques. »

Il y a ici une double obscurité. La terre Pallas d'abord, que j'abandonne à ses ténèbres; et les rameaux isthmiques, dont je vais tenter d'éclaircir le sens.

Les couronnes des vainqueurs aux jeux de Co-

rinthe étaient tressées avec des touffes de Sélinos (Ache) ou avec des branches de pin. Ici, je penche pour le pin ; car le mot grec (κλῶνας) me paraît s'appliquer bien mieux à un arbre qu'à une herbe. Je découvre ainsi une nouvelle analogie entre les pins et la vigne, et je me trouve insensiblement amené à une dissertation scientifique qui me paraît se rattacher assez directement à ce Scolie.

En 1828, je suivais à Rome M. de Chateaubriand dans une de ses promenades à la Villa-Pamphili, lorsqu'une pomme détachée d'un de ces grands pins d'Italie à pignons (*Pinus pinea*), qui dominent de si haut les allées, tomba à ses pieds, et resta enfoncée dans le sol au creux qu'elle avait fait en tombant.

« Voilà, sans doute, toute la ressemblance que j'aurai jamais avec Homère, » me dit, en souriant, l'auteur du *Génie*. « J'ai lu, je ne sais où, qu'une pomme de pin faillit à le tuer, endormi sous un arbre, et qu'il s'en vengea par une épigramme. Si j'étais vindicatif ou poète, j'aurais beaucoup à versifier contre ces pommes de pin ensorcelées qui m'ont porté malheur.

« A mon retour de l'Orient, certains membres de l'Institut, dont je n'étais pas encore le collègue, accoutumés à diriger, sans contradiction de ma part, de vives critiques contre Atala, attaquèrent aussi l'Itinéraire. Je m'étais permis de dire fort timidement que la coutume actuellement en vigueur dans

certaines parties de la Grèce, de faire infuser des pommes de pin dans les tonneaux, si elle descend de l'antiquité, expliquerait pourquoi le pin était consacré à Bacchus.

« Mon innocente conjecture fut prise au sérieux et alluma la controverse. On nia l'infusion antique se perpétuant dans la moderne. On fit défiler devant moi tous les vins catalogués dans Athénée, pour démontrer que j'avais rêvé l'infusion ; et je serais demeuré solennellement bafoué en ma qualité d'érudit, si, la chose me piquant plus que de raison, je n'avais essayé à mon tour de justifier mon assertion malencontreuse.

« Je déchainai contre Athénée Plutarque, et je fis voir, fort de cette dernière autorité, d'abord que si tous les anciens Grecs sans exception enduisaient de poix leurs vaisseaux vinaires, beaucoup aussi mêlaient la résine au vin lui-même ; et ensuite, que le pin était consacré à Bacchus, parce qu'il donnait au vin *un certain moelleux*, selon l'expression de Plutarque. Grâce à lui, vainqueur sur toute la ligne, j'ajoutai que je me reconnaissais néanmoins coupable sur un chef, et c'était d'avoir trouvé au vin classique d'Athènes un goût désagréable et amer : or, la faute en était plus à lui qu'à moi. »

Après ce récit, où l'ambassadeur, en déployant ses riches facultés de sarcasme et d'ironie, avait souri maintes fois, et montré les belles dents dont il était

fier, il reprit plus gravement : « La leçon, bien que peu méritée, a porté son fruit. Je sais aujourd'hui que, dans un siècle plus enclin à douter qu'à croire, l'écrivain ne doit jamais, même en matière futile, rien affirmer au hasard. »

Je ne sais trop comment, si ce n'est à titre de Bordelais, je me sentis de force à corroborer les arguments de l'ambassadeur. Plutarque disait aussi que le meilleur vin provient des endroits où les pins se plaisent le mieux ; et j'en pris à témoin nos vignes rouges et blanches de Bordeaux, entourées d'une ceinture indestructible des pins les plus robustes.

M. de Chateaubriand applaudit à mon raisonnement. Il était partisan du *Claret*, dont il avait inondé les Anglais *fashionables* pendant son séjour à Londres, et je le savais assez bon gourmet, malgré ses hymnes à l'éternelle mélancolie de l'homme.

Ce sont ces mêmes cônes de pin dont on fait à Rome, durant l'hiver, un véritable commerce ; on en mange les pepins grillés, et leur enveloppe, qui s'ouvre au feu, sert aussi à l'alimenter. On les voit figurer dans l'histoire ancienne en qualité de projectiles : Vatinius, flétri par l'éloquence et les bons mots de Cicéron, avait acquis une telle impopularité (*l'odio Vatiniano* de Catulle), que, dans le cours d'un consulat de peu de jours, on lui jeta des pierres pendant les jeux publics. Il obtint alors des édiles une ordonnance qui défendait de lancer au théâtre tout

autre chose que des fruits. — « Les pommes de pin sont-elles des fruits ? » demandait-on au jurisconsulte Cascellius. — « Oui, quand il s'agit de Vatinius, » répondit-il. Le privilège de recueillir ces fruits résineux des beaux arbres de Castel-Fusano, grande ferme appartenant, auprès d'Ostie, aux héritiers du pape Alexandre VII, fut cédé en 1840, pour une somme de 150 écus romains (800 fr. environ). L'opération n'est pas sans danger. Les cônes si lourds et si durs, tombant de si haut, peuvent blesser et même tuer sur place. Aussi, les bergers de Théocrite, plus avisés qu'Homère et M. de Chateaubriand, redoutaient le voisinage des pins.

... Βάλλει δὲ καὶ ἁ πίτυς ὑψόθεν κώνως.

(Théoc., idyl. V, v. 49.)

NEUVIÈME CLASSE.

CHANTS POPULAIRES DES MÉTIERS.

LVII. L'ÉLINE, chanson des Fileuses ou des Tisserands.

Quelques savants de premier ordre l'ont confondue, sans doute par amphibologie, avec la chanson de Linus, toutes les deux étant d'antique origine. En effet, si Homère, d'après la version de Pausanias, nous montre, sur le bouclier d'Achille, un enfant chantant dans l'Iliade le Linus pour animer les danses des vengeurs, il nous fait voir aussi, dans l'Odyssée, Circé accompagnant de sa voix ses mains qui tissent une toile *divine*; et Politès, le plus cher comme le plus digne des compagnons d'Ulysse, reconnaît à ce chant quelle est l'occupation de la déesse ou de la femme qu'il n'aperçoit pas encore.

Me serait-il permis, avant d'aller plus loin, de prendre à partie Pausanias, tout judicieux qu'il est, et de lui demander comment il en est venu à croire que, dans le tableau le plus riant des vendanges les plus gaies, le poète, ami scrupuleux des convenances, a pu introduire un chant sur la mort de Linus, et soutenir des danses folâtres par des paroles lugubres? Quant à moi, pour faire entrer décemment le texte de l'Iliade dans le cadre qui entoure ce charmant paysage, je n'y ajoute qu'une imperceptible voyelle; je puis même prétendre qu'elle y était d'avance cachée tout entière sous l'apostrophe, et j'en fais ainsi la chanson *de la vigne*, fort appropriée à la circonstance; car Élinos signifie vigne aussi, et rappelle la mandoline et le musicien traditionnels qui président encore chaque année aux tra-

vaux et aux délassements des précieuses vendanges de Santorin. Or, cette interprétation, pour être neuve et pour venir de moi, n'est pas plus ridicule que beaucoup d'autres.

LVIII. LE PTISME des Éplucheuses de grain.

LIX. LES JOULES des Ouvriers en laine.

LX. L'HIMÉE des Tireurs d'eau.

LXI. LES POEMÉNIQUES des Pasteurs.

LXII. LE BUCOLIASME des Bouviers.

LXIII. LES SYBOTIQUES des Gardiens de porcs.

LXIV. LE BORKOS des Laboureurs grecs, célébrant le beau, jeune et riche Borkos disparu, comme Hylas, en allant puiser à la fontaine pour les moissonneurs dont il dirigeait les travaux. Et le MARÉNOS des Égyptiens.

LXV. LES ÉRÉTICA des Marins, pour lever en mesure l'ancre ou la rame : sons monotones mais cadencés, qui retentissent aujourd'hui en terminaisons

grecques dans l'Archipel, et en désinences arabes sur le Nil. Aristophane, dans sa comédie de la Paix, reproduit les cris réguliers des matelots pour tirer ensemble le câble qui retient l'ancre, et pour mieux unir leurs efforts: « eia, eia, eia, oh, eia, mola, etc. » Ces interjections antiques retentissent encore dans les ports de la Méditerranée, au départ des navires. Le fifre qui appelle autour du cabestan les a remplacées sur les gros vaisseaux.

LXVI. L'ÉPILÈNE, chanson du Pressoir, dont la seconde ode à Bacchus, d'Anacréon, est le type.

LXVII. Enfin, les CHANTS DES BAIGNEURS n'ont rien laissé d'eux, pas même leur titre. J'aime néanmoins à retrouver ces coutumes se prolongeant jusqu'à nous dans le ranz des vaches en Suisse, dans les légendes, chantées en plein air, des Vendangeurs partant chaque année de la Saintonge pour recueillir le nectar du Médoc; dans les (Baylères) Chants des Moissonneurs (Ségaïres) de la Gascogne, dans les Oliveuses de la Provence, et surtout dans les chansons à écho que les Béarnais des Pyrénées font entendre, en dehors des cellules bienfaisantes, aux baigneurs oisifs. Car c'est ainsi qu'il faut expliquer les Chants antiques des Baigneurs. Chanter dans le bain, selon Théophraste (Théoph., Caractères, ch. 4),

était un signe de rusticité ; et cette règle de la rusticité ou de la pudeur attiques est devenue française.

Voici le début de l'Épimylie des Meuniers, le Lityerse des Moissonneurs, et les Catabaucalèses des Nourrices.

LXVIII. ÉPIMYLIE.

(ANONYME.)

« Moulez, meule, moulez. Pittacus mout bien lui-même, le roi de la grande Mitylène ! »

Je n'ai rien à dire des Meuniers, mais je m'arrête un moment au Lityerse, pour finir par les Nourrices.

LXIX. LITYERSE.

(DE THÉOCRITE.)

« Féconde Cérès, déesse des épis, fais que nos moissons soient bien coupées et abondent, »

« Vous qui liez les gerbes, serrez-les bien, et que le passant ne dise pas : « Hommes sans vigueur, vous ne gagnez pas votre salaire. »

• « Présentez le côté coupé des gerbes dans les piles au Borée ou au Zéphyre; ainsi s'engraisse l'épi.

« Batteurs de blé, ne vous endormez pas à midi; c'est l'heure où le grain sort le mieux de la paille.

« Moissonneurs, commencez au réveil de l'alouette, et finissez quand elle s'endort. Reposez-vous pendant la grande chaleur.

« Enfants, heureuse la vie de la grenouille! elle ne s'inquiète pas si on lui verse à boire; il y a toujours assez d'eau pour elle.

« O avaré intendant, fais-nous donc cuire des lentilles, et ne va pas te blesser les doigts à partager un grain de cumin! »

Ce nom d'un homme est resté aux chants des Moissonneurs. Lityerse, bâtard de Midas, roi de Phrygie, forçait ses hôtes à moissonner avec lui, et leur coupait ensuite la tête. Hercule fit justice de la sienne, et en enrichit les flots du Méandre, qui arrosait ces sanglantes campagnes. Le formidable

laboureur, si cruel envers les étrangers, fut pourtant pieux envers la mémoire de son père, et composa ou fit composer en l'honneur de Midas des hymnes agricoles contenant les préceptes de l'art. Rien, sans doute, ne le réhabiliterait mieux que le Lityerse et l'épithète de Divin que lui donna Théocrite, si le poète de Sicile ne pouvait pour lui-même revendiquer à bon droit le tout. Les maximes de ce code rural et poétique à la fois, devraient être placées en tête de tout manuel d'agriculture ; mais nos cultivateurs, plus enclins à maudire l'intendant, comme fait le Lityerse de Théocrite, qu'à profiter de ses conseils, se contentent de suivre la routine plutôt que les avis de l'expérience, et méritent encore les reproches que leur adressait si justement Homère : « Agriculteurs insensés qui vivez au jour le « jour. » (Homère, *Odyss.*, liv. XXI, v. 66.)

Le chant pendant la moisson est encore une coutume de nos contrées méridionales. Quand un soleil ardent mûrit l'épi et brunit le teint des glaneuses, on entend s'élever, de la campagne dépouillée, des chants plus sonores que mélodieux, entrecoupés de cris lointains. Lorsque la fin du couplet amoureux tombe à la fin du sillon, il n'est pas rare que le hardi moissonneur ne surprenne la plus jeune de ses voisines, en lui arrachant une récompense de la lente complainte, ou un signe d'allégresse pour le travail fini. J'ai vu les mêmes jeux se renouveler en toute

innocence, aux applaudissements de la troupe, quand le bouquet de roses signale au haut du char la dernière meule de foin enlevée à la prairie : quelques stances des chansons des Ségaires sont restées dans ma mémoire, sous leur idiome gascon. Les voix se répondent et alternent tantôt d'un champ à l'autre, tantôt de la plaine à la colline, où elles font écho. C'est sauvage et retentissant ; et puisque Horace a parlé des entrailles des moissonneurs pour admirer ou envier leur rudesse, je puis bien dire à mon tour que leurs gosiers sont durs aussi, et se plient difficilement aux modulations de l'harmonie.

Les CATABAUCALÈSES, invocations des nourrices au sommeil.

LXX. CHANSON DES NOURRICES.

(DE THÉOCRITE.)

« Dormez, mes nourrissons ; dormez d'un sommeil tranquille jusqu'au réveil. Dormez, mes délices, les deux frères, enfants pleins de vie. Endormez-vous heureux ; et atteignez, heureux aussi, l'aurore ! »

Ces prières intéressées des nourrices (car je ne puis pas plus qu'elles oublier l'adage, Quand les enfants dorment, etc.) ont passé des siècles antiques à la société moderne sous le nom plus harmonieux de *Nannarisme*. Ce mot peint l'ondulation du berceau quand la tendre mère l'agite, « en éloignant les mou-
« ches du lit de son enfant endormi d'un doux som-
« meil; » et cette image si gracieuse et si naturelle, Homère, par un effet de son art merveilleux, a su la jeter au milieu des scènes sanglantes de l'Iliade, comme pour les faire un moment oublier. (Liv. IV, v. 33.) Or, puisque je suis en veine de réminiscences patriotiques, je pousse la passion pour les imitations grecques jusqu'à vouloir retrouver la belle apostrophe de Sophocle au dieu des songes, « Sommeil, « sommeil, qui ne connais pas la douleur » (Soph., *Philoct.*, v. 606), dans le refrain dont ma nourrice gasconne m'endormait, en me berçant sur ses genoux; refrain qui fait battre mon cœur, et me rappelle un pays, des jours si éloignés, et tant d'objets que j'aimais, pour toujours disparus :

Soun, Soun,
Bène, Bène, Bène,
Soun, Soun,
Bène, Bène doun.

DIXIÈME CLASSE.

CHANTS POPULAIRES DIVERS.

Les chants divers comprennent :

LXXI. La CALYCÉ et l'HARPALYCE. Calycée, éprise d'Évathle qui la dédaignait, se précipita du haut d'un rocher près de Leucade. Stésichore célébra sa vertu dans une chanson qui devint populaire. Harpalyce mourut aussi pour l'insensible Iphiclus. Il n'est rien resté de ces deux chants, non plus que de

LXXII. L'ALÉTÈS ou la Vagabonde, chanson d'Érigone, fille d'Icare, qui, après avoir erré longtemps pour découvrir la tombe de son père, se pendit à un arbre, et donna naissance à l'Escarpolète. On la chantait pendant les balancements de ce jeu de funeste origine, dont la gymnastique moderne n'a pas encore éloigné tous les dangers.

LXXIII. La CARIENNE, que les Phéniciens nommaient Guingrie, mélodie lugubre inventée d'abord pour pleurer la mort d'Adonis. Les Athéniens la perfectionnèrent, et la mirent au nombre des chants les plus usités et les plus agréables de leurs festins.

LXXIV. Les HYPORCHÈMES, ballades si communes dans les fêtes de nos campagnes, où les voix, et bien souvent une seule voix, font tous les frais de l'orchestre. Nous avons encore un soi-disant hyporchème de Pratinas ; et si je me dispense de l'insérer ici, c'est que, malgré son titre, il a bien plus l'apparence d'une satire contre un certain genre de ballades, que d'une véritable chanson de danse.

LXXV. Voici l'ANTHÉMA, ballade des fleurs, dont on ne connaît que le début :

« Où trouverai-je des roses, des violettes,
et le beau persil ? »

Et si je traduis prosaïquement par persil le mot *sélinum*, s'appliquant à un grand nombre de plantes variées que personne ne reconnaîtrait sous ce nom grécisé, c'est que la chanson de danse des fleurs ou des roses (car c'est tout un, suivant Suidas, « la rose « étant la fleur par excellence »), l'Anthéma, était extrêmement populaire, nous dit Athénée, qui la rap-

porte, et que le persil, selon Plîne, « jouit de la faveur générale » (*apio gratia in vulgo est*). On voit que, dans mes interprétations triviales, je ne marche pas sans l'appui de graves autorités.

LXXVI. Les OLOPHYRMES, complaints disparues également, dont le modèle est, dit-on, dans les Lamentations apocryphes d'Homère, chassé de Cumé pour sa cécité.

(Voir la Vie d'Homère, par Hérodote.)

LXXVII. La NOMIE, chanson d'Ériphanis, inspiration amoureuse et montagnarde, qui attendrissait les sauvages habitants des forêts. On n'en connaît que ces trois mots :

« Les chênes élevés, ô Ménalque... »

LXXVIII. Les PHILÉLIES d'Apollon :

« Levez-vous, levez-vous, soleil chéri... »

LXXIX. Les IULES de Cérès :

« Envoyez-nous des gerbes abondantes... »

LXXX. L'UPINGE de Diane :

« O Diane, reine aux beaux yeux... »

Ces trois dernières sections prennent leurs noms de leur début, et ces premières paroles sont tout ce qui nous en a été conservé.

LXXXI. La chanson de DATIS n'est pas beaucoup plus longue. La voici :

« Que suis aise, ravi et transporté!!! »

Les trois mots grecs la composent à eux seuls, et justifient une courte réflexion pour expliquer que le dernier verbe, devenu locution régulière dans la langue moderne, n'était pas connu dans l'ancienne. Datis, général perse, ce qui équivalait à barbare, avant de se faire battre à Marathon, avait coutume, quand il parlait grec, de dire, comme sa chanson, *χαίρωμαι*, au lieu de *χαίρω*, etc. Cette façon de s'exprimer s'appela datisme avant de prendre le nom consacré de barbarisme, qui remonte peut-être à la même origine.

LXXXII. Les JALÈMES et les THRÈNES, chants funèbres remplacés par les Myriologues modernes.

LXXXIII. Les **ÉPITHALAMES** et les **HYMÉNÉES**, qui sont les chansons de noces de tous les pays.

LXXXIV. Enfin, le **CHÉLIDONISME**, le **CORONISME** et l'**IRÉSIONE**, dont il sera longuement parlé dans la septième section des chants du peuple hellène.

Là finissent les Scolies, dans toutes leurs variétés; j'y ai réuni, pour ne rien négliger des chants populaires de l'ancienne Grèce, les chansons propres à certains métiers ou emplois, et quelques refrains dont les lambeaux informes ne méritent plus de nom.

Faut-il admirer ou plaindre mon respect de glossateur pour ces parcelles d'or antique qui se révèlent en monosyllabes, et échappent parfois au sens comme à la traduction ?

INDICATION DU TEXTE GREC

DES SCOLIES ET CHANTS POPULAIRES ANTIQUES.

PREMIÈRE CLASSE.

SCOLIES ÉPIGRAMMATIQUES.

- I. Le Remède à l'amour, Diogène La., Cratès.
- II. Le Journal des dépenses, id., ibid.

DEUXIÈME CLASSE.

SCOLIES ÉROTIQUES.

- III. La Lyre d'ivoire, Athénée, liv. XV, ch. 15.
- IV. La Favorite, id., ibid.
- V. La Truie et le Gland, id., ibid.
- VI. Le Baigneur et la Courtisane, id., ibid.
- VII. Le Compagnon, id., ibid., c. 16.

TROISIÈME CLASSE.

SCOLIES HÉROÏQUES.

VIII. Latone,	Athénée, l. XV, c. 14.
IX. Le Télamon,	id., ibid.
X. L'Admète,	id., ibid.
XI. Lysidrion,	id., ibid., c. 15.
XII. Harmodius et Aristogiton,	id., ibid.
XIII. Pandrose,	id., ibid.

QUATRIÈME CLASSE.

INVOCATIONS.

XIV. A Pallas,	Athénée, l. XV, c. 14.
XV. A Cérés,	id., ibid.
XVI. A Pan,	id., ibid.
XVII. A Vénus,	id., l. XIII, c. 4.
XVIII. A Hygie,	id., l. XV, c. 20.
XIX. Clitagora, Schol. d'Aristophane, Guêpes,	
vers 1231.	

CINQUIÈME CLASSE.

SCOLIES GUERRIERS.

XX. La chanson d'Hybrias, Athénée, l. XV, c. 15.
--

- XXI. Le Général, Dion Chrys., p. 399.
 XXII. Les Thermopyles, Diod. de Sic., l. II, c. 11.

SIXIÈME CLASSE.

SCOLIES MORAUX.

- XXIII. Le Choix d'un ami, Athénée, l. XV, c. 14.
 XXIV. Les Biens de la vie, id., ibid.
 XXV. La Défiance, Diogène L., l. I.
 XXVI. L'Hypocrisie, id., ibid.
 XXVII. La Fidélité, Athénée, l. XV, c. 15.
 XXVIII. La Prudence, id., ibid.
 XXIX. La Fourberie, id., ibid.
 XXX. L'Ami véritable, id., ibid., c. 14.
 XXXI. La Faveur populaire, Diog. L., Bias.
 XXXII. La Richesse, Athénée, l. X, c. 9.
 XXXIII. La Vertu, Diog. L., Aristote.
 XXXIV. La Modération, Anthologie de *Jacobs*,
 § IX, ép. 110.
 XXXV. La Puissance divine, Stobée, § *De ira*.
 XXXVI. Le Monde renversé, id. § *De prosperitate*.
 XXXVII. La Constance, Stobée, § *De spe*.
 XXXVIII. La Brièveté de la vie, Plutarque, Cons.
 XXXIX. L'Avenir, Stobée, § *De prosp.*

- XL. Le Temple de la Vertu, S. Clément
d'Al., Strom., liv. IV, p. 494.
XLI. L'Insensibilité, Stobée, § *Fort. fer.*

SEPTIÈME CLASSE.

LES JEUX.

- XLII. Le Cottabe, Athénée, liv. X, ch. 7.
XLIII. La Tortue, Pollux, Onom., liv. IX, c. 7.
XLIV. Le Comos, Hephæstion, p. 16.
XLV. Le Comos locrien, Athénée, liv. XV, c. 16.

HUITIÈME CLASSE.

CHANSONS A BOIRE.

- XLVI. Cothonis, Athénée, liv. XV, ch. 15.
XLVII. L'Ivresse, id., liv. II, ch. 3.
XLVIII. La Médiocrité, id., liv. IX, ch. 14.
XLIX. L'Hiver,
L. L'Été,
LI. Le Printemps, } Alcæi fragmenta, Antho-
logia lyrica Fréd. Mehl-
horn, Lond., 1827.
LII. Le Chagrin,
LIII. La Joie,
LIV. La Vigne,
LV. Le Délire,
LVI. L'Amphore, Plutarque, Banq., l. V, c. 3.

NEUVIÈME CLASSE.

CHANTS POPULAIRES DES MÉTIERS.

- LVII. L'Éline, Athénée, liv. XV, ch. 15.
 LVIII. Le Ptisme, id., ibid.
 LIX. Les Joules, id., ibid.
 LX. L'Himée, id., ibid.
 LXI. Les Pœméniques, id., ibid.
 LXII. Le Bucoliasme, id., ibid.
 LXIII. Les Sybotiques, id., ibid.
 LXIV. Le Borkos et le Manéros, Athén., l. XV, c. 15.
 LXV. Les Érétika, id., ibid.
 LXVI. L'Épilène, id., ibid.
 LXVII. Les Chants des baigneurs, id., ibid.
 LXVIII. L'Épimylie, Élien, liv. VII, ch. 4.
 LXIX. Le Lityerse, Théocrite, idyl. X.
 LXX. Les Catabaucalèses, id., idyl. XXIV.

DIXIÈME CLASSE.

- LXXI. La Calycé et l'Harpalyce, Ath., l. XIV, c. 3.
 LXXII. L'Alétès, id., ibid.
 LXXIII. La Carienne, id., ibid.
 LXXIV. Les Hyporchèmes, id., ibid.
 LXXV. L'Anthéma, id., ibid.

- LXXVI. Les Olophyrmes, Ath., liv. XIV, c. 3.
LXXVII. La Nomie, id., ibid.
LXXVIII. Les Philélies, id., ibid.
LXXIX. Les Iûles, Palæphatus, liv. II.
LXXX. L'Upinge, Ath., liv. XIV, ch. 3.
LXXXI. Le Datisme, Aristophane, *Pax*, v. 320.
LXXXII. Les Ialèmes, Ath., l. XIV, ch. 6.
LXXXIII. Les Hyménées, id., ibid., ch. 3.
LXXXIV. Le Chélidonisme, etc. id., l. VIII, p. 360.
-

AVIS.

Je n'ai pas voulu grossir du texte grec des scolies, et des fragments des chants antiques, l'Introduction aux chants du peuple en Grèce : ces textes, cent fois corrigés et imprimés, n'ont rien acquis, en passant par ma traduction et mes commentaires, qui puisse leur valoir une édition nouvelle.

Il n'en est pas ainsi de la poésie des chants modernes. Manuscrite ou éparse dans des feuilles fugitives peu connues en Europe, elle mérite, sous plus d'un rapport, de figurer ici. Quand la langue populaire, dédaignée par un grand nombre d'esprits impatientes de revenir au grec littéral, tend insensiblement à disparaître et à se fondre

dans un idiome plus relevé, il ne peut être sans utilité de réunir et de conserver quelques anciens vestiges de sa simplicité primitive, ne dussent-ils servir qu'à fixer le point d'où elle est partie pour tenter ou pour opérer sa transformation.

CHANTS DU PEUPLE
EN GRÈCE.

SECTION PREMIÈRE.

CHANTS HISTORIQUES.

Α'.

ΤΗΣ ΑΔΡΙΑΝΟΥΠΟΛΕΩΣ ΚΡΟΥΣΕΥΜΕΝΗΣ.

Κλαίγουν τὰηδόνια τῆς Βλακιάς καὶ τὰ πουλιὰ ἔς τὴν δύσιν.
Κλαίγουν ἄργα, κλαίγουν ταχυὰ, κλαίγουν τὸ μεσημέρι,
Κλαίγουν τὴν Ἀδριανούπολιν, τὴν βαρεὰ κρουσευμένην,
Ἀποῦ τὴν ἐκρουσέψανε τζὴ τρεῖς ἑορταῖς τοῦ χρόνου,
Τοῦ Χριστογέννου ἵγιὰ κηρὶ καὶ τοῦ βαΐτου ἵγιὰ βάρια,
Καὶ τῆς λαμπρῆς τὴν κυριακὴν ἵγιὰ τὸ Χριστὸς ἀνέστη.

I.

CHATIMENT D'ANDRINOÏE

(EN 1361).

Les rossignols de la Valachie et les oiseaux de l'Occident pleurent. Ils pleurent le soir, ils pleurent le matin, ils pleurent à midi. — Ils pleurent Andrinople, si cruellement dévastée.

On lui a retranché les trois fêtes de l'année : le feu sacré de Noël, les saintes palmes du jour des Rameaux, et l'éclat du Dimanche où le Christ est ressuscité.

DÉSTRUCTION D'ANDRINOPLE.

COMMENTAIRE.

Voici le plus ancien fragment de chanson populaire qui nous ait été conservé en langage grec moderne. Il remonte à la prise et au sac d'Andrinople, emportée du premier assaut, en 1361, par le vizir d'Amurat I, Etabéki-Schahyn-Lala. Disons en passant que ce surnom Lala (tuteur ou père), donné alors pour la première fois par le maître souverain à son esclave, devint pendant plusieurs siècles une sorte de titre et d'apanage honorifique des vizirs. Faible compensation de toutes les disgrâces, y compris l'exil et le fatal cordon, que ces grands dignitaires ont eu depuis à affronter !

L'histoire de la ville d'Andrinople est assez obscure. On prétend qu'après s'être appelée Uscudama, elle n'était encore qu'un village du temps d'Oreste fils d'Agamemnon; qui lui laissa son nom et y avait promené ses fureurs. Quand l'empereur

Adrien fit la guerre aux Scythes, il prit goût au séjour d'Oresta, surtout, comme les sultans ses lointains successeurs, à cause des chasses qu'elle lui offrait. Il l'accrut, l'embellit, et lui permit comme à tant d'autres de s'appeler Adrianople, par mortification philosophique sans doute, ou par bizarrerie de caractère; car il n'aimait pas (impérial caprice!) que l'œuvre portât le nom de l'ouvrier (1). Peut-être aussi la nomma-t-il seulement Adrianothera (chasse d'Adrien), pour y avoir chassé heureusement, et tué une ourse.

Faut-il dire ici que j'ai toujours eu un grand penchant pour le César Adrien, en raison même de deux petites faiblesses qu'on lui reproche, et que j'ai bien envie de transformer en vertus : son goût pour la chasse d'abord (2), et son affection pour la langue grecque ensuite, tellement prononcée « qu'il fut exposé par là aux atteintes des railleurs » (3).

L'archevêque Mélétiüs affirme qu'Adrien se baignant dans le fleuve qui arrose la ville (l'Hèbre), y guérit de la folie; d'autres assurent que cette folie était une hydropisie se tournant en fureur sanglante, et qu'elle fût momentanément adoucie par le soin que prit l'empereur, conformément aux oracles, de

(1) *Ælius Spartianus, Had. Cæs.*

(2) *Venandi usque ad reprehensionem studiosus, Spartianus, l. c.*

(3) *Bayle, Dict., Hadrien.*

se substituer au nom et à la demeure d'un furieux (Oreste).

Quoi qu'il en soit, Oresta devint Élia et Adrianople, empruntant ses deux nouveaux noms à son impérial ami ; elle les garda cette fois jusqu'à ce que les Turcs en eussent fait, par corruption, Éderné.

Je mets de côté la désignation mythologique d'Ismaros que lui donne toujours notre archevêque géographe, retournant ainsi à Homère et à Ulysse. Éderné partagerait cet honneur avec bien des villes de l'antique Thrace plus rapprochées de la mer et du soleil, auxquelles, par conséquent, il s'applique mieux sous le double rapport de la vraisemblance et des produits : « le vin noir d'Ismaros, vin doux, « non frelaté, divin breuvage (1) » que donna à Ulysse le prêtre d'Apollon, après l'avoir conservé chez lui, « à l'insu de ses serviteurs et de ses servantes, » n'eût jamais mûri sur les collines d'Andrinople, trop voisines des frimas du mont Hémus.

Je finis, car bientôt je ne saurais plus excuser auprès des autres, et justifier à mes propres yeux, cette digression sinueuse qui m'amène des malheurs d'Andrinople aux bienfaits de Bacchus.

(1) Homère, *Odyss.*, l. IX, v. 205.

NOTA.

Parmi les nombreux dialectes, altérés à chaque écueil de l'archipel, à chaque vallée du continent, que Dansse de Villoison a scrupuleusement numérotés, ne figure point le patois de Trébizonde dont le chant suivant donne un premier échantillon. Faut-il attribuer à la rouille du temps, au frottement des idiomes étrangers ou à l'insuffisance de la tradition, les barbarismes et les erreurs d'orthographe qu'on y rencontre ? C'est ce que je ne saurais dire tout en les maintenant par respect pour mon manuscrit originel.

B'.

ΤΡΑΠΕΖΟΥΝΤΙΑ.

Τὴν πόλιν ὅταν ἐκτιζεν ὁ Ζάπτι Κωνσταντίνων,
 Εἶχεν πορτάρους δίκλους κι' ἀφέντας φοβετσάρους,
 Εἶχεν καὶ σκύλον μάρμαρον, 'π' ἐδοῦνεν τὰ κλειδιά.

.....

Κ' ἔναν πουλὶν, καλὸν πουλὶν κι' ἀπὲ τὴν πόλιν ἔρται,
 Καὶ τ' ἔναν τὸ φτεροῦλν' αθε στ' αἶμαν ἔτον βαμμένον,
 Καὶ στ' ἄλλο τὸ φτεροῦλν' αθε χαρτὶν περιγραμμένον,
 Κι' οὐδὲ στὴν ἄμπελον κόνευ', μηδὲ στὸ περιβόλι,
 Ἐπῆγεν καὶ ἐκόνεψεν στοῦ κυπαρέσσ' τὴν ρίζαν.
 Ἐρχονται χίλιοι Πατριάρχ' καὶ μύροι Δεσποτάδες,
 Κανεὶς ἀτὸ πάλ' 'κὶ ἀναγνώθ', κανεὶς ξὰν 'κὶ ἀναγνώθει.
 Χέρας υἱὸς Γιαννίκας ἔν', ἀτὸς ἀτ' ἀναγνώθει.
 Σίτ' ἀναγνώθ', σίτ' ἀνακλαίγ', σίτ' ἀνακρούγ' τὴν κάρδιαν.
 Ν' αὐilloὶ ἐμᾶς! νὰ βάοι ἐμᾶς! ἡ Ῥωμανία 'πάρθεν,
 Ἐπάρθαν τὰ προπύλαια καὶ τὰ βασιλοσχάμνια,
 Ἐπάρθαν καὶ αἱ ἐκκλησιαῖς κι' ὅλα τὰ μοναστήρια,
 Ἐπάρθεν καὶ Ἀγεσοφιά, τὸ μέγαν μοναστήριν.

II.

CHANT DE TRÉBIZONDE

(EN 1453).

La grande ville, que l'empereur Constantin a fondée, a eu des portiers traîtres, des gouverneurs peureux, et un chien blanc qui a livré ses clefs.

— Alors un oiseau, un bel oiseau s'échappa de la ville.

— Et il avait une aile tachée de sang; sous l'autre il portait un papier écrit.

— Et il ne s'arrêta ni dans la vigne, ni dans le jardin; mais il alla se poser au pied d'un cyprès.

— Mille patriarches avec dix mille évêques sont venus; aucun d'eux ne peut lire le papier, aucun ne peut le lire.

— C'est Jannikas, le fils de la veuve, qui l'a lu : dès qu'il l'a lu, il a pleuré, et il a frappé sa poitrine.

Εἶχεν σαράντα καλογέρ 'ς κ' ἑξηνταπέντε διάκους·
Εἶχεν δώδεκα σήμαντρα, δεκαοχτὼ καμπάνας·
Εἶχεν καὶ τὴν ἐγάπην μου, στ' ἕναν καφὲς κρυμμένην.
Τὸν κόσμον ἐδιαπάτεσα, τὴν γλῆν τροχὸν ἐποῖκα,
Κι' αἶμὸν ἐσὲν τὸ κόρασιον στὴν οἰκουμένην 'κ εὖρα·
Τ' ὀμμάτια σ' κόφνε τὸν Πασᾶν, τ' ὀφρύδια σ' τὸν Βεζύρην,
Κι' ἀτὸ τὸ 'ματοχόσιαμαν σκοτόν' ἐμὲν κι' ἄλλ' ἕναν.

— Malheur à nous ! malheur à nous ! Il n'y a plus de Romanie ! il n'y a plus de remparts ; il n'y a plus de trône ; il n'y a plus d'église, ni de couvents.

— Ils ont pris Sainte-Sophie et son grand monastère ; qui avait quarante caloyers et soixante-cinq diacres-servants, douze crécelles et dix-huit cloches.

— Il y avait aussi mon amour caché derrière ses jalousies. — J'ai parcouru le monde, j'ai fait le tour de la terre, et je n'ai pu trouver une jeune fille qui valût celle-là. — Ses yeux tuaient le pacha, ses sourcils le vizir, et ses regards m'avaient assassiné, moi comme bien d'autres.

CHANT DE TRÉBIZONDE.

COMMENTAIRE.

Le chant de Trébizonde n'est autre chose qu'une des nombreuses plaintes qui coururent en Grèce après la victoire de Mahomet II. Il a quelque ressemblance avec le fragment d'un chant populaire donné par M. Fauriel sous le titre de *La prise de Constantinople*. Néanmoins, on remarquera que ce fragment, où il est question des trois cents clochettes et des soixante cloches du grand monastère de Sainte-Sophie, sonne moins haut dans mon recueil et dans la version de Trébizonde, où figurent humblement douze crécelles, dix-huit cloches, et rien de plus. Ici, je voudrais faire observer à mon devancier que le mot *simantra* (σήμαντρα) ne signifie pas clochettes, mais bien les plaques ou les planches sur lesquelles les Grecs frappent avec un marteau de fer ou de bois pour appeler à l'église. C'est l'instrument que j'ai osé métamorphoser en crécelle, dont je veux faire un dérivé de *Kiryx* (κήρυξ), crieur public; j'y suis encouragé d'ailleurs par le vers de Boileau.

« Prenons du Saint-Jeudi la bruyante crécelle. »

Or, si le mot crécelle dérive de *Kyrix*, il traduit parfaitement le *simantra*, qui vient du verbe *simaino* (σημαίνω), j'indiqua. Il est vrai que l'exagération grecque, et l'effroi inspiré par le terrible conquérant, reparaissent dans ces milliers de patriarches et ces myriades d'archevêques que le poète a groupés autour du malheureux Jannikas. Celui-ci n'est qu'un homme du peuple exhalant dans l'idiome de Trébizonde, l'un des plus altérés de la langue hellénique, ses pieux regrets et ses soupirs amoureux, entremêlés et confondus.

La date de cette chanson se place entre l'année 1453, qui vit tomber la capitale du dernier des Constantins, et l'année 1460, où Trébizonde succomba sous le même vainqueur; si tant est qu'il y ait dans ce chant populaire un souvenir de l'empire des Comnènes autre que son titre et son patois négligé. L'anthologiste qui l'écrivit le premier l'avait peut-être recueilli à Trébizonde; et c'est sans doute sous ce seul point de vue que ces vers, chantés autrefois par toute la Grèce comme une espèce de lamentation politique, pourraient appartenir à la colonie impériale de l'Euxin frappée comme sa métropole du Bosphore, et presque du même coup.

Γ'.

ΕΠΑΡΜΑ ΤΟΥ ΑΝΑΠΛΙΟΥ.

Τρεῖς Τουρκοπούλαις κάθονται εἰς τ' Ἀναπλιοῦ τὴν πόρτα,
Μυρολογοῦσαν κ' ἔλεγαν, μυρολογοῦν καὶ λέγουν,
Τί εἶν' τὸ κακὸ ποῦ γίνεται τὸν φετινὸν τὸν χρόνον,
Ποῦ κίνησε μιὰ κλεφτουριά μ' αὐτούνους τοὺς Σπαρτιάδους,
Κ' ἔκαμαν ὅλην τὴν Τουρκιὰ κ' ἐκλείσθη μέσ' ἔς τὰ κάστρα,
Τὸ κρίμα νί' χ' ὁ βασιλιάς καὶ τ' ἄδικ' ὁ βεζύρης,
Ποῦ δὲν μᾶς πέμπουν ζαχερὲ νὰ πολεμοῦν τὰ κάστρα·
Βρ' Ἀνάπλι γιὰ δὲν χαίρεσαι; γιὰ δὲν βαρεῖς παιγνίδια;
Καὶ τί καλὸ ἔχω νὰ χαρῶ καὶ νὰ βαρῶ παιγνίδια;
Στεριάς μὲ δέρν' ὁ πρίγγιπας πελάγ' ἡ Μπουμπουλίνα,
Πεύτουν κανόνια σὰν βροχὴ καὶ βόμβες σὰν χαλάζι,
Πεύτουν τὰ λιανοτούφεκα σὰν ἄμμος τῆς θαλάσσης.
Ἀνάπλι δόστα τὰ κλειδιά, Ἀνάπλι παραδόσου.

III.

PRISE DE NAUPLIA

(EN 1822).

Trois femmes turques sont assises à la porte d'Anapli; elles se lamentaient et disaient; elles se lamentent et disent : — Quel grand malheur nous est arrivé cette année, quand nous sont venus ces mauvais Klephtes et ces gens de Sparte, qui ont obligé toute la Turquie à se renfermer dans les châteaux forts! La faute en est au sultan et à son méchant vizir, qui ne nous envoie pas d'armée pour délivrer la citadelle. — « Quoi donc! Anapli, tu ne te réjouis pas? tu ne prends pas les joyeux instruments? — Pourquoi donc me réjouir? pourquoi prendre les instruments joyeux? — Le prince me bloque par terre, la Boumboulina par mer. Les boulets tombent comme la pluie, les bombes comme la grêle, les balles

Πῶς νὰ τὰ δόσω τὰ κλειδιά καὶ πῶς νὰ παραδόσω;
Ποῦ 'μὲν μιντάτι πλάκωσε στεριᾶς καὶ τοῦ πελάγου.
Φρεγάδες δεκατέσσαρες μαζί μ' ὀκτὼ ντελίνια
Στεριᾶς ἀσκέρι δυνατόν, ἑδομῆντα χιλιάδες,
Ἐπτὰ πασάδες ἔρχονται γιὰ νὰ μ' ἐλευθερώσουν.
Νὰ κάψουν χώραις καὶ χωριά, νὰ κλάψουνε μανάδες,
Νὰ ἐρημάζουν τὸν Μωριά, νὰ σφάζουνε τοὺς Κλέφταις
Νὰ διώξουν τὴν Μανιατουριά κ' οἱ Τοῦρκοι νὰ γλυτώσουν,
Ἀνάπλι δόσε τὰ κλειδιά, Ἀνάπλι παραδόσου.
Καὶ νὰ ποῦ ἀπελπίσθηκες καὶ ἀπὸ τὸ μιντάτι.
Πῶς νὰ τὰ δόσω τὰ κλειδιά, καὶ πῶς νὰ παραδόσω;
Ποῦ 'γὼ μ' Ἀνάπλι ξακουστό, κι' Ἀνάπλι 'παινεμένο,
'ς τὴν Πόλι καὶ 'ς τὴν Βενετιά μ' ἔχουν ζωγραφισμένο.
'ς τὰς τριάντα νοεμβρίου τοῦ Ἀνδρέος τοῦ Ἀγίου.
Χριστιανοὶ τί καρτερεῖτε; 'ς τὸ Ἀνάπλι νὰ ἐμβῆτε,
Στάϊκος μὲ τὰ παλληκάρια 'μβήκανε ὡσὰν λιοντάρια.
Σήμερα τὸ Παλαμήδι 'ς Ἑλλήνας εἶναι παιγνίδι,
Παλαμήδι καὶ τὸ κάστρο, ἔγινε ῥωμαϊκάτο.

comme le sable du rivage. — Anapli, donne tes clefs ; rends-toi, Anapli. — Pourquoi donner mes clefs ? pourquoi me rendre ? Les secours m'arrivent par terre et par mer. Quatorze frégates, huit vaisseaux de ligne, une puissante armée de soixante et dix mille hommes avec sept pachas, viennent me délivrer. Ils brûleront les champs et les villages : les mères pleureront ; ils dévasteront la Morée, anéantiront les Klephtes, chasseront tous ces mauvais Maïnotes, et délivreront les Turcs. — « Anapli, donne tes clefs ; rends-toi, Anapli. Tu peux bien désespérer du secours que tu attends. » — Pourquoi donner mes clefs ? pourquoi me rendre ? Ne suis-je plus la célèbre Anapli ? Anapli la fameuse ? On a mon portrait à Constantinople et à Venise. — Il est le 30 novembre, fête de Saint-André. Chrétiens, qu'attendez-vous pour entrer à Anapli ? — Staïkos et ses palikares s'y précipitèrent comme des lions. — Maintenant Palamidi est un jouet pour les Hellènes. Palamidi et sa citadelle sont devenues propriété grecque.

ΑΛΛΟ ΤΡΑΓΟΥΔΙ.

Ποτὲ δὲν ἰθυμῶμουνε τὸν μάη νὰ χιονίζει,
Τὸν μάη καὶ τὸν θεριστὴ κι' ὄλον τὸν ἄλωνάρη·
Σημάδι' ἀπὸ τὸν οὐρανόν· μιὰ βοῦλα 'π' τὸν βεζίρη.
Τουρκομανιὰ μαζώνεται 'στ' Ἀνάπλι γιὰ νὰ πάγη.
Βρ' Ἀνάπλι γιὰ δὲν χαίρεσαι; γιὰ δὲν βαρεῖς παιγνίδια;
Κ. τ. λ.

VARIANTE.

Je ne me souvenais pas d'avoir vu neiger dans le mois de mai ; pas plus en mai qu'en juin, et dans tout le mois de juillet. C'est donc un avertissement du ciel.

Un décret du vizir arrive. La Turcomanie se rassemble pour marcher contre Anapli.

— Pourquoi donc, chère Anapli, ne pas te réjouir ? Pourquoi ne pas prendre les instruments joyeux ? Etc., etc.

LE SIÈGE DE NAUPLIA.

COMMENTAIRE.

La Boumboulina. — La fameuse Spezziote Boubélina, comme la reine Artémise au combat de Salamine, bloquait et bombardait Napoli de Romanie avec quatre vaisseaux qu'elle avait équipés à ses frais, et qu'elle commandait en personne.

Quatorze frégates. — La flotte du capitain-pacha Cara-Méhémet, nouvellement élevé à la dignité de grand amiral pour cette expédition, et que la flottille des îles d'Hydra et de Spezzia tint constamment éloignée de Napoli par la crainte des brûlots.

Soixante et dix mille hommes avec sept pachas. — L'armée du séraskier Kourchid, vainqueur d'Ali-Pacha, sous les ordres de Tschar-Hadji-

Ali, de Mahmoud, gouverneur de Drama, d'Ali-Bey, etc., etc. Après avoir fait lever momentanément le siège de Napoli conduit par Nikitas, cette armée fut en quelques mois chassée de la Morée, et presque exterminée par cet habile capitaine.

Ces mauvais Mainotes, les Klephtes, le Prince.

— Pietro-Bey Mavro-Micali, chef de Maïna; Nikitas, surnommé le Turcophage, et Colocotroni, chefs des Klephtes de la Morée, dirigeaient, en 1822, le siège de Napoli avec Démétrius Ypsilanti, désigné dans la chanson sous le nom de *Prince*.

Staïkos. — Staïkos, l'un des meilleurs lieutenants de Colocotroni, s'offrit avec la troupe qu'il commandait pour tenter l'assaut de la forteresse Palamidi, et s'en rendit maître le 30 novembre (12 décembre) 1822, fête de Saint-André.

Palamidi. — C'est le nom moderne de la citadelle de Nauplia; ses hautes murailles crénelées se dessinent sur l'azur du ciel de la Grèce, et forment la pointe septentrionale du magnifique golfe d'Argos.

VARIANTE.

Ce début de rechange de la chanson d'Anapli m'a paru si original, que je me suis décidé à le traduire à côté de l'autre.

La Turcomanie. — La Turcomanie ottomane

proprement dite comprend la Grande Arménie ou le Kourdistan. Sa capitale est Erzeroum.

La langue romaïque n'est nullement dépourvue de cette harmonie imitative qui est une des grandes beautés de son aînée. Si l'on entend l'eau tomber goutte à goutte d'une fontaine dans le κατειβόμενον κελαρύζει d'Homère, les cris des oiseaux de nuit dans ὀλουσμός; enfin si « le pin gémissant, « compagnon de croissance d'un mélèze du même « âge, » ne frémit pas dans les massifs de nos jardins mieux que dans ce vers de Nonnus :

Καὶ πίτυς αἰάζουσα συνέμπορος ἥλικι πεύκη
Λεπτάλεον ψιθύριζε

Nonnus *Dionys*, liv. XII.

le grec moderne peut vanter aussi sa poésie retentissante, et faire résonner, dans ce siège d'Anapli, le tonnerre de ses bombes, et la grêle de ses balles :

Πεύτουν κανόνια σὰν βροχή, καὶ βόμβες σὰν χαλάζι.



NOTA.

Marcos Botzaris, le saint, le martyr, le héros des chants guerriers de Souli, n'a pas inspiré seulement la cause populaire; son nom retentit dans les hymnes, les odes et dithyrambes des poètes athéniens; et une tragédie intitulée *Marcos Botzaris*, écrite par une jeune femme grecque, fut jouée à Syra en 1827.

Δ'.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΜΑΡΚΟΥ ΒΟΤΖΑΡΗ.

Τρία πουλάκια κάθονταν πέρα 'ς τὰ λιβαδάκια,
Από βραδύ μυρολογοῦν καὶ τὴν αὐγὴν φωνάζουν·
« Παιδιά μου, Σκόνδρας πλάκωσε μὲ δύναμιν μεγάλην·
Φέρει τὸν Τζελαδίνμπεην, φέρει τὸν Νιαγιάφα,
Τὸν Νικοθέα, τὸ σκυλὶ, τὸν χριστιανομάχον. »
Αὐτὸς δὲ πέμπει γράμματα πρὸς τοὺς καπιτανέους·
« Τώρα νὰ προσκυνήσετε, διὰ νὰ σᾶς συμπαθῇσω.
Θέλω τὸν Μάρκον Βότζαρην δεμένον νὰ τὸν φέρτε,
Διὰ νὰ τὸν στείλω ζωντανὸν 'ς τὸν βασιλεῆ 'ς τὴν πόλιν. »
Ὁ Μάρκος, ὅτε τ' ἄκουσε, τὸ μούστακό του στρέφει,
Τὸν Λάμπρον Βέκκον ὁμιλεῖ, κρυφὰ τὸν συμβουλευεῖ·
« Λάμπρε, μάζευσε τὰ παιδιά, τὰ πρῶτα παλληκάρια,
Τὸ βράδυ θεὸ νὰ φύγωμεν, 'ς τὸ Καρπενῆς νὰ πάμεν. »

IV.

LA MORT DE MARKOS BOTZARIS.

(EN 1823).

Trois oiseaux se sont reposés là-bas vers les prairies. Ils commencent à se lamenter le soir, et ils s'écrient au point du jour :

« Enfants, Scondras arrive sur vous avec de grandes forces; il amène avec lui Tzéladim-Bey, Niagiapha et Nicothée, le renégat, l'ennemi des chrétiens. »

En effet, Scondras écrit ainsi aux capitaines :
« Soumettez-vous aussitôt, pour que je vous pardonne. Je veux Markos Botzaris; livrez-le-moi enchaîné, afin que je l'envoie vivant à l'empereur, à Constantinople. »

Markos, à cette nouvelle, roule sa moustache sous ses doigts, et parle ainsi en secret à Lampros

'ς τὸ Καρπενῆσι πέψουσεν ἄνω 'ς τὰ λιθαδάκια,
 Τὰ παλληκάρ' ἐρμήνευε, στέκει καὶ τὰ διατάσσει·
 « Παιδιά, νὰ πολεμήσωμεν τὸν Σκόνδρα δὲν μπορούμεν·
 Μόνον ὁρμὴν ἄς κάμωμεν, κ' ἄς εἴμεθα κ' ὀλίγοι. »
 Διακόσιοι διαλέχθησαν μὲ τὰ σπαθιά 'ς τὸ χέρι·
 Πικρὴν ὁρμὴν κατέφεραν 'ς τοῦ Σκόνδρα τὸ τζαδῆρι,
 Χίλιους διακόσιους ἔκοψαν, χωρὶς τοὺς λαβωμένους.
 Ἕνας Λατίνος, τὸ σκυλὶ, τὸ χέρ' εἶθε τοῦ πέση!
 Πικρὸν τουφέκι ἔρριψεν 'ς τοῦ Μάρκου τὸ κεφάλι.
 Ψηλὴν φωνὴν ἀνέδωκεν, ἔσον κ' ἂν ἐδυνήθη·
 « Ποῦ 'σαι, βρὲ Κώστα μ' ἀδελφέ; Τὸν πόλεμον μὴ παύσης!
 Σουλιῶται, μὴ μὲ κλαύσετε, μὴ μαυροφορεθῇτε,
 Ὅτι μὲ κλαίει ὅλ' Ἑλλάς, κλαίει ὅλον τὸ γένος.
 Γράψετε 'ς τὴν γυναῖκά μου, τὴν δυστυχῆ γυναῖκα,
 Ὅπου 'ναι μέσα 'ς τὴν Φραγκιὰν, Ἀγκώνα εἰς τὴν πόλιν,
 Νὰ μ' ἔχῃ ἐννοίαν τὸ παιδί, γράμματα νὰ τὸ μάθῃ. »

Bekkos : — « Lampros , réunis les enfants , nos meilleurs palikares ; nous partirons ce soir pour Carpénissi. »

Lui-même se rend à pied à Carpénissi , dans les prairies d'en haut. Là , il range les palikares en bataille , et leur dit : « Enfants , nous ne pouvons combattre ouvertement Scondras ; surprenons-le , et tombons sur lui malgré notre petit nombre. »

Il choisit deux cents hommes : le sabre au poing , ils fondent rudement sur le camp de Scondras , et lui tuent douze cents soldats , sans compter les blessés. — Un Latin (le chien ! que la main lui tombe du bras !) frappe d'un coup de feu mortel la tête de Marcos ; et Marcos , d'une voix aussi haute qu'il peut , s'écrie ; « Où es-tu , Constantin , mon frère ? N'arrête pas le combat... Et vous , Souliotes , ne me pleurez point ; ne portez pas mon deuil. C'est toute la Grèce , c'est la nation entière qui me pleureront... Écrivez à ma femme , à ma femme si malheureuse , qui est dans la terre des Francs , à Ancône , qu'elle ne pense qu'à l'enfant , et lui fasse apprendre à lire. »

LA MORT DE MARGOS BOTZARIS.

COMMENTAIRE.

Je ne puis rien ajouter à ce récit si exact et si touchant de la mort de Marcos Botzaris, surnommé par lord Byron « le moderne Léonidas. »

La bataille de Carpénissi, gagnée par Marcos Botzaris à la tête d'une poignée de Grecs, mit en fuite l'armée ottomane, et retarda les malheurs de Missolonghi; quatre mille Turcs y périrent, avec le vainqueur enseveli dans son triomphe.

Scondras. — Mustai-Pacha, gouverneur de Scodra, Iscodar, ou Scutari, capitale de la haute Albanie dans la Turquie Européenne. Ce pacha marchait contre Missolonghi avec quatorze mille hommes de ses meilleures troupes, recrutées parmi les Guègues, la plus sauvage et la plus belliqueuse tribu des Schypétars (Albanais-Mahométans).

Tzéladim-Bey. — Dzelalouddin-Bey, pacha de Larisse, commandait une seconde colonne de la même armée, presque égale en forces à la première.

La femme de Marcos Botzaris se nommait Chryséis, comme la fille du prêtre d'Apollon qui ouvre la scène de l'Iliade par la sanglante querelle d'Agamemnon et d'Achille.

Les trois oiseaux qui se reposent sur Souli, les trois Turques assises à la porte de Nauplia, rappellent l'allure des anciennes chansons allemandes : « Trois étoiles volent au-dessus du Rhin, trois seigneurs sortent de Munich à cheval, » et Ubland a imité ces débuts naïfs des chants populaires dans sa ballade des Trois nobles filles.

Drei Fraulein sahn vom Schlosse
Hinab in's tiefe thal, etc.

Et ces trois nobles filles elles-mêmes retracent, à leur tour, à ma mémoire les trois princesses Morusi, filles du célèbre Démétrius, immolé à Constantinople dix ans avant la révolution grecque, en haine de sa bienfaisante influence sur sa nation, et de son zèle pour la renaissance des lettres helléniques. Toutes trois pouvaient disputer l'une à l'autre le prix de la beauté. Dans nos entretiens avec les boyards, leurs voisins, nous aimions à disserter sur leur prééminence. Sébastitza et sa démarche majestueuse; Smaragditza, et le long re-

gard de ses yeux bleus ; le teint merveilleux de Lucika, la plus jeune. Étoiles étincelantes, disions-nous en style oriental, qui brillaient sur notre horizon vers le crépuscule du soir, et à longs intervalles, car leur mère faisait rarement trêve à la retraite et au deuil de son veuvage. On supposait que Christopoulo, l'Anacréontique, avait eu en vue ces trois belles princesses dans sa chanson commençant ainsi :

Νέαι τρεῖς φιλονικοῦσαν.

Hélas ! quelques mois après nos discussions passionnées, les trois sœurs pauvres et esclaves ne luttaient plus entre elles que d'infortune ; et l'admiration avait dû faire place à la pitié.

IV.

SUITE DES CHANTS

CONSACRÉS

A

MARCOS BOTZARIS.

Ο ΑΔΕΛΦΟΣ ΤΟΥ ΜΑΡΚΟΥ ΒΟΤΖΑΡΗ.

ὦ Κώστα Βότζαρη εἰς τὴν βραδύνην,

Καὶ δώρουκ χόνεις ἀνωφελῶς;

Σάλπηγξ φωνάζει

Τὸν Ἕλληνα κράζει,

Τὸ αἷμα τοῦ Μάρκου Βοᾶ εἰς τὴν γῆν.

Ποῦ εἶν' ὁ Μάρκος μου, ποῦ εἶν' ἀδελφός μου,

Ποῦ εἶν' τὰ μάτια μου, ποῦ εἶναι τὸ φῶς μου.;

Σάλπηγξ φωνάζει

Τὸν Ἕλληνα κράζει,

Τὸ αἷμα τοῦ Μάρκου Βοᾶ εἰς τὴν γῆν.

Συστρατιῶταί μου εἰς τ' ἄρματα σας,

Καὶ εἰς τὰς θέσεις σας μὲ τὰ σπαθιά σας

Σάλπηγξ φωνάζει

Τὸν Ἕλληνα κράζει,

Τὸ αἷμα τοῦ Μάρκου Βοᾶ εἰς τὴν γῆν.

LE FRÈRE DE MARCOS BOTZARIS.

O Costa Botzaris, que tardes-tu ? Pourquoi pleurer inutilement ? La trompette sonne, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos crie.

-- « Où est mon Marcos ? où est mon frère ? où est ma lumière, où sont mes yeux ? — La trompette sonne, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos crie.

— « Allons, camarades, aux armes ! Chacun à son poste, le sabre à la main ! — La trompette sonne, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos crie. »

ὦ ἀρχηγέ μου νὰ οἱ ἴδιοί σου,

Εἴν' ἔτοιμ' ὅλοι στὸ ὄρδινό σου,

Καὶ οὔτε θάνατος οὐδὲ κάθ' ἄλλο

Τοὺς στρέφ' ὀπίσω ἀπ' τὸν σκοπὸν σου.

Ἄρης φωνάζει

Τὸν Ἕλληνα κράζει,

Τὸ αἶμα τοῦ Μάρκου Βοᾷ εἰς τὴν γῆν.



— Oh ! mon capitaine, voyez tous vos enfants prêts à vous obéir ; et rien, ni la mort même, ne peut les détourner de votre entreprise. — Mars s'écrie, et appelle les Hellènes. Le sang de Marcos retentit.



ΕΙΣ ΤΟΝ ΜΑΡΚΟΝ ΒΟΤΖΑΡΗΝ.

Ἕλληνες, κλαύσωμεν ἄνδρα γενναῖον,
Τὸν Μάρκον Βότζαρην Ἡρώα νέον.

Οὗτος ἀπέθανεν ἡρωϊκῶς.

Τοῦτον τὸν Ἡρώα ἄς μιμηθῶμεν,
Ἄν τὴν Ἐλευθερίαν μας ὄντως ποθῶμεν,

Καὶ θέλει θραύσωμεν ἐχθροὺς ἡμῶν,
Ἄνδρες ὁμόνοια 'ς ἡμᾶς ἀνήκει,

Καὶ ὁ ὑπέρτατος μᾶς τάξει νίκην,
Νίκην βεβαίαν τε καὶ ἀσφαλῆ.

Τοῦρκοι σκληρότατοι, ἂν ἐφονεύθη
Ὁ Μάρκος Βότζαρης, δὲν ἱλιγοστεύθη
Ἡ ἐναντίον σας Ἑλλήνων ὁρμή.

A MARKOS BOTZARIS.



Pleurons, ô Hellènes, Marcos Botzaris, le brave, le héros de notre temps, et sa mort sublime. Sachons l'imiter : si nous désirons sincèrement notre indépendance, nous anéantirons nos ennemis. Guerriers, la concorde s'apprête à nous unir ; et Dieu nous envoie la victoire, une victoire solide et durable.

Barbares Turcs, si Marcos Botzaris est mort, l'élan des Grecs contre vous n'en est pas affaibli.

Ἡρωα Βότζαρην, Ἡπείρου θαῦμα,

Σ' ὅλους τοὺς Ἕλληνας ἄρις τραῦμα,

Σῶμα σου 'χάσαμεν οὐκ' ἀρετάς.

Ἵπαγε ἀθάνατε 'ς τὰς οὐρανίους

Σκηνὰς τοῦ πλάστου μας μὲ ὕμνους θείους

Καὶ δέου πάντοτε διὰ ἡμᾶς.

O Botzaris, notre héros, merveille de l'Épire!
vous avez laissé une blessure dans chaque cœur
grec. Nous avons perdu votre personne, mais non
pas vos vertus. — Montez, ô immortel, vers les
sphères célestes, accompagné de nos hymnes di-
vins, et priez toujours pour nous!

LE FRÈRE DE MARCOS BOTZARIS.

COMMENTAIRE.

Constantin Botzaris, à la suite de son frère, fondit sur l'armée de Mustāï pacha, avec huit cents palicars et ne put arriver auprès de Marcos à temps pour recevoir son dernier soupir. Constantin se jeta sur son frère mort, le serra dans ses bras, l'appela par trois fois, et versa d'abondantes larmes sur son cadavre.

C'est ce trait de la bataille de Carpénissi que rappelle la chanson de guerre de Costa Botzaris.

A MARCOS BOTZARIS.

COMMENTAIRE.

Cet hymne en l'honneur de Marcos Botzaris fut chanté devant l'église de Missolonghi, où est son tombeau, en présence de lord Byron. Le poète anglais, à son arrivée en Grèce, se hâta de porter son hommage à la tombe du héros, et prononça en grec moderne quelques paroles enthousiastes adressées à son ombre.

« Les noms d'Odyssée, de Marc, de Kanaris
« Auprès du nom des Dieux sur les autels inscrits
« Régneront. Maintenant il suffit qu'on les nomme. »

LAMARTINE, *Harold.*

Ε'.

ΑΣΜΑ ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΝ ΧΙΩ ΠΥΡΡΟΛΙΣΤΑΣ ΗΡΩΑΣ.

Άλλος ήρωας έφάνη ώς ό μέγας Ηρακλής,
Ναύαρχος ό θαυμαστός μας και δεινός Θεμιστοκλής.
Τώρα εις αυτούς τούς χρόνους, εις αυτήν την εποχήν,
Και εις την έλευθερίαν των Γραικών την γενικήν.
Ζηλωτής ών τής πατρίδος κ' έξ αγάπης κινηθείς,
Άπεφάσισε νά γείνη ένας έξολοθρευτής,
Του τυραννικού του στόλου και του Όθωμανικού,
Του άχρείου Μουσουλμάνου, όντως και βαρβαρικού.
Διά τοϋτο και έμβαίνει εις τον στόλον άρχηγός,
Ψηφισθείς υπό του γένους ώς ειδήμων όδηγός.
Δίδει τάξιν εις τά πλοία, 'ς όλην του την ναυτικήν,
Ητις υπερίβη όντως και την Εύρωπαϊκήν.

V.

AUX HÉROS BRULOPIERS DEVANT SCIO.

(EN 1823).

Un autre héros s'élève, pareil au grand Hercule : c'est notre admirable amiral, le formidable Thémistocle de notre époque, né dans nos temps pour l'indépendance de la nation grecque.

Plein d'amour et de zèle pour sa patrie, il a résolu d'exterminer la tyrannique flotte des méchants et barbares Musulmans. Pour cet effet, la nation le place comme un expérimenté directeur à la tête de l'escadre qu'il vient commander. Il organise les vaisseaux et toute la marine qu'il rend supérieure aux marines d'Europe. Les An-

Οἱ Ἑγγλέζοι κ' οἱ Φραντσέζοι ἔμειναν ἐκστειτικοί,
 Εἰς τὰ κατορθώματά του 'ς ὅλην του τὴν ναυτικὴν :
 Ἀλλ' ἀληθινὰ ὁ ἥρως 'ς ὅλας του τὰς μηχανάς,
 Εἶν' ἀμίμητος τῷ ὄντι καὶ εἰς τὰς κατασκευάς.
 Βεβαία τῆς Σαλαμῖνος τρόπαια τὰ παλαιά;
 Μὲ αὐτὰ ἂν συγκριθῶσιν ὅλα μένουσι νεκρά.

Τέλος πάντων ἐτοιμάζει δύο πλοῖα καυστικά,
 Ὡς πεπυρωμένα βέλη καὶ τῷ ἄντι τεχνικά.
 Βάλλει εἰς αὐτὰ γενναίους ἥρωας πυρπολιστάς,
 Τέκνα ὄντως τῆς πατρίδος καὶ τοῦ γένους λυτρωτάς.
 Σὺν Θεῷ λοιπὸν κινεῖνται 'πάγουν τόσον τεχνικά,
 Ὡστ' ἐνόμισαν οἱ Τοῦρκοι, ὅτι ἦσαν φιλικά.
 Πρὸς δυσμὰς γὰρ τοῦ ἡλίου μὲ τὸ σκότος τῆς νυκτός,
 Κίνησαν κατὰ τοῦ στόλου εὐτυχῶς καὶ τακτικῶς.

Νῦξ ἀσέληνος ὑπῆρχε, καὶ ἄηρ κινητικὸς,
 Αἴσιος διὰ τὰ πλοῖα ἦσαν καὶ τακτικὸς.
 Ἐρχονται οἱ ἥρωές μας πλησιάζουσι καλὰ,
 Καὶ προσβάλλουσι τὸ πλοῖον, ὅπερ εἶχε τὸν πασσάλον.
 Βάλλουσι πῦρ εἰς τὴν ὕλην, γίνεται ὁ ἐμπρισμὸς,
 Κάμνουν θόρυβον οἱ Τοῦρκοι, γίνεται ἀλαλαγμός.
 Τὸ Ἀλλάχ, Ἀλλάχ! φωνάζουν τὸν προφήτην καὶ Ἀλῆ,
 Μωαμέτην καὶ τοὺς ἄλλους, καὶ κινεῖς δὲν βοηθεῖ.

glais et les Français restent tout ébahis du succès de ses opérations ; car, notre héros est réellement inimitable dans ses dispositions et ses réglemens. Les anciens trophées de Salamine ne sont rien auprès des siens.

Enfin, il prépare ingénieusement deux brûlots, véritables flèches de feu. Il y place d'intrépides héros incendiaires, vrais fils de la patrie, et vengeurs de la nation. Ils partent avec la grâce de Dieu, et s'avancent si habilement que les Turcs les prennent pour des amis. Après le coucher du soleil, au crépuscule, ils se glissent à travers la flotte avec prudence et bonheur...

La nuit était sans lune, et l'air favorable à la marche paisible des navires. Nos héros s'approchent, et s'attachent au vaisseau que monte le Pacha. Ils lancent le feu dans sa membrure, et le feu prend. Les Turcs se troublent, et jettent le cri d'alarme. Ils crient : Allah ! Allah ! Ils invoquent le prophète Ali, Mohammed, et tous les autres ; aucun ne les secourt.

Μέρα ἦτον τελευταία ἀριφῆ τοῦ Ραμαζᾶν,
 Τὸ κατηραμένον Πάσχα τὸ λεγόμενον Μπαϊράμ.
 Ὅπου ἦσαν συναγμένοι οἱ ἀξιωματικοί,
 Ἔς τὴν τριήρη τὴν μεγάλην, ἔμπειρον καὶ ναυτική,
 Εἰς τὸ πλοῖον τὸ μέγαλον ὅπερ ἦτον ὡς νησί.
 Ἐν τῷ μέσῳ τῆς ἀρμάδας, τοῦ πασᾶ τὸ γκεμισί.
 Διὰ νὰ συνεορτάσῃν μὲ τὸν καπετᾶν πασᾶ,
 Κ' ἔπειτα νὰ κατακαύσουν τόπους, χώρας καὶ νησιά.

Ἄλλ' ἡ θεία δίκη φθάνει εἰς τὸ μέσον τῆς νυκτός,
 Καὶ τοὺς κάμνει πυρκαϊύστους διὰ μέσου τοῦ πυρός.
 Τ' ἄλλα πλοῖα καθὼς βλέπουν τοῦτο τὸ ἐξαφνικόν,
 Θέαμα τὸ τραγικόν των καὶ ἀνέλπιστον κακόν,
 Κόπτουν σίδηρα σχοινία, κρούοντες εἰς τὴν φυγὴν,
 Φεύγουν ἔν μετὰ τὸ ἄλλο ὡς νὰ φθάσουν τὴν αὐγήν.
 Βέβαια καὶ τοῦτο ἦτον μία θεία δωρεά,
 Καὶ ἀλλοίωσις τῷ ὄντι τοῦ Ὑψίστου δεξιά.
 Ἴνα μάθωσι τὰ ἔθνη πῶς Θεὸς εἶν' μεθ' ἡμῶν,
 Τῶν ἀληθινῶν του δούλων ὀρθοδόξων καὶ πιστῶν.

Ἔς ταῦτα ὅλα θριαμβεύει ὁ Κανάρης Ὀδυσσεύς,
 Καὶ ὁ καπετᾶν Ἀνδρέας, ὁ γενναῖος Ἀχιλλεύς.
 Ζῆτε φίλοι μου Ὑδραῖοι, καὶ Πετσιῶται, Ψαριανοί,
 Καὶ λοιποὶ καπεταναῖοι, καὶ μεγάλοι, καὶ μικροί.

C'était la dernière nuit du Ramazan, leurs maudites Pâques, qu'ils appellent Baïram ; aussi, les chefs étaient réunis sur le plus beau vaisseau, modèle de leur marine, grand comme une île, vaisseau amiral du Pacha, au centre de la flotte. Tous étaient venus célébrer la fête avec le Capitain-Pacha, pour aller ensuite dévaster les villages, les campagnes et les îles.

Mais la vengeance divine les surprend pendant la nuit, et les consume au milieu des flammes. Les autres vaisseaux, en voyant cet accident subit, spectacle tragique pour eux, et malheur inattendu, coupent leurs ancres, et se mettent à fuir, l'un après l'autre, jusqu'à la pointe du jour. Ce fut réellement un bienfait du Ciel et une révolution véritablement due à la main du Tout-Puisant, pour apprendre aux nations que Dieu est avec nous, ses vrais serviteurs orthodoxes et fidèles.

C'est Canaris l'Ulysse qui a triomphé, ainsi que le capitaine André l'Achille. Vivent mes amis les Hydriotes, Spezziotes, Ipsariotes et tous les autres capitaines grands et petits ! avec notre chef

Μετὰ τοῦ ἀρχιναύαρχου, τοῦ Μιαούλη τοῦ κλεινοῦ,
Τοῦ γενναίου 'ς τοὺς πολέμους, καὶ τοῦ ἀνορθωτικοῦ.

Ἡ πατρίς μὲ τοὺς στεφάνους εἰς τὰ χέρια προσκαλεῖ,
ἵνα σπείψῃ κεφαλὰς σας τὰς ἡρωϊκὰς ποθεῖ.

Εὐχεται λαιπὸν, καὶ λέγει εἰς τὰ τέκνα της θερμῶς,

Εἶθε περ' ὑμῶν νὰ γείνῃ ὄλος ὁ ἀφανισμός.

Τὰ κλεινὰ ὀνόματά σας πρέπει νὰ σημειωθεῖν,

Εἰς ἀγάλματα καὶ στήλας πανταχοῦ νὰ ὑψωθοῦν.

Ζῆτε, λέγει, εἰς τὰ τέκνα γνήσιά μου τὰ καλὰ,

Τῶν ὁποίων ἡ ἀνδρία πᾶσαν ἄλλην ἀπερνᾷ.

Ζήτησαν οἱ ἀετοί μου, τῆς Ἑλλάδος τὰ πουλιὰ,

Οὓς κανεῖς δὲν τοὺς προφθάνει, ὡς ἀνοίξουν τὰ πανιά.

Μήτε Ἀγγλοι, μήτε Γάλλοι, μήτ' οἱ Ἀμερικανοί,

Ὅταν πλέουν μὲ τὰ πλοῖα οἱ ἀνδρεῖοι Ψαριανοί.

Ζεὺς, τῷ ὄντι θέλει νᾶσθε οἱ τοῦ γένους λυτρωταί,

Τοῦ τυραννικοῦ τοῦ στόλου ὄντως ἐξολοθρευταί.



amiral , l'illustre Miaoulis, si courageux dans les combats et restaurateur de notre marine!

La patrie vous appelle avec des couronnes à la main, et veut en orner vos têtes héroïques. Elle prie, et demande ardemment à ses fils d'accomplir la destruction entière de l'ennemi. Il faut que vos noms éclatants soient gravés partout, et s'élèvent sur les colonnes et les statues. Vivez, dit-elle, mes vrais et patriotiques enfants ; vous dont la bravoure est sans égale ! Vivent mes aigles, les oiseaux de la Grèce, que personne ne peut atteindre quand ils ouvrent leurs grandes ailes ! ni les Anglais, ni les Français, ni les Américains, quand les Ipsariotes naviguent avec leurs vaisseaux ! Dieu a voulu faire de vous les exterminateurs de la flotte barbare, et les sauveurs de la nation.

AUX HÉROS BRULOTIERS DEVANT SCIO.

COMMENTAIRE.

Ce récit enthousiaste d'un officier de la marine grecque n'a pas besoin d'explications; il rend compte d'un fait d'armes historique. Les vaillants Hellènes qui y ont pris part, sont assez connus pour que je puisse me dispenser de répéter incomplètement ici leur biographie.

Le Pacha. — Ali-Pacha, grand amiral, le féroce destructeur de Scio, mort sur le rivage, en face de son vaisseau incendié et de l'île ensanglantée.

Ramazan. — « Le vaisseau amiral de 80 canons, mouillé en tête de la ligne, avait à bord « plus de deux mille personnes; car, selon l'usage « religieux observé chez les Turcs pendant le jeûne

« du Ramazan, le Capitan-Pacha donnait ses audiences à bord, et après avoir vaqué aux affaires une partie de la nuit, tous les états-majors des vaisseaux s'y étaient présentés afin de recevoir des ordres pour le lendemain, et de faire leur cour à l'amiral. »

(Rizo, *Histoire de l'insurrection grecque*, p. 421.)

ζ.

ΠΕΡΙ ΤΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΣΤΟΛΟΥ.

Εἰς τοῦ Γέροντα τὸν κάβο
 Καραντὶ κάνει μεγάλο.
 Μιὰ Φεργάδα βόλτα βόλτα,
 Φοβερίζει τὰ μπουρλότα.
 Μπουρλότο τῆς 'μολίσανε,
 'ς τὴν πρύμνη, πλὴν τὸ 'σβύσανε.
 Ἄλλο ἓνα τῆς μολάρουν,
 Καὶ 'ς τὴν μπάντα τὴν τρακάρουν
 Ἐπῆρ' ὁ τζεπχανὲς φωτιά,
 Καὶ φοβηθῆκαν τὰ σκυλιά.
 Μπρ' ἀπόψε θὰ μᾶς κάψουνε,
 Καὶ σκλάβους θὰ μᾶς πιάσουνε.
 Χαῖντε γιάσου μωρ' ναβέτα,
 Ποῦκαμες ταῖς μπάλες νέτα.
 Νάταν δυὸ σὰν τὸν Μιαούλη,
 'καίγαν τὴν ἀρμάδα οὔλη.
 Νάταν ἄλλη μιὰ ναβέτα,
 Κάναν τὴν ἀρμάδα νέτα.

VI.

LA FLOTTE GRECQUE

(EN 1823).

Au cap Gêronte, il y a bien du bruit. Une frégate lève l'ancre en toute hâte; elle a peur du brûlot. — Le brûlot s'attache à sa poupe, mais ils l'éteignent. Un second brûlot s'approche et attaque par le travers. Les sabords prennent feu; les chiens s'épouvantent et crient : — « Ils vont nous brûler ce soir et nous faire esclaves. Anathème sur toi, méchant navire amiral qui nous perds! »

S'il y avait eu deux hommes comme Miaoulis, la flotte entière était anéantie. S'il y avait eu un second navire comme le sien, la flotte turque disparaissait.

Ζ.

ΟΙ ΠΥΡΡΟΛΙΣΤΑΙ.

Ω φίλοι, αὐγῆς ἰδοὺ ἡ ὥρα
 Μᾶς κράζει στὴν ἀκρογιαλιά.
 Ἐς τὴν βάρκαν σας ἐμβᾶτε τώρα,
 Μὲ φρόνησιν καὶ μὲ χαράν.
 Τὸ κύμα θέλει προσοχὴν,
 Ω φίλοι, σιγῇ,
 Περνᾶτε χωρὶς ταραχὴν,
 Ω φίλοι, σιγῇ,
 Τὸ τέλος τοῦ σκοποῦ μας δὲν ἀργεῖ.
 Ὑπομονὴ κ' ἡ ὥρα φθάνει,
 Μὲ τὸν καιρὸν καὶ ὠφελεῖ,
 Τὸ θάρρος πρῶτον ἀρχὴν κάμνει.
 Ἡ φρόνησις πλὴν ἐκτελεῖ.
 Τὸ κύμα θέλει προσοχὴν,
 Ω φίλοι, σιγῇ,
 Περνᾶτε χωρὶς ταραχὴν,
 Ω φίλοι, σιγῇ,
 Τὸ τέλος τοῦ σκοποῦ μας δὲν ἀργεῖ.

VII.

LES BRULOTIERS

(EN 1823).

Amis, voici l'aurore; elle nous appelle au rivage. Entrez dans vos barques avec joie et précaution; le flot mérite attention. Silence, amis; ramez sans bruit. Amis, silence. La fin de notre entreprise ne peut tarder.

Patience, il suffit d'un moment. L'occasion nous favorise. Le courage commence, et la prudence achève; le flot mérite attention. Silence, amis; ramez sans bruit. Amis, silence. La fin de notre entreprise ne peut tarder.

LA FLOTTE GRECQUE.

COMMENTAIRE.

Ces vers, mélange de mots français, italiens, et turcs trahissent leur auteur; c'est le langage et la naïve simplicité des matelots grecs, habitants éphémères de Marseille, de Livourne et de Constantinople.

L'engagement qui eut lieu au cap Géronte entre les escadres turque et égyptienne combinées, et les bricks de Miaoulis, porte la date du 9 septembre 1824. Cette frégate qui a peur du brûlot serait-elle une allusion à la frégate de 54 canons, revêtue de cuivre, surnommée par les Turcs *Bourlot-Korkmas* (qui ne craint pas les brûlots)? Elle avait été incendiée par Canaris le 17 du mois précédent, à la pointe méridionale de Samos.

LES BRULOTIERS.

COMMENTAIRE.

Les deux couplets du chant des brûlotiers, terminés par le même refrain, d'un style relevé, ne sont pas l'œuvre d'un matelot; ils n'ont pas été composés sur mer, comme les légendes historiques qui précèdent; et ils appartiennent à la classe que les Grecs eux-mêmes appellent *chansons d'art*.

Η'.

ΤΡΑΓΩΔΙΟΝ ΤΟΥ ΚΟΛΟΚΟΤΡΟΝΗ.

Παιδιά Ἑλλήνων, τί καρτερεῖτε ;
Τ' ἄρματα πιᾶστε! ἦλθ' ὁ καιρός.
Ἔς τοὺς ξένους τόπους ὡς πότ' ἀργεῖτε ;
Τρέξατ', ἐλᾶτε, ὅλ' ἐνωθῆτε,
Καὶ ὁ ἀγῶνας εἰν' ἱερός.
Ἡ μὲν ἐλπίδα κ' ἡ σωτηρία
Εἶν' τὸ τουφέκι καὶ τὸ σπαθί !
Μ' αὐτὰ θὰ ἔλθ' ἡ ἐλευθερία,
Κ' ἡ εὐνομία θὰ στηριχθῇ.

VIII.

CHANT DE COLOCOTRONI

(EN 1823).

Enfants des Grecs, qu'attendez-vous ? Aux armes ; voici le jour. Jusques à quand vous arrêterez-vous chez l'étranger ? Courez, arrivez, unissez-vous. La guerre est sainte. Notre espérance, votre salut sont le fusil et le sabre. Avec eux viendra la liberté ; avec eux l'ordre s'affermira.

Ὁ πόλεμός μας δὲν ὁμοιάζει
 Μὲ βασιλέων δοξομανῶν.
 Θεὸς καὶ φύσις μᾶς τὸν προστάζει,
 Τὸ Εὐαγγέλιον μᾶς φωνάζει
 Κατὰ βαρβάρων Ἀγαρηνῶν.
 Νόμους καὶ ἥθη καὶ τὴν τιμὴν μας,
 Ζωὴν καὶ πίστιν καὶ ἀρετὴν
 Μᾶς τὰ ἄρπαξαν οἱ τύραννοί μας,
 Οἱ αἰμοδόροι! οἱ μισητοί!

Γραικοὶ γενναῖοι! τὰ βλέμματά σας.
 Τί τὰ γυρνᾶτε πρὸς τὸν βορηᾶ;
 Εἰς τὴν ὁμόπιστιν γειτονεῖαν σας
 Ἀναισθησία διὰ τὰ δεινά σας.
 Κοιμᾶτ' ὁ θρόνος πολλὰ βαρέα.
 Ἐκεῖν' οἱ ἄσπλαγχνοι Ἰνδιάρχαις,
 'ποῦ τὴν Εὐρώπην καταπατοῦν,
 Ὅλους ἐμάγευσαν τοὺς μονάρχαις,
 Καὶ 'ς τὰ δεινά μας ἀναισθητοῦν.

Notre guerre ne ressemble pas aux guerres des rois épris de la gloire : Dieu et la nature nous la commandent. L'Évangile nous appelle contre les barbares musulmans. Nos tyrans nous ont ravi lois, coutumes, honneur, vie, foi et vertu ; les odieux bourreaux !

Généreux Grecs ! pourquoi tourner vos yeux vers le Nord ? Dans ce voisinage et dans cette foi commune, il n'y a qu'indifférence pour vos malheurs. Le Trône dort d'un profond sommeil. Ces impitoyables souverains des Indes, foulant aux pieds l'Europe, ont ensorcelé tous les monarques qui restent insensibles à nos maux.

Ἄν, ὅσοι χῶραν 'ς τοὺς θρόνους ἔχουν,
Ὡς λυσσασμένοι Τουρκομανεῖς
Τὸ μισοφέγγαρον τὸ συντρέχουν,
Καὶ τοὺς ἐχθροὺς μας ἂν συμβουλεύουν,
Μὴ φοβηθῆτε ποσῶς κανεῖς!
Ἡ νίκη εἶναι 'ς τὴν θέλησίν μας!
Θεὲ νὰ συντρίψωμεν τὸν ζυγόν,
Ἄν βάλωμ' ὅλοι τὴν δύναμίν μας
Καὶ τὴν ὁμόνοιαν ὁδηγόν.

Γραικοὶ, σκηῶτε! οἱ Τοῦρκοι σφάζουν,
Μᾶς ἀλυσόνουν καὶ μᾶς πωλοῦν!
Λυσοῦν, μουγγρίζουν, θάνατον βράζουν,
Ξεσχίζουν, καίουν, τὸ πᾶν 'ρημάζουν,
'ς τὰ αἵματά μας παντοῦ κυλοῦν!
Ἀδελφια! ὅποιος μέσ' 'ς τὴν καρδίαν του
Αἰσθάνετ' αἷμα Ἑλληνικόν,
Ἄς ἔλθ', ἅς τρέξῃ μὲ τ' ἄρματά του,
Νὰ χύσῃ αἷμα Ὀσμανικόν!

Quand tous ceux qui occupent les trônes, comme des *Turcomanes* furibonds, soutiendraient le Croissant, et conseilleraient nos ennemis, ne craignez rien, la victoire est en vos mains. Nous briserons le joug, si nous mettons en commun nos forces, et que l'union soit notre guide.

Grecs, levez-vous !.... Les Turcs égorgent ! ils nous enchaînent et nous vendent. Pleins de rage, ils rugissent. La mort bouillonne. Ils brûlent, ravagent, pillent partout, et se vautrent dans notre sang. Frères, que celui qui sent dans son cœur la fibre hellénique, accoure avec ses armes ! et que le sang des Osmanlis coule !

Αἶμα τυράννων τῶν ἀφρισμένων,
Χριστιανομάχων τῶν φονικῶν,
Θεοῦ καὶ νόμων ἀγριωμένων
Ἐχθρῶν, ἀσπόνδων καὶ λυσσασμένων!
Αἶμα θηρίων, αἶμα Τούρκων
Χύσατ', ἀδελφια, ἐκδικηθῆτε!
Ἐκδικηθῆτε! ἦλθ' ὁ καιρὸς.
Εἰς τὴν πατρίδα δλ' ἐνωθῆτε,
Καὶ ὁ ἀγὼν μας εἶν' ἱερός!

C'est le sang des tyrans énergumènes, des ennemis mortels du Christ, des sauvages adversaires de Dieu et des lois, de ces perfides enragés. Frères, versez le sang des Turcs, des bêtes fauves. Vengez-vous, vengez-vous ; voici l'heure. Réunissez-vous tous dans la patrie : le champ du combat est un sol sacré.

CHANT DE COLOCOTRONI.

COMMENTAIRE.

Colocotroni n'est que l'auteur supposé de ce chant de guerre. Le généralissime du Péloponnèse maniait le sabre mieux que la lyre : et, dans l'histoire moderne c'est bien plutôt un second Philopœmen qu'un autre Tyrtée. Je ne sais même si le surnom de Philopœmen que lui donnaient certains de ses lieutenants, convient à ce sauvage héros, vrai type du klephte civilisé à demi : tantôt déposant ses rancunes aux pieds du gouvernement hellénique avec ses armes, et se déclarant lui-même indigne de les porter pour avoir résisté aux lois de son pays ; tantôt condamné à mort par l'autorité de ses concitoyens pour s'être révolté contre une contribution impopulaire.

« Il avait les défauts de ses vertus, » me disait récemment un de ses compatriotes ; et l'Hellène, en

répétant ainsi une phrase toute faite, consacrée par les salons de Paris, ne se doutait pas qu'elle est originaire des *Pensées* de M. de Bonald quant à l'enveloppe, et que, pour le fond, elle vient en droite ligne de Tite-Live.

Affingens vicina virtutibus vitia.

L'art comme le patriotisme, se montre tout entier dans ce dithyrambe dont quelques vers rétrospectifs semblent empreints des secrets de la diplomatie Européenne, et reflétés du congrès de Vérone. C'est à ce dernier titre, qu'ils me furent communiqués à Londres, d'où je suivais d'un œil inquiet les progrès de la Grèce ressuscitée. Je les soumis alors à Paris, comme une sorte de révélation, à M. de Châteaubriand, grand partisan de l'anthologie antique, et de la poésie vulgaire chez toutes les nations. Mon chef politique admira l'expression vigoureuse du chant tyréen, et adressa toute brûlante à M. Canning, Helléniste de cœur, sinon Philhellène, l'épigramme dirigée contre « les impitoyables souverains des Indes, conseillers des Turcs. »

Ainsi, ma traduction eut à la fois le mérite de valoir à ces nobles pensées revêtues d'un beau langage les suffrages des deux illustres littérateurs, et le tort d'aigrir le débat, et d'attiser entre les deux ministres la rivalité qui se prolongea jusqu'à la fin de leur commune carrière.

Θ'.

ΚΑΤΑΔΡΟΜΗ ΤΟΥ ΤΟΠΑΛ-ΠΑΣΑ ΚΑΤΑ ΤΩΝ ΨΑΡΩΝ.

Τοπάλ-Πασᾶς ὑψώθη εἰς τὸ Ντοβλέτι του
 Ναῦγη νὰ πολεμήσῃ μὲ τὸ νομπέτι του.
 Καὶ τοῦ Σουλτάν Μαχμούτη τοῦ λέγει μὲ χαρά,
 Ναῦγη νὰ πολεμήσῃ τὴν Σάμον καὶ Ψαρά.
 Ὁ ντοναμᾶς σηκώθη κ' εὐγῆκε 'ς τὰ πανιά,
 Καὶ εἰς τὴν Μιτυλήνην προφθάνει μιὰ βραδιά.
 Φραντσέζικη φεργάδα στέλνει 'ς τὰ Ψαρά,
 Διὰ νὰ τὸν προσμένουν τὸν Τοπάλ-Πασᾶ.
 Φερμάνοι τοὺς ἐστέλνει ν' ἀδιάσουν τὰ Ψαρά,
 Νᾶμβουν μέσ' τὰ καράβια γυναῖκες καὶ παιδιά.
 Οἱ Ψαριανοὶ θελήσαν νὰ πολεμήσουνε,
 Τοῦ Τούρκου τὴν ἀρμάδα νὰ τὴν νικήσουνε,

IX.

EXPÉDITION DE TOPAL-PACHA CONTRE
IPSARA
(AN 1824).

Topal-Pacha a été élevé en dignité dans le conseil des ministres , afin qu'il sorte et combatte à son tour. Le sultan Mahmoud lui dit avec joie d'aller prendre Samos et Ipsara.

L'escadre, sortant du port, met aussitôt à la voile, et arrive un soir à Mitylène. Elle envoie une frégate française à Ipsara pour y annoncer Topal-Pacha. Celui-ci expédie des fermans pour qu'on ait à vider Ipsara, et à embarquer les enfants et les femmes. — Les Ipsariotes voulurent combattre et résister à la flotte des Turcs. Topal-

Τοπάλ-Πασᾶς προστάζει νὰ εὐγῇ 'ς τὰ πανιά,
 Ὁ ντονανμᾶς τ' ἀσκέρια νὰ ρίξῃ 'ς τὰ Ψαρά.
 Κι' ἀπὸ τὴν Μιτυλήνην μισεύει μιὰ βραδιά,
 Πάγει καὶ ξημερόνει ἀπ' ἐξ' ἀπ' τὰ Ψαρά.
 Οἱ Ψαριανοὶ τὸν εἶδαν, καὶ τὸ χαρήκανε,
 Καὶ ὅλοι εἰς ταῖς ντάπιας ἐσυναχθήκανε.
 Τὴν πρῶτ' ἡμέρα πῆγε, ἐπολεμήσανε,
 Σταθήκανε ἀνδρεῖοι, τὸν ἐνίκησανε.
 Τὴν δεύτερην ἡμέραν πάγει μὲ ἀπιστιά,
 Τοὺς δυστυχεῖς Ψαραίους τοὺς ἔβαλ' ἐμπροστά.
 Ἀπὸ τὴν ἀπιστίαν τοῦ Κόττα μασκαρᾶ,
 Ἐπάτησ' ὁ Τοπάλης τὰ δυστυχῇ Ψαρά.
 Αὐτὸς ὁ σκύλο Κόττας ἔκαμεν ἀπιστιά,
 Κ' ἐσκλάβωσε κορίτζια, γυναῖκες καὶ παιδιά.
 Κ' ἐκεῖνοι ποῦ 'γλυτῶσαν ἐκατεβήκανε,
 τὴν Σύρα καὶ 'ς τὰς Πέτσας κατασταθήκανε,
 Καὶ ἡ Βουλὴ προστάζει νὰ τοὺς βοηθήσουνε,
 Νὰ 'πᾶν 'ς τὴν Μονεμβάσια νὰ κατοικήσουνε.
 Ἄρτζι εὐθύς 'ς τὴν Πόλι τοῦ Τοπάλ-Πασᾶ,
 Εἰς τὸν σουλτὰν Μαχμούτῃ πῶς 'πῆρε τὰ Ψαρά.
 Φερμάν' ἀπ' τὸν σουλτάνον εἰς τὸν Τοπάλ-Πασᾶ,
 Νὰ πάρῃ καὶ τὴν Σάμον ὡς πῆρε τὰ Ψαρά.
 Φερμάν' ἀπὸ τὸν ἴδιο εἰς τὴν Ἀνατολή,

Pacha ordonne à l'escadre de mettre à la voile, et de jeter dans Ipsara des troupes. Il part un soir de Mitylène, et arrive devant Ipsara avec le jour. Les Ipsariotes le voient arriver avec joie, et s'assemblent sur les remparts. Toute la première journée, ils combattirent vaillamment, et furent vainqueurs; la seconde journée se passe en trahison contre les malheureux Ipsariotes. Aidé de la trahison de Cotta le fourbe, Topal a trompé Ipsara l'infortunée. Ce chien de Cotta fut un traître qui réduisit en esclavage les femmes, les jeunes filles et les enfants. — Ceux qui échappèrent descendirent vers Syra, et Spezzia, où ils s'établirent. Le Congrès ordonna qu'on les secourût et qu'ils se rendissent à Monembasie pour y séjourner.

Topal-Pacha écrit aussitôt à Constantinople au sultan Mahmoud qu'il est maître d'Ipsara. Nouveau ferman du sultan à Topal-Pacha : Comme il a pris Ipsara, qu'il prenne Samos. — D'autres fermans vont en Anatolie pour vous, Beys de

Σὲ σᾶς Ντερμπεζήδες νὰ κάμετε ὀρδί.
Βδομήντα χιλιάδες ἐμαΐωχθήκανε,
Καὶ μέσ' τὸ Νταρμπογάζι ἐκατεβήκανε.
Μενζήλ ἀπὸ τὴν Σάμον ὑπάγει 'ς τὴν Βουλῇ,
Τὸν στόλον προσκαλοῦνε ἡ Σάμος μὴν χαθῇ.
Διαταγὴν ἐκδίδει ἀμέσως ἡ Βουλῇ,
'ς τὴν Ὑδρα καὶ τὰς Πέτζας, ἡ Σάμος μὴν χαθῇ.
Ἑλληνικὸς ὁ στόλος ἐβγήκε 'ς τὰ πανιά,
Τὸν Τουρκικὸν προφθάνει, εἰς' ἀπ' τὴν Ἰκαριά.

l'empire, afin que vous rassembliez une armée ; et soixante-et-dix mille hommes réunis sont descendus vers le Dar-Bogas.

Un courrier des Samiens arrive au congrès : ils demandent qu'on leur envoie la flotte pour sauver Samos. Le congrès donne aussitôt des ordres à Hydra et à Spezzia pour délivrer Samos.

La flotte hellénique met à la voile, et chasse la flotte turque de la mer Icarienne.

EXPÉDITION DE TOPAL-PACHA CONTRE IPSARA.

COMMENTAIRE.

Topal-Pacha. — Mehemet-Gazi fut délégué pour commander la flotte turque dirigée contre Ipsara, par Chosrew-Pacha, élevé une seconde fois à la dignité de grand amiral : le vice-amiral Topal-Pacha perdit dans la campagne maritime de 1824, ce surnom de Gazi (Victorieux) qui passa sur la tête de Miaoulis.

Les enfants et les femmes. — Le Capitan-Pacha essaya par trois messages différents d'amener la soumission d'Ipsara que les intrépides insulaires refusèrent toujours. Et, en dernière tentative, il leur fit dire qu'il n'était pas venu pour guerroyer contre des femmes, des enfants, et des vieillards, leur offrant

de les laisser librement sortir. Les Ipsariotes ne virent qu'un piège dans cette proposition, et se préparèrent à une vigoureuse défense.

Cotta ou *Goda*, d'origine Illyrienne, commandait une batterie séparée qu'il livra. Il y périt, tué, disent les uns par les Ipsariotes qu'il trahissait; massacré, suivant les autres, par les Turcs qui lui reprochaient de ne les avoir pas prévenus des mines pratiquées sous les forts.

Le Congrès. — Le Conseil exécutif des Hellènes réuni à Hydra.

Dar-Bogaz. — Nom turc du détroit de Samos, qui s'allonge entre cette île, et le promontoire de Mycale déjà célèbre par la déroute des Perses (le 22 septembre, an 479 avant Jésus-Christ).

I.

ΝΑΥΜΑΧΙΑ ΕΙΣ ΤΟ ΣΤΕΝΟΝ ΤΗΣ ΣΑΜΟΥ.

'ς τὰ χίλια ὀκτακόσια καὶ 'ς τὰ εἰκοσιτρία
 Τοπᾶλ-Πασᾶ τοῦ κάμανε ὅ,τι τοῦ κάνει χροῖα.
 'ς τὴν κάτζα τὸν ἐθάλανε τὰ ἑλληνικὰ καράβια,
 Καὶ τρεῖς φεργάδες τοῦκαψαν μέσα 'ς τὰ νταρπογάζια.
 Πέντε φεργάδες ἔβαλε 'ς τὴν κάτζα ἡ ναβέτα,
 Κι' ὁ καπετάνος ἔστεκε 'πάνω 'ς τὰ φυλαρέτα.
 Ἀνάργυρος ἐφώναξε μὲ τὴν τρόμπα μαρίνα.
 Καρδιὰ νὰ κάμετε παιδιὰ, θὰ 'μβοῦμε εἰς τὴν λίνια.
 Οἱ Τοῦρκοι 'σὰν τοὺς εἶδανε πῶς πᾶν μὲ τὴν καρδιά των,
 Ἀρχίνισαν καὶ ἔχαναν ὅλοι τὰ λογικά των.
 Τὸν Μωχαμέτ' ἐφώναζαν γιὰ νὰ τοὺς βοηθήσῃ,
 Ὁ ντουναγμᾶς νὰ μὴν χαθῇ εἰς τὸ Γαῖδουρονήσι.

X.

**COMBAT NAVAL DANS LE DÉTROIT DE
SAMOS
(EN 1824).**

L'an mil huit cent vingt-trois, Topal-Pacha fut traité comme il le méritait. Les Grecs lui donnèrent la chasse, et lui brûlèrent trois frégates au milieu du Bogaz.

Notre vaisseau, à lui seul, poursuit cinq frégates. Le capitaine se tient sur la dunette, et crie avec la trompette marine : Courage, enfants ! forçons la ligne. — Les Turcs, en voyant cette ardeur, commencent à perdre la tête. Ils implorent le secours de Mahomet, pour que leur escadre ne se perde pas sur les Gaïdaronèses.

Τοπάλ-Πασᾶς ἐτράβιξε τὰ φοβερά σιαρέτια,

Τὸν στόλον του ἐφώναξε νὰ κάμουνε κουθέντα.

Τὸν ριάλα ἐκιαμάρισε γιὰ νὰ τὸν συμβουλευῇ,

Τ' ἀσκέρι 'πῶχει 'ς τὴν ξηρὰν νὰ μὴ τὸ ρεμπελέψῃ.

Τ' ἀσκέρι τὸν ἐσκόρπισε πλέον δὲν τὸ μαζώνει.

Ὁ ντουναγμᾶς πάγει 'ς τὴν Κῶ, πάγει καὶ ξαρματόνει.



X.

COMBAT NAVAL DANS LE DÉTROIT DE
SAMOS
(EN 1824).

L'an mil huit cent vingt-trois, Topal-Pacha fut traité comme il le méritait. Les Grecs lui donnèrent la chasse, et lui brûlèrent trois frégates au milieu du Bogaz.

Notre vaisseau, à lui seul, poursuit cinq frégates. Le capitaine se tient sur la dunette, et crie avec la trompette marine : Courage, enfants ! forçons la ligne. — Les Turcs, en voyant cette ardeur, commencent à perdre la tête. Ils implorent le secours de Mahomet, pour que leur escadre ne se perde pas sur les Gaïdaronèses.

IA.

ΤΟ ΑΣΜΑ ΤΟΥ ΠΟΛΕΜΟΥ.

Παιδιά τοῦ Ἡρακλέους, δράμετε, καὶ σπαθιά

Κρατεῖτε μ' ἓνα χέρι, μὲ τ' ἄλλο τὴν φωτιά.

Ὁρμήσατε γενναίως, ἔλθετ' ὅλοι μαζί,

Δεῖξατε τῶν Ἑλλήνων τὸ γένος ὅτι ζῇ.

Εἰς φάλαγγας ταχθῆτε μὲ ὄμμα φοβερὸν,

Προβαίνετε εὐτάκτως μὲ πόδα σταθερόν.

Ὁ κρότος τῶν ποδῶν σας, καὶ οἱ κονιορτοὶ

Νὰ καταστρέψουν Τούρκους, γίνονται ἄρκετοί.

Ὑδραῖοι καὶ Σπετζιώται, κι' ἀδελφία Ψαριανοί,

Εἰς τ' ἀρχιπέλαγός σας Τούρκος ἄς μὴ φανῇ.

Καὶ ἂν τινὰς τολμήσῃ καὶ παρρησιασθῇ,

Ἐς τὰ βάθη τῆς θαλάσσης-νὰ καταποντισθῇ.

sont des écueils du détroit de Samos qui portent cette désignation moderne en commun avec un îlot rapproché de la Crète, et un autre écueil des côtes de l'Acarnanie situé sous le promontoire Anactorium.

Riala-Bey. — A propos de toute cette poésie nautique, et pour éclaircir la hiérarchie, j'explique ici.

1° Que le Capitan-Pacha, grand amiral, est le second grand-officier de l'empire ottoman. Son vaisseau porte le nom de *Pacha-Guémissi*.

2° Le Tersana-Emini, chef de l'Arsenal, ou ministre de la marine, lieutenant administratif du Capitan-Pacha, réside toujours à Constantinople.

3° Le Capoudan-Bey, amiral, est le lieutenant exécutif du grand amiral. Son vaisseau prend le titre de Kapoudana-Humaïoum. (la Capitane-Sublime.)

4° Le Patrona-Bey, vice-amiral monte un vaisseau qui se nomme encore la Sublime-Patrone. (Patrona-Humaïoum).

5° Enfin, le Reala-Bey, contre-amiral, communique aussi à son vaisseau le nom de Réala-Humaïoum. (La Réale toujours sublime).

Grades et titres pompeux d'une marine évanouie qui ont survécu aux désastres de Lépante, des deux Tschesmé et de Samos!

Διψᾷ καὶ ὁ σουλτάνος αἷμα Ἑλληνικόν,

Λυσσᾷ νὰ πιῇ, γυρεύει μὲ τρόπον μαρικόν.

Τύραννε αἰμοβόρε, ἀθώους τυραννεῖς,

Ἀθώων αἷμα χύνεις, ἔς τὸ αἷμα νὰ πνιγῇς.

Τὸ αἷμα ὅπερ χύνεις, νὰ ρεύσῃ ἐπὶ σέ,

Τὸν θρόνον σου νὰ πνίξῃ, τὸ γένος σου καὶ σέ.

Le sultan a soif du sang hellénique; il s'irrite,
il entre en furie.

— Tyran sanguinaire, tu ne règues que sur des
victimes; tu verses le sang innocent. Puisses-tu
te noyer dans le sang aussi!

Que le sang que tu répands reflue sur toi; et
que ton trône y reste submergé, avec ta nation
et toi-même!



LE CRI DE GUERRE.

COMMENTAIRE.

Le cri de guerre reproduit la vigueur de style et la verve patriotique de Tyrtée, quand le poète antique, suivant l'expression d'Horace, « aiguisait de « ses vers les courages guerriers ».

On retrouve ici les mêmes conseils, et, pour ainsi dire, les mêmes mots passant d'une langue à l'autre presque sans altération.

« Vous êtes vraiment la race invincible d'Hercule (1).

« O jeunes guerriers, serrez vos rangs, et combattez ensemble (2). »

Si ce chant martial, à son début, rappelle les ac-

(1) *Tyrtée*, ch. III, v. 1.

(2) *Ibid.*, ch. IV, v. 15.

cents de Tyrtée, il répète aussi dans ses dernières lignes, les mémorables paroles que prononça mon malheureux ami, le prince Costaki Morusi, grand-interprète de la Sublime-Porte.

En 1821, amené par les satellites du vizir sous les jalousies grillées d'un kiosque du sérail où se trouvait Mahmoud, invisible et présent ; il s'écria en langue turque avant de recevoir le coup fatal : « Sultan sanguinaire, sultan injuste, tyran misérable, « la dernière heure de ton règne a sonné. Dieu s'apprête à venger ma nation. »

Le sultan s'irrite, et entre en furie. — A la nouvelle de l'entrée du prince Alexandre Ypsilanti en Moldavie, Mahmoud exaspéré, tira son kandgiar, s'élança de son trône, et s'écria d'une voix tonnante : « Dgiaourlara Kilitz : « *Le glaive aux impies !* »

IB'.

ΤΟΥ ΤΣΑΜΑΔΟΥ.

Ν' ἤμουν πουλὶ, νὰ πέταγα, νὰ πάω 'ς τὸ Μισολόγγι,
 Νὰ ἰδῶ, πῶς παίζουν τὸ σπαθὶ, πῶς ρίχνουν τὸ τουφέκι,
 Πῶς πολεμοῦν τῆς Ρούμελης τ' ἀνίκητα ξεφτέρια. —
 Μ' ἓνα πουλὶ χρυσόφτερο κελαϊδιστὰ μοῦ λέγει·
 « Στάσου, Γεωργάκη, κι' ἂν διψᾷς τ' ἀραπικὸ τὸ αἷμα,
 Εἶναι κ' ἐδῶ Ἀγαρηνοὶ, νὰ σφάξης, ὅσους θέλεις.
 Βλέπεις ἐκεῖ 'ς τὰ μακρινὰ τὰ τούρκικα καράβια;
 Ὁ Χάρος στέκει 'πάνω τους, καὶ θὰ γενοῦνε στάχτη! »
 Πουλάκι μου, πῶς ἔμαθες ἐτοῦτα, ποῦ μοῦ λέγεις;
 « Ἐγὼ πουλὶ σοῦ φαίνομαι, ἀλλὰ πουλὶ δὲν εἶμαι·
 Εἰς τὸ νησὶ, ποῦ ἀγνάντια εἶναι τῶν Ναβαρίνων,
 Ἐκεῖ τὴν ὕστερην πνοὴν ἄφησα πολεμῶντας.

XII.

TSAMADOS

(EN 1825).

Si j'étais oiseau, je volerais et j'irais à Missolonghi, voir comment on joue du sabre, comme on décharge le fusil, et comment se battent ces vautours invincibles de la Romélie.

Mais voilà qu'un oiseau, aux ailes d'or, me dit d'une voix sonore : « Arrête-toi, Georgeaki ; si tu
« as soif du sang arabe, il y a ici des Turcs à tuer,
« tant que tu en voudras. Ne vois-tu pas, dans le
« lointain, ces vaisseaux ottomans ? La mort plane
« sur eux, et bientôt ils ne seront plus que pous-
« sière. »

— Mon petit oiseau, d'où sais-tu donc ce que tu me racontes ?

« Je te parais oiseau ; mais je ne le suis pas.
« Dans l'île qui est vis-à-vis Navarin, j'ai rendu le

Ὁ Τσάμαδος εἶμαι ἐγὼ, καὶ ἦλθα εἰς τὸν κόσμον·
'ς τοὺς οὐρανοὺς, ποῦ κάθομαι, καθάρια σᾶς ξανοίγω,
Μὰ νὰ σᾶς διῶ ἀπὸ κοντὰ, εἴν' ἡ ἐπιθυμιά μου. »
Καὶ τὶ νὰ διῆς τώρα 'ς ἡμᾶς, 'ς τὸν δυστυχό μας τόπον;
Δὲν ἔμαθες, τὶ γίνηκε καὶ τὶ 'ναι 'ς τὸν Μωρέαν;
« Γεωργάκη μου, μὴ χάνεσαι, μὴ θέλῃς ν' ἀπελπίσαι.
Ἄν ὁ Μωρεᾶς δὲν πολεμᾷ, καιρὸς πάλιν θὰ ν' ἔλθῃ,
Νὰ πολεμήσουν σὰν θεριὰ καὶ τὸν ἐχθρὸν νὰ διώξουν.
Κόκκαλα μαῦρα θὰ σπαρθοῦν ἐμπρὸς 'ς τὸ Μισολόγγι,
Καὶ τὰ λεοντάρια τοῦ Σουλιοῦ ἐκεῖ θὲ νὰ χαροῦνε. » —
Καὶ τὸ πουλὶ ἐπέταξεν, 'ς τοὺς οὐρανοὺς ἀνέβη.

« dernier soupir en combattant. Je suis Tsama-
« dos; et des cieux où j'habite je suis revenu en
« ce monde, pour vous dévoiler l'avenir. Mais,
« que je vous voie donc de près; car c'est tout
« ce que je désire. »

— Eh ! que veux-tu voir maintenant chez nous,
dans notre malheureuse patrie ? N'as-tu donc pas
appris ce qui est arrivé, et ce qui se passe en
Morée ?

« Mon cher Georgeaki, tout n'est pas perdu ;
« ne va pas désespérer. Si la Morée ne se bat pas
« en ce moment, son temps reviendra. Elle com-
« battra plus tard, comme une bête fauve, pour
« chasser l'ennemi. C'est alors qu'autour de Mis-
« solonghi les noirs ossements feront germer des
« guerriers, et que les lions de Souli y trouveront
« leur joie... »

— Et l'oiseau, déployant ses ailes, s'envola vers
les cieux.

TSAMADOS.

COMMENTAIRE.

Anastase Tsamados, l'un des plus vaillants lieutenants de Miaoulis, défendit en 1825 l'île de Sphactérie contre Ibrahim-Pacha et le général Sève. Toute résistance devenant inutile, comme les marins qui l'entouraient pressaient l'amiral hydriote de se retirer avec eux à bord de leurs vaisseaux : « Anastase Tsamados, leur répondit-il, a promis de verser son sang pour défendre Sphactérie ; retournez à Hydra, et dites qu'il est mort pour son pays. » Resté le dernier sur le rivage, après le départ de la flotille grecque, Tsamados blessé combattait encore ; et, brandissant son yatagan contre les ennemis qui approchaient, il tomba sous une grêle de balles.

Les Vautours. — Ce sont les vaillants montagnards, les Klephtes de la Romélie. Ainsi, plus bas les Souliotes sont nommés lions de Souli; on désigne aussi les Hydriotes sous le nom d'Oiseaux de la mer.



Π'.

ΔΥΣΣΕΟΣ.

Ποιὸς θέλ' ν' ἀκούσῃ κλάμματα, δάκρυα καὶ μυρολόγια,
Διαβῇτ' ἀπὸ τὴν Λεβαδιὰ καὶ σύρτε στὴ Βιλίτσα,
Ἐκεῖ ν' ἀκοῦστε κλάμματα, δάκρυα καὶ μυρολόγια,
Ν' ἀκοῦστε τὴν Ἄυσσέαινα, τὴ μάννα τοῦ Ἄυσσέου,
Πῶς κλαίει, πῶς μυριολογᾷ καὶ σὰν τρυγόνι κλαίγει,
Σὰμ περδικοῦλα θλίβεται, ὥσὰμ παπιά μαδιέται,
Σὰν τοῦ κοράκου τὰ φτερά μαυρίζ' ἢ φορεσιὰ τῆς.
« Δὲν τό εἶπα ἔγω, Ἄυσσέο μου, δὲν τό εἶπα ἔγω παιδί μου,
Μέτ' ἡν βουλὴν μὴμ πιάνεσαι, μὲ τοὺς καλῶμαράδες!
Κάμνουν τὸν Γοῦραν κεχαγιὰν καὶ τὸν Νικόλαν πρῶτον. »

XIII.

ODYSSÉE

(EN 1825).

Qui veut entendre des sanglots, des cris et des lamentations ? Descendez de Livadie pour monter à Vilitza. C'est là que vous entendrez des lamentations, des sanglots et des cris : vous entendrez la pauvre Odysséane, la mère d'Odyssée ; vous verrez comment elle pleure, se désole et gémit comme une tourterelle. Elle se tourmente comme une perdrix prisonnière ; elle arrache ses cheveux, comme une jeune cane ses plumes ; elle porte des vêtements aussi noirs que les ailes du corbeau.

« Ne te l'avais-je pas dit, mon Odyssée ? ne te
« l'avais-je pas dit, ô mon fils, de ne point te fier
« au congrès et à tous ces écrivailleurs ? N'ont-ils
« pas fait de Gouras un gouverneur, et de Nicolas
« un capitaine ? »

ODYSSÉE.

COMMENTAIRE.

La chanson, ou plutôt la complainte d'Odysée, ressemble à celle de son père Androutsos, que M. Fau-ri-el a donnée sous le titre d'Andrikos, et qu'il a fait précéder d'une notice biographique sur ce chef des Klephtes, mort de la peste en 1798 au bagne de Constantinople, et si redouté depuis la révolte de 1770, jusqu'à son dernier soupir.

Odysée, communément nommé le capitaine Dys-séa, est plus célèbre encore que son père, et n'eut

pas une fin si glorieuse. Après avoir servi Ali pacha d'Ianina à l'époque de sa dernière lutte, et s'être retiré momentanément à Ithaque, il reparait bientôt sur la scène des combats helléniques; et, couronnant quatre années des plus éclatants succès par la défaite des Turcs aux Thermopyles, il s'établit et se maintient indépendant dans la contrée orientale du mont Olympe, sa patrie. Là, attaqué par les Grecs, qui le soupçonnaient de trahison, en 1825, il fut pris, et enfermé dans la citadelle d'Athènes. On assure que, se fiant trop à son agilité (car il était, comme son homonyme le sage Ulysse, renommé pour la légèreté de la course), il avait, pour recouvrer sa liberté, sauté du haut de sa prison, et qu'il n'a pas survécu à cette chute. Sa prétendue trahison, comme sa mort, sont enveloppées de ténèbres historiques que les regards européens n'ont pas encore percées.

Vilitza est un hameau inconnu de la science géographique, et révélé par cette chanson; il domine la ville de Livadie, sur le revers des montagnes entourant le lac Copaïs, et ce n'est pas sans de longs détours que je viens d'y arriver.

J'ai traversé d'abord, pour cet effet, Véitza, bourg considérable de la Perrhébie sur la seconde chaîne du Pindé.

Je suis venu ensuite à Vélitza, sur le mont Parnasse en Phocide, au pied des pics les plus neigeux,

près du Tithorée d'Hérodote, d'où le torrent du même nom s'élance pour se jeter dans le Céphise.

De là, passant à vol d'oiseau en Morée, j'y ai rencontré une Vilitza ou Vizitza fort insignifiante dans le district de Caritène.

Enfin, dans le canton Calaryte en Épire, j'ai découvert une quatrième Vilitza, et je m'en sers comme d'un prétexte, pour citer le dicton moderne qui peint sa détresse : « Autrefois Vilitza était la citadelle, Matzyki la ville, Akalaryte le faubourg, et « Syraco avait cinq maisons. » Ce dicton, comme on le voit, laisse à la charge du commentateur d'expliquer qu'aujourd'hui Syraco et Akalaryte ont les maisons, et que Matzyki n'est plus la ville, ni Vilitza la citadelle. Mais comme aucune de ces désignations topographiques ne pouvait convenir à mon texte, le voisinage de Livadie m'a fait trancher la question en faveur de la Vélitza de Béotie, et je m'y tiens.

Gouras, ancien lieutenant d'Odyssée, puis son rival, et enfin son vainqueur et son successeur dans le district de Livadie; gouverneur d'Athènes en 1825.

Nicolas. — Serait-il question ici du célèbre Nicolas Nikitas, surnommé le Turcophage?

L'Odysséane arrache ses cheveux, comme une jeune cane ses plumes. — L'image du canard, empruntée à nos basses-cours, n'est pas en Grèce aussi ignoble ou du moins aussi triviale que l'ont faite nos préjugés européens.

« Voyez, » dit Anacréon dans une de ses odes les plus relevées et les plus délicieuses, « voyez comme la cane plonge sous les eaux (1). »

(1)

Ἰδε πως νήσται καλυμμένη.

Anacréon, *Od.* 36.

ΙΑ'.

Ο ΨΩΜΟΖΗΤΗΣ ΣΤΡΑΤΙΩΤΗΣ.

Ένας γέρος στρατιώτης με τοῦ ζήτουλα τὸν δίσκο,
Στὸ ραβδὶ ἀκουμβισμένος καὶ μετὸ σακκὶ στὸν ὦμο,
Ἐλεγε σ' ἓνα παιδάκι ποῦ τοῦ ἔδειχνε τὸν δρόμο·
Μὴ παιδάκι μου, μὴν τρέχῃς καὶ πολὺ ὀπίσω μνήσκω·
Ἐσὺ εἶς εὐτυχισμένο... τὰ ματάκια σου τὰ ἔχεις,
Γερά ἔχεις ποδαράκια, κ' ἐλαφρὸ σὰν λάφι τρέχεις...
Ἐγὼ ἔχασα τὸ φῶς μου στοῦ Μισολογγιοῦ τὴν πόλι,
Καὶ τὸ ἓνα μου ποδάρι μετὸ ἄρπαξε τὸ βόλι.

XIV.

LE SOLDAT MENDIANT.

(EN 1831).

Un vieux soldat, avec une écuelle de mendiant, courbé sur un bâton et la besace sur l'épaule, disait au petit enfant qui lui montrait le chemin : — « Pas si vite, mon fils ; pas si vite ! Je reste trop en arrière. Tu es heureux, toi ; tu as des yeux jeunes, des pieds robustes, et tu cours comme un cerf. Mais moi, j'ai perdu la vue à Missolonghi, et une balle m'a privé d'une jambe.

Ποῦ νὰ εἶμασθε παιδί μου ;... Εἶναι νύκτα ;... Εἶναι μέρα ;...

—Νύκτα εἶναι... Στὸ Ἀνάπλι ἐξυγώσαμε , πατέρα.

—Στὸ Ἀνάπλι!—Κλαίεις, γέρο;—Τὰ παλιά μου ἐνθυμοῦμαι...

Τ' ἤμουν πρῶτα, τ' εἶμαι τώρα στέκουμαι καὶ συλλογοῦμαι...

Στὸ Ἀνάπλι !!! Ἐγὼ πρῶτος καὶ μὲ τὸ σπαθὶ στὸ στόμα

Πήδησα στὸ Παλαμίδι.

Ἀπὸ ἓνα σ' ἄλλον βράχο πρῶτα ρίπτουμουν σὰν φίδι,

Καὶ σηκώνω μόλις τώρα τὸ βαρύνετρό μου σῶμα.

Ἐτυφλάθηκα... Δὲν βλέπω τῆς Ἑλλάδος τὰ βουνα ,

Κι' ὁ ἐλευθέρὸς τῆς ἡλίου στὰ ματάκιά μου δὲν λάμπει...

Δενδροσκεπάστοι, ὠραῖοι κ' αἱματοβρεμένοι κάμποι,

Σ' ἐσᾶς τώρα κόσμος ἄλλος ζῶν ἡσυχῇ περνᾷ.

Ἐγὼ μόνος, γιὰ νὰ ζήσω, τρέχω καὶ ψωμοζητῶ.

Στὰ ἐρημοκλήσια μέσα καὶ στοὺς δρόμους ξενοκτῶ.

Πάντοῦ εἶμ' ἀπορρώμμενος.

Ξένος εἶμαι στὴν Ἑλλάδα, καὶ στὸ σπῆτι μ' εἶμαι ξένος.

« Où sommes-nous, mon enfant ? Fait-il nuit, ou fait-il jour ? » — Il fait nuit, mon père, et nous approchons d'Anapli. — « D'Anapli ? » — Vous pleurez, vieillard ? — « Je me souviens d'autrefois. Je pense et réfléchis à ce que je fus un jour et à ce que je suis maintenant... D'Anapli ?... C'est moi qui le premier, le sabre aux dents, sautai dans Palamidi. Je glissais alors d'un ravin à l'autre comme un serpent. Aujourd'hui, j'ai bien de la peine à traîner mon corps mort à demi.

« Je suis aveugle... Je ne vois plus les montagnes de la Grèce... Son soleil, enfin libre, ne brille plus à mes yeux. Beaux champs couverts d'ombrages et arrosés de sang, une autre génération mène parmi vous une vie tranquille ! Moi seul, pour vivre, je demande mon pain, et je couche sur les chemins et dans les églises abandonnées. On me rejette partout. Je suis étranger en Grèce, étranger chez moi !

Ὅλος ἀλλάξε ὁ κόσμος, καὶ τὴν σήμερον ἡμέρα
Τὰ παιδιὰ εἰς τὴν Ἑλλάδα δὲν γνωρίζουν τὸν πατέρα·
Ταῖς θυσίαις, τοὺς ἀγῶνας ξέχασαν τῶν παλαιῶν,
Καὶ τὸν Πλοῦτον ἔχουν ὅλοι διὰ μόνον τοὺς θεόν.
Προσπαθῶ τοῦ κακοῦ ναῦρω ἕναν φίλο τοῦ παλιοῦ μας,
Τοῦ ἡρωϊκοῦ καιροῦ μας.
Ἄλλοι πέθαναν, καὶ ἄλλοι ζοῦν ἀπ' ὅλους ξεχασμένοι·
Ὅπου κι' ἂν σταθῶ, μὲ σπρώχνουν, μὲ περιγελοῦν οἱ ξένοι.
Ξένοι, μὴν περιγελάτε τὰ χυμένα μου τὰ μάτια,
Τὸ σπασμένο μου ποδάρι.
Τοῦ μεγάλου Μπότζαρή μας ἤμουν πρῶτο παλλικάρι.
Ἡ παλιά μου φουστανέλα, ὅπου βλέπετε κομμάτια,
Χάρισμα τοῦ Καραϊσκού, ἀπὸ δόξα μὲ σκεπάζει·
Τὸ σπαθὶ αὐτὸ ποῦ φέρνω στὸ πλευρό μου κρεμαστὸ,
Ἄν δὲν ᾔηναι μὲ χρυσάφι καὶ κοράλια σκεπαστὸ,
Εἴν' ἐνθύμησις φιλίας τοῦ Ναυάρχου μας Τεμπάζη.

« Le monde a bien changé : aujourd'hui, les enfants en Grèce ne connaissent plus leur père. On a oublié les sacrifices et les combats des anciens ; on n'a plus d'autre dieu que Plutus. Je m'efforce en vain de trouver un ami de notre vieux temps héroïque. Les uns sont morts ; les autres vivent oubliés. Là, où je m'arrête, des étrangers me repoussent, et rient de moi.

« O étrangers ! ne riez pas de mes yeux fermés et de ma jambe perdue. J'étais le Protopallikare du grand Botzaris. Ma vieille foustanelle, que vous voyez en lambeaux, me couvre avec honneur, car ce fut un don de Karaïskos. Ce sabre, que je porte à ma ceinture, n'est orné ni de corail ni de clous d'or ; mais c'est le souvenir d'amitié de l'amiral Tombazis. »

Ἡρώες ἐξακουσμένοι !

Καὶ ἂν ἦσθε πεθαμένοι ,

Στὴν ἐνθύμησιν τοῦ κόσμου, στὴν ἐνθύμησίν μας ζῆτε·

Πέθαναν, κ' ἂν ζοῦν ἀκόμα, ὅσοι ἄτιμοι πολῖται

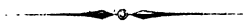
Εἰς τοὺς τάφους σας κατοῦν,

Νὰ κληρονομήσουν ὅλας τὰς θυσίας σας ζητοῦν,

Καὶ ἀφίνουν τῆς πατρίδος τοὺς πατέρας, τοὺς προμάχους,

Νὰ ψωμοζητοῦν στὰς πόλεις καὶ νὰ ξενυκτοῦν στοὺς βράχους.

Illustres héros ! vivez, tout morts que vous êtes, vivez dans la mémoire du monde et dans notre mémoire ! Combien est-il mort aussi ou vit-il encore de ces citoyens déshonorés qui foulent aux pieds vos tombeaux, veulent hériter de vos sacrifices, et laissent les pères, les défenseurs de la patrie, mendier leur pain dans les villes et passer la nuit dans les ravins ? »



LE SOLDAT MENDIANT.

COMMENTAIRE.

Ce début rappelle la célèbre romance de *Bélisaire*, qui eut en France sous le consulat et l'empire une grande vogue, et une certaine portée politique :

Un jeune enfant, un casque en main,
Allait quêtant pour l'indigence
D'un vieillard aveugle et sans pain,
Fameux dans Rome et dans Byzance.

C'est encore ici une *chanson d'Art* ; elle révèle la main d'un très-habile artiste ; et, bien qu'elle me soit parvenue anonyme, je crois y reconnaître le style et la verve d'Alexandre Soutzo, l'un des plus brillants poètes de la moderne Athènes : ne s'est-il pas lui-même inspiré de Sophocle, dans la sublime scène d'exposition d'OEdipe à Colone ? « Enfant du vieillard aveugle, etc. »

Palamidi. — Voir plus haut l'heureux assaut donné par Stoïkos et ses braves en 1822.

Karaïskos, ou Caraïskaki, capitaine du mont Agrapha, défendit les abords de Missolonghi, avec huit cent palikares, contre l'armée de Mustai-Pacha, et contribua à la déroute de Carpénissi : je me tais sur tous les autres exploits de l'illustre guerrier, pour ne pas devancer imparfaitement ses biographes ou ses panégyristes.

Tombazis. — Emanuel Tombazis d'Hydra, amiral de la flotte grecque, rival de gloire de Miaoulis.

La foustanelle. — La foustanelle est la désignation moderne de ces jupons albanais dont la forme remonte aux vêtements d'Achille, de Thémistocle, et même d'Alcibiade. Quelques pachas ayant voulu contraindre les palikares à quitter cet habit héroïque et traditionnel, ceux-ci jurèrent de mourir avant de le céder. La futaine française est-elle, comme le *fustagno* italien, un emprunt à la langue grecque? Je ne saurais l'affirmer. Mais le mot Phoustani est ancien en Orient; et Démétrius de Byzance, écrivain du 13^e siècle, a dit : « J'ai pris pour mon habit le « Phoustani blanc. »

Mendier leur pain. — « Quitter son pays et des « champs fertiles pour mendier, c'est ce qu'il y a pour « l'homme de plus douloureux. »

Τὴν δὲ αὐτοῦ προλιπόντα πόλιν καὶ πίονας ἀγρας

Πτωχεύειν, πάντων ἔστ' ἀνηταρότατον.

Tyrtéé, ch. IV, v. 3.

ΙΕ'.

ΣΑΜΟΣ.

Τί ἀστραπαί! — Στὴν δύσιν καὶ βρονταί,

Τί τρομεραί!

Ἀντιλαλοῦν Ἀσίας τὰ πλευρά!

Καρδία μου! τί τρέχ' ὀλεινή;

Καὶ ὥς τριταῖος σὲ βαστᾷ,

Καὶ ἅμα ἔνθους ἡδονή.

Λάμπ' ὁ Οὐρανὸς, φωνὴν ἀκούω τότε

Ζέφυρος τερπνὸς, νεφέλη, πατριῶται,

Φέρει λευκὴ, στὰ ὑψηλὰ πετᾷ.

Ὡς ἄγγελος πτερῶς

Μὲ τὰ πτερὰ ἀνοικτά.

XV.

SAMOS

(EN 1833).

Quels éclairs ! quel sombre orage au couchant !
Les côtes de l'Asie en retentissent. O mon âme !
y a-t-il de nouveaux malheurs ? Quelle fièvre te
saisit ! mais en même temps quelle joie et quel
enthousiasme ! Le ciel brille, une voix se fait
entendre. Un zéphyr favorable dissipe les blan-
ches nuées, et s'envole, avec elles, vers les mon-
tagnes, comme un messenger ailé.

ὦ Οὐρανέ! — Φωνάζω, καὶ πηδῶ

Ἀπ' τὴν στρωμνὴν.

Καὶ παρευθὺς, κινῶ πρὸς τὴν φωνήν·

Στὸ ἄλωνάκι τρέχω μὲ χαράν·

Ὁ Ζέφυρος ἐδρόσιζε περίοχὴν πολλὰ λαμπράν.

Πέριξ ἡ λαὸς, μ' ἀλλαγαγμὸν θωροῦσαν,

Μέγας ὁ Θεὸς, τὰ ὄρ' ἀντιλαλοῦσαν·

Ἐφώναξα, δακρύων πρὸς δυσμάς,

Θεέ! τί τὸ σημεῖον

Αὐτὸ δηλοῖ σ' ἡμᾶς;

ὦ ἱερὰ — Ἐλευθερία, σὲ ἐσὲ θορῶ,

Κι' ὥς οὐρανοῦ σὲ δῶρον, λακταρῶ.

Ἐλευθερία! μ' ἀγκαλάς ἀνοικτάς,

Ἡ Σάμος σου σὲ καρτερεῖ

Εἰς τὰς κλεινὰς αὐτὰς ἀκτάς.

Διὰ νὰ σωθῇ ἀφ' ὅσους πάσχει πόνους,

Ν' ἀξιωθῇ τοὺς δέκα τῶρα χρόνους.

Φθάνουν, θεᾶ, τῆς Σάμου τὰ δεινά!

Ἐλα νὰ τῆς δροσίσης

Τοὺς κάμπους καὶ βουνά.

Ἔως ἐδῶ, — Ἀκούεται φωνὴ τοῦ ὀρισμοῦ,

Εἶν' ἡ γραμμὴ, πικροῦ μας χωρισμοῦ.

« ὦ Σάμιοι! Σᾶς ἀποχαιρετῶ!

« Ὑπὲρ τὰ ὅρια αὐτά,

« Δὲν συγχωροῦμαι νὰ πετῶ.

O ciel ! m'écriai-je ; et aussitôt je m'élançai de ma couche, et me dirige vers la voix. Je cours, tout joyeux, sur l'aire où je bats le grain. Le zéphyr humectait de son souffle toute la contrée, qui étincelait de rosée. Le peuple courait en foule au bruit des chants de joie. Les montagnes répétaient : *Dieu est grand !* Et moi-même, tourné vers l'Occident, je criai, tout en larmes : Mon Dieu ! quel prodige vous montrez à nos yeux !

O sainte Liberté ! c'est toi, toi que je vois ; et je t'invoque comme un don du ciel. O Liberté ! ta Samos sur ses illustres promontoires t'attend, et t'ouvre ses bras comme à la délivrance. Les souffrances de Samos pendant dix ans ne suffisent-elles pas pour te mériter ? O Déesse ! viens féconder nos champs et nos collines.

Jusqu'ici, on n'entend que la voix du décret qui ordonne notre triste séparation.

La Liberté.

— « O Samiens, je vous fais mes adieux ; il ne m'est pas permis de planer sur ces contrées. O mes fidèles amis ! ne cessez pas de manifester

« Φίλοι μου πιστοί, θαρσεῖτε πλὴν γενναῖοι!
 « Ἄνδρες θαυμαστοί, καὶ γέροντες καὶ νέοι.
 « Ὅσοι λαοί, δικαίως μὲ ζητοῦν,
 « Μ' εὐρίσκουν ἕως τέλους, καὶ δόξαν ἀποκτοῦν. »

Στρέφεις λοιπόν, — Θεά! καὶ παραιτεῖς
 Ἐνα λαόν.

Πολυπαθῇ, βοῶ δακρυρρόων.
 Δὲν σὲ μαλάττει, κλαυθμηρὰ ἤχῳ,
 Φωνάζουσα κατόπιν σου,
 Φωνὰς Σαμίων δυστυχῶν.

« Κλαύσατε βουνά, θρηνήσατε κοιλάδες,
 Κάλλη θερινά, ὠραῖαι πεδιάδες,
 Τύχην κακὴν, τῆς γῆς σὰς τῆς λαμπρᾶς.
 Ὡ ἐποχὴ δακρύων! Κι' ἡμέρα ἀποφρᾶς. »

Εἰπέτε σεῖς, — Ἄν ἄνθρωποι σιγοῦν
 Κίρκη, Φτεργιὰ,
 Ὡ Ἄμπελε, Καρβούνη καὶ Μπουρνιά,
 Παράλια πυρφόρα, καὶ ἐσὺ
 Πολύπειρε πορθμὲ τῆς Σάμου,
 Καὶ Μυκάλη θαυμαστή.

Τὰ ἐπταετῇ φρικτὰ τῆς Σάμου γέθη,
 Πῶς καὶ διατί! στὰ ὅπλ' ἀνδρεῖα στάθη.
 Ἐλευθερία! σὺ εἶσαι καὶ ἡ ἀρχή,
 Καὶ ὁ σκοπὸς εἰς ὅλα,
 Ἡ τῶν ἐθνῶν ψυχὴ.

« votre courage. O vous, jeunes ou vieux, guerriers immortels ! les peuples qui me désirent à bon droit finissent par m'obtenir, ainsi que la gloire. »

Eh quoi, Déesse ! m'écriai-je en sanglotant, tu retournes sur tes pas, et tu abandonnes un peuple si malheureux ? L'écho désolé qui te renvoie les cris des infortunés Samiens ne peut t'attendrir ?

« Pleurez, montagnes ; gémissiez, vallées. Riches campagnes, plaines superbes, pleurez la cruelle destinée de votre brillant pays. O jours de calamités, ô époque de larmes ! »

Dites-le quand les hommes se taisent, vous Kerki, Phtéria, Ampelos, Karbouni, Vournia ; et vous, éclatants rivages, détroit de Samos tant éprouvé, merveilleux Mycale. Dites les terribles souffrances de Samos pendant sept ans ; dites comment et pourquoi elle a pris vaillamment les armes. O Liberté ! âme des nations, c'est toi qui es le principe et le but de tous nos efforts.

Λοιπόν θεά, — ἡ πρέπει νὰ χαθῇ ἀπὸ τὸ πᾶν,

Ἡ εὐκλεῆς Σάμος μίαν φορὰν.

Ἡ πρέπει σὺ, μὲ δόξαν εἰς αὐτὴν,

Ν' ἀνοίξης τέλος τῆς μητρὸς

Ἑλλάδος θύραν τὴν κλειστήν.

Πρώτη εἶν' αὐτὴ καὶ ἡ ἀπόφασίς της,

Σὲ θ' ἀνάζητεϊ μέχρι καὶ τῆς θανῆς της,

Ἀλλ', ὦ Θεά, τὸ τέλος μὴν ἀργῇ,

Τὴν κρίσιν τῆς ἅς κρίνουν

Ὁ οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ.

Ainsi donc, ô Déesse ! la glorieuse Sâmos sera anéantie à jamais, ou ta main et celle de la gloire lui ouvriront enfin les portes fermées jusqu'ici de la Grèce, notre mère commune. C'est sa première et dernière résolution ; c'est toi qu'elle désire, ou la mort. Mais plus de retard, ô Déesse ! que le ciel et la terre prononcent son arrêt !



SAMOS.

COMMENTAIRE.

Samos après ses longues luttes, comme Scio après ses sanglantes infortunes, ne fait point partie du royaume de Grèce tel qu'il a été constitué en 1833, dans ses divisions territoriales. Et ce dithyrambe rustique, ou plutôt ce dialogue, entre un habitant de Samos, et la Liberté, déplore la séparation, sans doute provisoire, qui retranche ce pays de la patrie hellénique.

Kerki. — *Cercis*, la montagne la plus élevée de Samos, porte les ruines de l'ancienne ville. De son sommet qu'il est très-difficile d'atteindre, même quand il n'a pas de neige, le regard s'étend sur l'île entière; sur les plaines lointaines d'Éphèse et

du Méandre, sur les îlots et le grand canal plus rapprochés de Nicarie, comme sur le petit détroit « qui a vu tant de choses, » suivant l'expression de notre poète, et qui sépare Samos du continent asiatique.

Ampelos. — Le mont Ampelos, qui traverse l'île dans toute sa longueur, tire son nom des vignes dont ses pentes sont couverts. Le produit en est justement renommé, malgré Strabon qui en fait peu de cas, et lui préfère bien des vignobles voisins. Le nectar de Santorin peut seul rivaliser avec le muscat de Samos, dont je certifie l'excellence. Or, si j'ai tant de fois soumis mes informations topographiques à l'expérience du savant géographe, je prétends, Bordelais et Bourguignon à la fois, ne lui céder aucunement en appréciation du liquide cher à Bacchus.

Vournia. — Est-ce Furni, petite ville célèbre par sa poterie fort estimée dans l'antiquité, et dont les fours destinés à la cuisson des terres argileuses ont fait l'appellation moderne? Ou Vourlia, village montagnard, colonie des habitants de Vourla, l'antique Clazomènes, chargée de livrer aux ports de Samos les sapins et la résine nécessaires à leur modeste flotte?

Éclatants rivages. — Cette épithète, porte-feu, (Pyrphora) dans la bouche du paysan samien est peut-être une allusion à la croyance qui se perpétue dans l'île, et qui me fut révélée par le pilote Yorgos?

Il prétendait qu'on apercevait de temps en temps sur les cimes du mont Ampelos, par-dessus les collines qui donnent naissance au fleuve Imbrasus, des flammes visibles pour les vaisseaux qui passent, mais invisibles aux indigènes, (Ne seraient-ce pas des feux allumés par les bûcherons de Vourlia?) Il ajoutait que les Pappas appellent ces apparitions irrégulières le grand miracle, et veulent qu'on redouble de prières à cette occasion,

NOTA.

Le chant historique qu'on va lire est le seul auquel il m'ait été impossible d'assigner une date précise. Il appartient sans doute à l'ère des luttes qui ont signalé la régénération hellénique; et pourtant c'est bien longtemps après la paix établie, qu'il m'a été révélé : de sorte que je serais tenté d'y voir l'œuvre d'une imagination rétrospective, plutôt que l'inspiration soudaine du combat.

ΙΓ'.

Ο ΑΠΟΧΑΙΡΕΤΙΣΜΟΣ ΤΟΥ ΕΛΛΗΝΟΣ.

Α'.

Ἐλα, μητέρα μου γλυκειά, γλυκειά μου μάνα, ἔλα·
 Φέρ' νὰ φορέσω τὴν κοντὴ τῆς μάχης φουστανέλλα,
 Καὶ τὸ 'στερνό σου δόσε μου φιλί σου εἰς τὰ χεῖλη,
 Ξεχρέμασέ μου τὸ σπαθὶ τὸ μαῦρό καριοφύλλι,

Καὶ φέρ' νὰ τὰ φορέσω·

Κ' εὐχῇσου, μάνα, νικητῆς νὰ ἔλθω, ἢ νὰ πέσω.

Β'.

Βουρκώνεις, μάνα, ποῦ μ' ἀκοῦς; λυπῆσαι ποῦς' ἀφίνω;
 Ἐνα παιδί σ' ἀπέμεινε, σὲ παραιτεῖ κ' ἐκεῖνο·
 Γιὰ σκύψε, μάνα, κάτω διέ, γιὰ χύττα καὶ παρέκη.
 Τρακόσοι νέοι εἴμεθα, τρακόσοι στὸ γελέκε.

ὦ! φέρ' νὰ τὰ φορέσω

Κ' εὐχῇσου, μάνα, νικητῆς νὰ ἔλθω, ἢ νὰ πέσω.

XVI.

LES ADIEUX DE L'HELLENE.

1.

Venez, ma bonne mère, ma bonne mère, venez ; portez-moi la courte foustanelle du combat. Donnez-moi un dernier baiser sur vos lèvres. Détachez du mur mon sabre et ma noire carabine. Donnez, que je m'habille ; et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

2.

Mère, vous vous désespérez, en m'écoutant ; vous vous désolez de ce que je vous quitte. Un enfant vous était resté, et voilà qu'il vous abandonne. Mais regardez en haut et en bas, mère, ici et là, autour de vous. Nous sommes trois cents : trois cents vêtus pour le combat. Donnez, donnez que je m'habille, et priez, mère, que je meure, ou que je revienne vainqueur.

Γ'.

Εἴν' ὅλοι νέοι Βότσαροι, Νικῆται καὶ Κεφάλαι,
 Εἰς τοῦ πολέμου τὴν φωτιά γιὰ νὰ ριφθοῦμε πάλι.
 ἔχουν μητέρες καὶ αὐτοὶ, ταῖς ἄφησαν καὶ τοῦτοι·
 Ἡ ἴδιαις τοὺς ἀρμάτωσαν, τοὺς ἔδωκαν μπαροῦτι.

Καὶ σὺ, μητέρα φέρε,
 Κατέβασέ μου τὸ σπαθί, κ' ἀντὶ νὰ κλαίης, χαῖρε!

Δ'.

Ὅποτεν εἰμouνα μικρὸς ὀκτὼ χρονῶν, μητέρα,
 Καὶ σ' ἐρωτοῦσα· πῶς καὶ ἔγω δὲν ἔχω πλὶὰ πατέρα;
 Δὲν ἐπετοῦσε εἰς τὴν γῆν τὴν ρόκα τοῦ κρατουῦσε,
 Δὲν μ' ἀρπάζες στὴν ἀγκαλιὰ καὶ μὲ θερμοφιλοῦσε

Καὶ μ' ἔλεγες νὰ ζήσω,
 Νὰ ζήσω τὸν πατέρα μου ἐγὼ νὰ ἐκδικήσω;

Ε'.

Καὶ τοὺς φρικτοὺς πολέμους σας μὲ ἱστοροῦσες ὅλους,
 Τὰ ἔλιγα σας στρατεύματα καὶ τοῦ ἐχθροῦ τοὺς στόλους·
 Καὶ τὰ ἀνδραγαθήματα τὰ τόσα τοῦ πατρός μου·

Κ' ὅταν τὸν εἶδες νὰ σφαγῇ ἐμπρός σου καὶ ἐμπρός μου,
 Δὲν νύχεςο νὰ ζήσω,

Νὰ ζήσω τὸν πατέρα μου ἐγὼ νὰ ἐκδικήσω;

3.

Ce sont tous de nouveaux Botzaris, Nikitas et Képhalas. Nous allons nous lancer ensemble dans le feu de la guerre. Ils ont des mères, eux aussi, et ils les ont quittées. Elles les ont armés, et leur ont donné la poudre. Et vous aussi, mère, donnez ; détachez mon sabre, et réjouissez-vous au lieu de pleurer.

4.

Mère, quand j'avais huit ans, et que, tout petit, je vous demandais pourquoi je n'avais plus de père, n'avez-vous pas laissé tomber votre quenouille ? et, me pressant dans vos bras, me baisant ardemment, ne m'avez-vous pas dit : Vis, mon cher fils, vis pour venger ton père ?

5.

Et vous me racontiez vos nombreux combats, vos petites armées, les grandes flottes de l'ennemi, tous les exploits de mon père. Et quand vous l'avez vu tomber sous vos yeux et sous les miens, n'avez-vous pas demandé à Dieu que je vive, et que je vive pour le venger ?

Γ'.

Καὶ μ' ἔλεγες ποῦ μ' ἔφερνες σφιχτὰ στὴν ἀγκαλιά σου,
 Κ' ἀπὸ φυσέκια, μάνα μου, γεμάτῃ τὴν ποδιά σου·
 Καὶ μ' ἔδειχνες τὰ στήθη σου τὰ μπαρουτοκαμένα,
 Τὰ πληγωμένα χέρια σου, τὰ πόδια σου πρισμένα
 Καὶ ἤυχες νὰ ζήσω,
 Νὰ ζήσω τὸν πατέρα μου ἐγὼ νὰ ἐκδικήσω;

Ζ'.

Καὶ ἔλεγες ἄς μὲ ἰδῇς κ' ἐγὼ νὰ μεγαλώσω,
 Σπαθὶ σὰν τὸν πατέρα μου στὴν μέσην μου νὰ ζώσω,
 Καὶ σὰν αὐτὸν ἡρωϊκὰ κ' ἐγὼ νὰ πολεμήσω,
 Νὰ πέσω μέσα στὴν Τουρκιὰν νὰ κάψω, νὰ θερίσω,
 Καὶ νικητὴν ὀπίσω
 Νὰ μὲ ἰδῇς δὲν ἡύχες, μητέρα, νὰ γυρίσω;

Η'.

Ἰδοὺ ἐκείνη ἔφθασεν ἡ ποθουμένη ὥρα·
 Ὡ φέρ' τα, φέρ' τα, μάνα μου, νὰ τὰ φορέσω τώρα,
 Δὲν θὰ τὰ ρίψω παρ' ἀφοῦ μὲ κάμουνε κομμάτια.
 Ὡ ἔλα ξαναφίλει με στὰ χεῖλη καὶ στὰ μάτια
 Καὶ σοβαρὰ εἰπέ μου,
 Λάβε τὰ ὄπλα καὶ ἦ τὰν ἦ ἐπὶ τὰν, υἱέ μου.

6.

Et vous me disiez que vous m'avez emporté, serré dans vos bras, sur les cartouches dont votre tablier était plein. Vous m'avez montré votre sein noir de poudre, vos mains meurtries, vos pieds enflés, et vous avez demandé à Dieu que je vive, que je vive pour venger mon père.

7.

Et vous m'avez dit que, quand je serais grand, je porterais, comme mon père, un sabre à la ceinture, pour combattre vaillamment comme lui, pour tomber sur la Turquie, la brûler, la dévaster. Et maintenant vous ne demandez pas à Dieu, mère, de me voir revenir vainqueur?

8.

Voilà que l'heure tant désirée est venue. Donnez, mère, donnez mes vêtements de guerre! Je ne les quitterai plus que je ne sois coupé en morceaux. Donnez-moi encore un baiser sur les lèvres et sur les yeux; et dites-moi fièrement: Prends tes armes, mon fils; rapporte-les, ou meurs.

Θ'.

« Ποῦ φεύγεις, στάσου μιὰ στιγμή ἀκόμ', υἱέ μου, στάσου,
 Κ' αὐτὰ τὰ βόλια ἄνοιξε νὰ ρίψω στὴν ποδιάν σου,
 Καὶ πέτε· κ' ὅταν σοῦ σωθοῦν, χωρὶς νὰ στρέψῃς πίσω,
 Φυσέκια, μάνα, φώναζε, φυσέκια νὰ γεμίσω.

Καὶ ὅταν, μάνα, πέσω...

Ἐγὼ, ἐγὼ τὴν σπάθην σου θ' ἀρπάζω νὰ φορέσω.

Ι'.

« Μὴ φεύγῃς, στάσου μιὰ στιγμή νὰ σὲ ἡπῶ, υἱέ μου,
 Γυναῖκες εἰς τὸν πόλεμον δὲν ἔρχονται; εἰπέ μου; »
 Ὡ ἥσυχη μὲ ταῖς λοιπαῖς μητέραις, μάνα, μέινε,
 Ἐμπρὸς εἰς τὸ εἰκόμισμα τὰ γόνατά σου κλίνει,

Κ' εἰς τὸν Θεὸν δεήσου

Νὰ ἴδῃς, μάνα, νικητὴς νὰ ἔλθῃ τὸ παιδί σου.

ΙΑ'.

Κ' ἂν μάθῃς, ὅτι ἔπασε στὸν πόλεμον, μητέρα,

Μὴν κλάψῃς, ἀλλ' ἐόρτασε ἐκείνην τὴν ἡμέρα...

« Φθάνει καὶ δῆξέ μου, παιδί, τὸν δρόμον τῆς Ἠπείρου,

Καὶ θέλω πάλιν νὰ ἰδῶ ἄρματωλούς τριγύρου,

Φωτιά σ' ὅλα τὰ μέρη,

Καὶ νὰ ριφθῶ κ' ἐγὼ ἐκεῖ μὲ τὸ σπαθὶ στοῦ χέρι.

9.

« Où vas-tu, mon fils ? Arrête encore un instant, arrête, que je mette ces balles dans ton tablier. Cours ; et quand il t'en faudra d'autres, au lieu de revenir sur tes pas, crie : Des cartouches, mère, des cartouches ! Je le remplirai encore ; et si tu dis, Mère, je tombe ; c'est moi, moi-même qui prendrai ton sabre à ta place.

10.

« Ne pars pas ; une minute encore ! Réponds, mon fils, réponds : est-ce que les femmes ne vont pas à la guerre ? » — O mère, restez tranquillement avec les autres mères ! Inclinez vos genoux devant les saintes images ; et priez Dieu qu'il vous fasse voir votre enfant vainqueur.

11.

Et si vous apprenez, mère, qu'il est mort en combattant, ne pleurez pas, mais fêtez cette journée... — « C'est assez, mon fils, c'est assez. Montre-moi le chemin de l'Épire ; je veux encore voir autour de moi les Armatoles, le feu partout. Et puisse-je m'élancer moi-même, le sabre à la main !

IB'.

« Ἐκεῖ, ἐκεῖ ἐκδίκησιν κ' ἐγὼ διὰ νὰ δώσω,
 Αὐτὸ τὸ ξίφος στοῦ ἐχθροῦ τὸ στῆθος νὰ τὸ χώσω,
 Εἰς βράχους καὶ τραχεῖς κρημνοὺς νὰ ἀνεβῶ καὶ πάλι,
 Νὰ 'δῶ νὰ καίῃ τὴν Τουρκιὰν πυρκαϊὰ μεγάλη,
 Κ' ἂν πέσω, κ' ἂν 'ποθάνω
 Νὰ πέσω κἂν εἰς αἵματα καὶ πτώματα ἐπάνω. »

II'.

Εἶπε· καὶ 'πέταξεν εὐθὺς μαζί με τὸ παιδίτης,
 Κ' ἡ ἄλλαις μάναις τῶμαθαν κ' ἐπέταξαν μαζί της,
 Κ' εἶδες νὰ τρέξουν με χαρὰν γυναῖκες, νέοι, γέροι,
 Μὲ γυμνωμένα τὰ σπαθιά, ὡς νὰ τρέχαν στὰ θέρη.
 Ἐμπρὸς στὴν Θεσσαλίαν!
 Ἐμπρὸς, παιδιὰ, φωνάζοντες, φωτιὰ εἰς τὴν Τουρκίαν!

IIA'.

Καὶ εἶδες κ' ἀραδιάστικεν με καριοφύλλια ὅλοι·
 Καὶ με θυμὸν τηλύγοντες εἰς τὸ χαρτὶ τὸ βόλι,
 Βράχους πηδῶντες καὶ βουνὰ καὶ βάλθους σὰν ξεφτέρια,
 Στὴν Θράκην ἐπετάχθησαν με τὰ σπαθιά στὰ χέρια,
 Καὶ εἶδες ... ὦ Θεέ μου!
 Εἶδες ἀνεμοστρόβιλον καὶ ταραχὴν ἀνέμου!

12.

« C'est là, c'est là que je veux aussi exercer ma vengeance ; plonger cette épée dans la poitrine de l'ennemi. Je veux gravir encore les précipices et les ravins, voir la Turquie devenue un incendie immense, et si je tombe et meurs, tomber au milieu de la lutte sanglante. »

13.

Elle dit, et court aussitôt rejoindre son fils. En l'apprenant, d'autres mères s'unirent à elle ; et voilà que les femmes, les enfants, les vieillards, saisis d'enthousiasme, s'élancent comme sur des bêtes fauves, le sabre à la main, et s'écrient : En avant ! en Thessalie ; enfants ! En avant ! feu sur les Turcs !

14.

Et voilà que tous ils se rangent en bataille avec leurs carabines, enveloppant les balles dans les cartouches ; ils franchissent courageusement les pics, les collines, les vallées, comme des vautours, et tombent sur la Thrace, le sabre au poing... Et puis... O mon Dieu ! voici le tourbillon, l'orage et la tempête !

ΙΕ'.

Κ' εἶδες τὴν Θράκην στάρματα, κ' εἶδες φωτιαῖς καὶ λαύραις,
 Κ' εἶδες τὰ ὄρη πανταχοῦ νὰ ζώνουν φλόγαις μαύραις!
 Κ' ἤκουες βρόντους τουφεκιῶν καὶ ἤκουες ἀντάραις!
 Μητέρες νὰ ξεσχίζωνται, λαχτάραις καὶ τρομάραις,
 Ἐδῶ κατακοιμένους
 Ἐκεῖ δαγκάνοντας τὴν γῆν, κ' ἐκεῖ ἀποθαμμένους.

ΙΓ'.

Κ' ὀλόκληρα 'μερόνυχτα τὸ φῶς δὲν ξεχωρίζουν,
 Κ' ὀλόκληρα 'μερόνυχτα οἱ Ἕλληνες θερίζουν.
 Καὶ 'πίσω εἰς τὴν θηκὴν τοῦ δὲν βάζουν τὸ σπαθίτους
 Ἄν δὲν ἰδοῦν νὰ πέσουν ἐν σκόνῃ οἱ ἐχθροὶ τους,
 Σφαγμένοι, πληγωμένοι,
 Ἡλαφιασμένοι φεύγουνε εἰς ἄλλην χώραν ξένοι.



15.

Voici la Thrace en armes. Voici l'incendie et ses ravages. Voici que de tous côtés les montagnes sont entourées de fumées noires : on entend gronder les mousquets, et le tonnerre retentir. Les mères tremblantes frémissent et se dispersent. Ici des mutilés, là des mourants qui mordent la terre.

16.

Et pendant un jour et une nuit les Hellènes n'interrompent pas le feu; pendant un jour et une nuit ils massacrent. Et ils n'ont remis le sabre au fourreau que quand ils ont vu leurs ennemis tomber sur la poussière, blessés, expirants, et les étrangers s'enfuir épouvantés vers d'autres pays.



LES ADIEUX DE L'HELLÈNE.

COMMENTAIRE.

Ce chant populaire m'est arrivé tout récemment de Marseille, où il venait d'aborder. J'étais, en premier lieu, tenté d'y reconnaître ces trois cents Palicars de l'Épire (toujours trois cents! chiffre immortalisé par les héros des Thermopyles) qui, sous les ordres de l'intrépide Georgeaki, combattirent dans les provinces danubiennes à l'arrivée d'Alexandre Ypsilanti. Mais presque tous y périrent, comme leur vaillant capitaine : et ces faits d'armes ont précédé les exploits des Nikitas et des Botzaris rappelés dans le texte.

C'est donc à une de ces vigoureuses attaques ignorées de l'histoire et dirigées par les Armatoles contre les Turcs de la Thessalie et de la Thrace, pendant la guerre de l'Indépendance, que l'on doit rapporter ce touchant dialogue entre l'Hellène et sa mère. On l'intitule aussi, quand on le chante dans les ré-

gions helléniques, de ces mots spartiates *Avec ton bouclier, ou dessus* (1), qui se trouvent répétés dans la huitième stance. Paroles célèbres conservées par Plutarque, qui en fait honneur à la mère d'un guerrier de Lacédémone. « Fuir est honteux et dommageable à Sparte, » disait Callicratidas ; « il faut, en restant, mourir ou vaincre : voilà ce qui est beau (2). »

Ces souvenirs d'anciens combats, répétés par les chants modernes, peuvent passer encore pour un encouragement et une espérance. Les Grecs du mont Olympe, du haut de leurs sommets indépendants, jettent sans cesse des regards d'une noble convoitise sur les plaines asservies de la Thessalie limitrophe, et vers les rivages voisins de la Thrace qui, tôt ou tard, doivent leur appartenir.....

Le baiser sur les yeux et sur les lèvres est, en Grèce, le salut respectueux et tendre des plus proches parents et des plus chers amis : la salutation officielle consiste à porter la main aux lèvres ; geste d'obéissance et de supplication réservé pour les dieux dans l'antiquité. Cette coutume passa en France et en Italie, comme le célèbre Muret en témoigne : maintenant elle est confinée dans l'Orient, où je l'ai vue constamment en honneur.

(1) Ἐν τῷ, ἢ ἐπὶ τῷ.

(2) Plutarque, *Apophth. Lacon.*

ΙΖ΄,

ΑΣΜΑ ΕΙΣ ΤΗΝ Γ' ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΥ.

Ἡ τῆς τρίτης Σεπτεμβρίου 'μέρ' ἀνέτειλε λαμπρά,
 Κ' αἱ καρδίαι τῶν Ἑλλήνων ἔπαλλον ἀπὸ χαρά·
 Ὁ Καλλέργης, Μακρυγιάννης, κι' ἄλλοι μὲ αὐτοὺς πολλοὶ
 Τόνομά των εἰς αἰῶνα θέλει ἀκτινοβολεῖ.
 Ἐν νυκτὶ εἰς τὸ παλάτι τρέχουν, τὸ πολιορκοῦν,
 Καὶ τὸ Σύνταγμα ζητοῦσι εἴτε ἄλλως πῦρ θὰ 'ποῦν·
 Αἴφνης δὲ ὁ βασιλεὺς μας βλέπει πολιορκισμόν,
 Στὸ παράθυρόν του βγαίνει καὶ μὲ τρόμον φοβερόν,
 « Ἕλληνες ἠγαπητοί μου! » εἶπε, καὶ ἐξεστηκὸς
 Ἐβλεπε πῶς λαοῦ πλῆθος ἔτρεχεν εἰρηνικῶς.
 Λέγει, » ποῦν' οἱ ὑπουργοί μου μὲ ἐμὲ νὰ συσκεφθοῦν,
 « Πλὴν αἱ συναθροίσεις αὗται πρέπει νὰ διαλυθοῦν. »

XVII.

LE TROIS SEPTEMBRE

(EN 1843).

Le jour du trois septembre s'est levé brillant ;
et les cœurs des Hellènes ont palpité de joie.

Kallergis, Macryiannis et beaucoup d'autres
avec eux : Leur nom rayonnera dans les siècles
futurs.

Ils courent la nuit au palais, l'assiègent, et de-
mandent la Constitution ; sans quoi, ils mettront
le feu.

Aussitôt que notre Roi a vu ce siège, il se met
à sa fenêtre tout tremblant. « O mes Hellènes
chéris ! » s'écrie-t-il ; et il est tout surpris de voir
le peuple accourir en foule pacifiquement.

Il dit : « Où sont mes ministres pour délibérer
« avec moi ? Il faut d'abord que ces rassemble-
« ments se dissipent. »

Εἰς αὐτὰς τὰς περιστάσεις δὲν χρειάζοντ' ὑπουργοί,

Ἐπειδὴ ὁ λαὸς θέλει Σύνταγμα διὰ νὰ γενῇ.

« Ἕλληνες ὅσα ζητεῖτε εἶν' ὥραϊα καὶ λαμπρὰ,

« Καὶ ἐγὼ τὰ ὑπογράφω μὲ μεγάλην μου χαρὰ,

« Διορίαν ὅμως θέλω ἐξ ὀλίγων ἡμερῶν,

« Νὰ σκεφθῶ, ν' ἀποφασίσω καὶ μετὰ τῶν ὑπουργῶν »

Ὅχι Βασιλέα! τώρα πρέπει ἡ ὑπογραφή,

Ὁ λαὸς νὰ ἡσυχάσῃ καὶ νὰ ἐπαναπαυθῇ.

Αἰφνης καὶ τοὺς πρέσβεις βλέπουν διὰ νὰ παρευρεθῶν,

Στολισμένοι καὶ ζητοῦντες στὸ παλάτι νὰ ἐμβοῦν.

Ἐμποδίζονται ἀμέσως στέκονται καὶ ἀποροῦν

Τὴν σοφίαν τῶν Ἑλλήνων, καὶ εὐθὺς ἀναχωροῦν.

Ἡ βασίλισσα τῷ λέγει, « πρέπει, Ὁθων μου, νὰ ζῇς

« Τὴν ὑπογραφὴν νὰ δώσῃς καὶ νὰ μὴν ἀργοπορῇς.

« Πρῶτος Ἄναξ ὦν Ἑλλάδος, σ' ἀγαπᾷ καὶ ὁ λαὸς,

« Ἄρα πρέπει νὰ καυχᾶσαι νᾶσαι Σύνταγματικός.

« Στὴν Ἑλλάδα, ὡς γνωρίζω, μολονότι καὶ γυνή,

« Τὸ πᾶν ἄνω κάτω νᾶλθῃ, Σύνταγμα θέλει γενῇ.

Dans de telles circonstances, les ministres ne servent à rien ; car c'est le peuple qui exige une Constitution.

— « Hellènes, ce que vous demandez me paraît bon et juste, et je le signerai avec grand plaisir ; mais je demande un ajournement de quelques jours pour réfléchir et me décider avec mes ministres. » —

Non, Sire ; il faut signer tout de suite, pour calmer et satisfaire le peuple.

Voici les ambassadeurs qui veulent arranger la chose, arrivent en uniforme, et sollicitent l'entrée du palais. On les refuse ; ils s'arrêtent. Ils hésitent devant la sagesse des Hellènes, et ils s'en vont.

La Reine lui dit : « Mon cher Othon, je t'en prie, donne, sans plus tarder, ta signature.

« Tu es le premier roi de la Grèce, et le peuple t'aime. Eh bien ! fais-toi honneur aussi d'être constitutionnel.

« Bien que je ne sois qu'une femme, je le sais, quand tout devrait aller en Grèce sens-dessus-dessous, il faudra toujours finir par une Constitution. »

Παρευθὺς ὁ βασιλεὺς μας χωρὶς νὰ χάσῃ καιρὸν,
 Τὴν ὑπογραφὴν του δίδει κ' ἡσυχάζει τὸν λαόν.
 Ζήτω! ὅθεν κραῖζουν πάντες μετὰ ζωηρᾶς κραυγῆς,
 Εἴθ' καὶ τῶν λοιπῶν Ἑλλήνων νᾶσαι σὺ ὁ λυτρωτής.
 Τοῦ νὰ ἐλευθερωθῶσι τοῦ τυραννικοῦ ζυγοῦ.
 Τοῦ ἀχρείου Μουσουλμάνου καὶ βαρβάρ' Ὀθωμανοῦ.
 Τιμὴ πρέπει εἰς τὸ Στέμμα κ' εἰς τὸν Ἑλλήνων λαόν,
 Π' ἔλαβον τὸ Σύνταγμα τῶν μέτρον εἰρηνικόν.
 Ζήτω Ἕλληνες πολῖται, καὶ στρατὸς καὶ στρατηγαί!
 Ἡ Ἑλλάς ἐλευθερώθη, ἐξωρία οἱ Βαυαροί!
 Ἕλληνες, ἀδελφосύνη καὶ ὁμόνοια πολλή
 Πρέπει νὰ ὑπάρξῃ τώρα, καθὸ Συνταγματικοί.
 Ἐπεσεν ἡ Δεσποτεία καὶ ὁ ἀπολυτισμός,
 Κι' ἀνηγέρθη εἰς τὸ ἔθνος Ὀρόνος Συνταγματικός.
 Βουλὴ τε καὶ Γερουσία, Νόμοι Συνταγματικοί,
 Ὅ' ἀντηχήσουν εἰς τὸ βῆμα οἱ δεινοὶ ῥητορικοί.
 Εἴν' ἐλευθεροτυπία· ὑπεύθυνοι οἱ ὑπουργοί,
 Δίδοντες ἕκαστος λόγον τῶν πράξεών του τῇ Βουλῇ.

Aussitôt notre roi, sans perdre de temps, donne sa signature, et le peuple s'apaise. —

Bravo ! bravo ! crie la foule à grand bruit.

Dieu veuille que vous soyez aussi le sauveur des autres Hellènes ! Qu'ils soient délivrés du joug tyrannique des barbares Ottomans !

Honneur à la Couronne et au peuple grec ! il a eu sa Constitution par des voies pacifiques.

Vivent les Hellènes patriotes, et l'armée et ses chefs !

La Grèce est devenue libre ; chassons les Bava-
rois !

Hellènes, la fraternité et l'union montreront que vous êtes de vrais constitutionnels.

Le despotisme et l'absolutisme sont tombés ; le trône constitutionnel s'est élevé sur la nation.

Un parlement, un sénat ; des lois constitutionnelles.

De bons orateurs feront retentir la tribune. La presse est libre ; les ministres sont responsables, et rendent chacun leurs comptes au parlement.

Ὅθεν δεῖ νὰ μιμηθῶμεν τοὺς προπάτορας ἡμῶν,
Ἰσως καὶ εἰς ἡμᾶς ἔλθῃ ὁ ποτὲ χρυσοῦς αἰὼν.
Ὅθεν οἱ ἀγωνισθέντες κατὰ τοῦ τυραννικοῦ ζυγοῦ,
Ἄπαντες θ' ἀνταμιφθῶσιν ὑπ' ἔθνους τοῦ Ἑλληνικοῦ
Ζήτω Ὅθων, Ἀμαλία! ζεῦγος Συνταγματικόν!
Ἐν εἰρήνῃ κυβερνᾶτε τὸν Ἑλληνικὸν λαόν.

Ainsi donc, imitons nos ancêtres ; peut-être aurons-nous, comme eux, un âge d'or !

Enfin, après avoir combattu contre le joug tyrannique, écrivons-nous avec toute la nation :

Vive Othon ! vive Amélie, couple constitutionnel ! Gouvernez en paix le peuple grec !

LE TROIS SEPTEMBRE.

COMMENTAIRE.

Je termine la section historique par le chant populaire le plus récent, comme aussi sans doute le plus digne de curiosité, en raison de son caractère politique; et, supprimant tant d'autres réflexions, rapprochements, comparaisons, repentirs et regrets qui surgissent de ce récit naïf, pour nous Français, récemment républicains, je ferai observer seulement que, tandis qu'on nous accuse de mettre en chansons toute chose, nous n'avons pas encore osé rimer, en France, la catastrophe de 1830, cause originelle de nos misères actuelles, ni la révolution de 1848, qui en est la triste et logique conséquence.

Nota. — Peut-être est-il à propos d'avertir, une fois pour toutes, que j'ai retranché du texte grec ces

petits arcs hétérogènes placés sous quelques notes, et destinés à fondre deux syllabes en une seule : orthographe née, dit-on, du rythme moderne. Cette méthode a le tort, si je ne me trompe, de n'être pas uniformément adoptée par la calligraphie et la typographie helléniques, d'attirer en bas, au dessous de la ligne à lire, les yeux déjà trop occupés en haut et au dessus ; le tout sans beaucoup de profit pour la prononciation ; enfin, elle rend plus épaisse cette forêt d'*esprits* et d'*accents* qui ombrage les lettres romaines, et où le regard se perd. J'ai bien envie de dire comme Brunck, l'un de mes plus célèbres modèles en l'art de déchiffrer les manuscrits grecs : « Quant à toute cette doctrine des accents, je ne m'en soucie pas plus que de cela... » *Universam de accentibus doctrinam non assis facio.*

(Brunck, *Anal.* III, p. 13.)

CHANTS DU PEUPLE

EN GRÈCE.



SECTION DEUXIÈME.



CHANTS KLEPHTES.

Α'.

ΤΟΥ ΚΟΥΤΖΟΧΡΗΣΤΟΥ.

Ἐβούρκωσεν ὁ οὐρανὸς, ὁ ἄνεμος μουγκρίζει,
 Καὶ τὰ λαγκάδια ἀντηχοῦν, οἱ πιστικοὶ θαυμάζουν,
 Τί τὸ κακὸ ποῦ γίνεται, καὶ σκούζουν τὰ κοράκια.
 Ὁ Κουτζοχρήστος πολεμάει μὲ τὸν Ταχὶρ ἀμπάζη·
 Πέφτουν τουφέκια σὰν βροχή, κουρσιούμια σὰν χαλαί,
 Θερίζουν τούρκικα κορμιὰ, κονιάρικα κουφάρια.
 Κ' ὁ Κουτζοχρήστος σὰν αἰτὸς παντοῦ τοὺς τριγυρίζει,
 Καὶ σὰν λιοντάρι φοβερὸ μὲ τὸ σπαθὶ 'ς τὸ χέρι,
 Χωρὶς τουφέκι νὰ κρατῇ, σὰν πρόβατα τοὺς σφάζει,
 Καὶ σὰν λαγὸς τοὺς κυνήγαι· 'ς τὰ παλληκάρια λέγει·
 « Χτυπᾶτε τὰ σκυλοκορμιὰ, καὶ μὴ τοὺς ἀψυχᾶτε,
 Νὰ μάθουν, μὲ ποῖον πολεμοῦν, μὲ ποῖον ἔχουν νὰ κάμουν.
 Χτυπᾶτε τ' ἄπιστα σκυλιὰ, νὰ μὴ κρυφθῇ ὁ ἥλιος,
 Νὰ μὴ νυχτώσ' ὁ οὐρανὸς, κ' εὐροῦν τὸν γλυτωμόν τους. »
 Κ' οἱ Τοῦρκοι κράζ' ἁλλάχ, ἁλλάχ! καὶ φεύγουν τρομαγμένοι·
 Ἀλλάχ, ἁλλάχ, μεντέτ ἁλλάχ, μεγάλο κιαμέτι.

I.

KOUTSOCHRISTOS.

Le ciel s'est assombri ; le vent mugit ; les vallées retentissent. Les fidèles s'effrayent des malheurs qui s'annoncent ; et les corbeaux croassent.

C'est Koutsochristos qui se bat contre Tahir-Pacha ; les coups de feu se pressent comme la pluie, et les balles comme la grêle. Les Turcs sont moissonnés ; les cadavres de ces mauvais Iconiates tombent en poussière.

Koutsochristos, ainsi qu'un aigle, plane sur eux et les entoure comme un formidable lion. Le sabre à la main, il veut vaincre sans fusil ; il les égorge comme des brebis, ou les fait fuir comme des lièvres... Puis, il dit à ses braves :

« Frappez sans pitié ces chiens ; qu'ils sachent
« à qui ils ont affaire. Frappez ces chiens d'infir-
« mité avant que le soleil se cache et que la nuit
« vienne, de peur qu'alors ils ne puissent s'échap-
« per. »

Et les Turcs s'écrient : Allah ! Allah ! et ils s'enfuient pleins d'épouvante, en s'écriant : Allah ! Allah ! miséricorde ! Quelle terrible déroute !

KOUTSOCHRISTOS.
COMMENTAIRE.

Koutzochristos, ou Christos fils de Kitzos, était, comme son père, un intrépide capitaine de Klephtes dans les cantons qui couvrent les penchans thessaliens du mont Olympe, vraie patrie des Klephtes *pur-sang*, si j'ose ainsi dire, et non dans le mont Æta de la Phocide, comme l'a conjecturé M. Fauriel.

On rencontre dans le texte de cette chanson plusieurs paroles turques; et c'est un motif de plus pour la croire originaire de l'antique Macédoine, qu'habitent quelques colonies d'Ottomans : *Koursoumia* qui signifie *balles*; *Tahir-Pacha*, un gouverneur de Salonique inconnu, *Koniarica*, Turc d'Iconium, etc.

Après leur conquête de la Thessalie, les Osman-

lis jetèrent dans les plaines du Pénée des peuplades musulmanes qu'ils tirèrent de l'Asie-Mineure, et particulièrement de la province d'Iconium. Ces nouveaux colons furent bientôt redoutés autant que méprisés des habitants de l'Albanie ; et l'épithète *Koniarika* devint une injure.

Le dernier vers, qui répète les cris de désespoir et les plaintes ordinaires des Musulmans, est presque tout entier écrit en langue turque.

Les chants et les légendes klephtes sont généralement le produit des veillées villageoises. Pendant la belle saison, la population des montagnes habite les hautes vallées, pour y cultiver quelques champs épars, et pour y paître de nombreux troupeaux. Elle revient à la première neige vers ses cabanes groupées les unes auprès des autres aux flancs des collines.

Alors, les réjouissances des fêtes religieuses qui signalent la fin et le commencement de l'année ; les danses, qu'animent rarement la cornemuse et la flûte à bec, mais presque toujours des voix alternatives ; enfin, les loisirs de l'hiver, multiplient ces improvisations, aussi variées dans leur nature que monotones dans leur harmonie. C'est un fait héroïque comme ici, une anecdote pastorale, une mésaventure amoureuse, une idée naïve, ou un mot plaisant.

Ces fiers habitants des montagnes, qui n'ont rien appris qu'eux-mêmes, sont les descendants, et, sans trop s'en douter, les imitateurs du chanteur Phémios. Celui-ci quand, déposant sa lyre, il se jette aux genoux d'Ulysse pour lui demander la vie, lui dit :

Αὐτοδίδακτος δ' εἰμι· θεὸς δέ μοι ἐν φρεσὶν οὔμας
Παντοίας ἐνέφυσεν·

HOMÈRE, *Odyss.*, ch. XXII, v. 348.

« Je ne fais rien que je n'aie appris tout seul.
• « C'est Dieu qui souffle dans mon esprit des chan-
« sons de toutes sortes. »

Et Homère, sous ces paroles modestes et si naïves d'un poète primitif, n'a-t-il pas voulu retracer sa propre image?

Parfois une seconde inspiration s'ajoute à la première; et ces compositions, successivement corrigées et toujours anonymes, finissent par devenir l'œuvre de tout un village. Ainsi perfectionnée, quand elle a excité la joie bruyante des danseurs, l'admiration des vieillards, ou les larmes d'un auditoire silencieux, la chanson s'étend de mémoire en mémoire.

Le Palicare la redit dans ses accès d'indépendance; la jeune Albanaise, dans ses fredons du matin, en allant puiser à la fontaine voisine; le pâtre, pen-

dant les longues heures de sa vigilance solitaire ; le mendiant la récite de porte en porte : elle devient insensiblement nationale, populaire ; et , altérée par des variantes successives, elle passe de génération en génération , jusqu'à ce qu'un voyageur indiscret ou un helléniste passionné dompte sous le frein de l'écriture la pensée sauvage, l'arrête dans ses bonds capricieux , et en fasse retentir les accents, fixes désormais , bien loin de l'écho natal qui l'avait jusqu'alors seul répétée.

B'.

ΤΟΥ ΦΩΤΗ.

Λαλοῦν τ' ἀηδόνια 'ς τὰ βουνὰ κ' οἱ πέρδικες 'ς τὰ πλάγια,

Λαλεῖ κ' ἕνα καλὸν πουλὶ 'ς τοῦ Φώτη τὸ κιβούρι.

« Δὲν τ' εἶπ' ὁ Σύρος μιὰν φορὰν, δὲν τ' εἶπε τρεῖς καὶ πέντε ;

Φώτη μου, μὴ στολίζεσαι, μὴ βάλλης τόσ' ἀσήμια,

•• Χαμηλῶσε τὸ πόσι σου καὶ σκέπασ' τ' ἀσήμια,

Τὶ σὲ τὰ βλέπ' Ἀρβανιτιὰ καὶ στρίφει μαῦρα δόντια. »

« Οὐδὲ τ' ἀσήμια μ' ἔφαγαν, οὐδ' ἡ 'περηφανεία·

Μὲν μ' ἔφαγαν οἱ γέροντες, γέροντες Λιβαδίται.

Τοὺς εἶχα ἄσπρα δανεικὰ, σακκούλας ἐβδομῆντα,

Κ' ὅσον 'μουν κλέφτης 'ς τὰ βουνὰ, μὲ λέν, πῶς μὲ τὰ δίνουν,

Σαν 'βγῆκα καὶ προσκύνησα μέσα 'ς τὴν Ἐλασσῶνα,

'πὸ δυὸ 'πὸ δυὸ κοβέντιασαν, 'πὸ δυὸ τὸ κοβεντιάζουν·

II.

PHOTIS.

Les rossignols chantent sur les collines, et les perdrix sur les côtes de la mer. Un bel oiseau chante aussi sur la tombe de Photis.

« Le sorcier ne te l'a-t-il pas dit une, trois et
« cinq fois? Cher Photis, ne te pare pas ainsi ;
« ne porte pas tant d'ornements d'argent ; abaisse
« les franges qui couvrent ton front, et cache tes
« bijoux. Les Albanais te regardent, et grincent des
« dents. »

— Ce ne sont ni mes parures qui m'ont perdu,
ni mon ostentation ; ce sont les Primats qui
m'ont ruiné, les Primats de Livadie. Je leur avais
prêté de l'argent, soixante et dix bourses. Ils
m'ont promis de me le rendre, tant que je suis
resté Klephte dans nos montagnes ; mais lorsque
j'en suis descendu, et que j'ai fait ma soumission
au milieu d'Élassona, ils se sont réunis deux à

Τὸν Φῶτην νὰ βαρέσωμεν, τὸν Φῶτην τὸ Ζηδρούλι. —
Γράφουν γραφὴν καὶ προβοδοῦν μέσα 'ς τὴν Ἐλασσῶνα·
« 'ς ἐσέν', Ἀχμέτ, μπουλουκμπασή, 'ς ὅλα τὰ παλληκάρια.
Ψωμί κ' ἄλάτι φάγαμεν καὶ πάλιν θεὸν νὰ φάμεν ·
Τὸν Φῶτην νὰ βαρέσετε, τὸν Φῶτην τὸ Ζηδρούλι,
Θὰ μᾶς χαλάσει τὰ χωριά κ' ὅλον τὸ βιλαέτι. »

deux , et l'un a dit à l'autre : « Il faut nous défaire
« de Photis, le fils de Zidros. » Puis, ils ont écrit
et envoyé la lettre suivante à Élassona :

« A toi, Achmet le bouloukbachi, et à tous tes
« braves. Nous avons mangé jadis ensemble le
« pain et le sel ; nous le mangerons encore. Frap-
« pez Photis, le fils de Zidros ; car il nous gâtera
« nos hameaux et tout le district. »



PHOTIS.

COMMENTAIRE.

Le sorcier. — Le Syrien (ὁ Σύρος). L'art de la divination sérieuse et de la magie est exercé, en Grèce, par les Syriens et les Arabes. Les Tziganes (Bohémiens) ne sont, en quelque sorte, que des sorciers pour rire.

Le Posi (τὸ πῶσι) n'est ni le turban grec de mouseline blanche enroulé deux fois autour de la calotte de coton; ni le kalpack, bonnet de fourrure des Hellènes élégants et civilisés : c'est une sorte de *couvre-chef* orné de franges, que portaient autrefois les capitaines et les palikares; il n'est plus usité.

La Bourse. — La bourse turque est de cinq cents piastres, valant plus de 500 francs à l'époque où Photis prêtait aux Livadiens.

Ma soumission. — Photis, comme son père Zidros, la terreur des pachas, après avoir fait partie des Klephtes *amers* ou *sauvages* (ἄγριος) du mont Olympe, devint, pour son malheur, dans la plaine, Klephte *doux* ou *apprivoisé* (ἡμερος). La révolution de 1821 a mis fin à cette classification naïve des Klephtes, empruntée aux fruits ou aux oiseaux de leurs montagnes.

Elassona. — C'est Oloosson *la Blanche*, ainsi nommée par Homère (Hom., *Iliade*, ch. II, v. 739). pour son sol argileux. Chef-lieu de district (*Voivodilik*), métropole d'un archevêché grec, et capitainerie d'Armatoles.

Le Bouloukbachi. — Boulouk-bachi, général de brigade. Le nom de *Boulouk* s'appliquait dans l'armée ottomane aux *Ortas* (régiments de janissaires, infanterie), premiers en chiffre à commencer par le n° 1 jusqu'au n° 62 inclusivement; et à la cavalerie régulière (*Yedikli-Zaïm*), corps de 6000 hommes divisés en quatre *Boulouks*.

Le pain et le sel. — Manger ensemble le pain et

le sel, c'est contracter alliance et amitié. Tradition de l'hospitalité arabe, qui, partant du désert asiatique, et maintenue chez les Turcs, est parvenue chez les Grecs, et même, comme on le voit, aux Klephtes. Cette coutume vient de plus loin; on la rencontre dans les livres historiques de la Bible, dans les préceptes de Pythagore, dans les tragédies d'Euripide, dans les harangues de Démosthène, enfin parmi les Macédoniens ancêtres directs des Primats de Livadie. Aujourd'hui l'Allemagne, conservant cet honorable usage, l'a modifié à sa façon, en substituant le vin au pain et au sel. « Ceux qui se » transmettent en Germanie la coupe du repas, dit » Érasme, renoncent à tout droit de se faire tort » l'un à l'autre. » Cette loi fraternelle, si souvent enfreinte pendant les sanglantes horreurs de notre première république, mériterait une place dans les tentatives de fraternité qui vont présider en France à la seconde.

Il y a dans ce chant klephte une simplicité mélancolique, et un reflet des mœurs de la montagne, qui semblent se dérober à la traduction. Il faut bien en convenir, ces vers pour être complètement goûtés doivent être lus non-seulement dans leur propre langage, mais encore dans le pays et sous le ciel qui les vit naître sans nul effort. L'érudit, dans le coin de sa bibliothèque, comprendra-t-il jamais, même après d'opiniâtres études, le charme natif de ces ex-

pressions mêlées de grec et de turc , comme les populations qu'elles retracent ; ce parfum du sol oriental qui s'en dégage pour ainsi dire, et qui vient enivrer la tête et le cœur du Levantin, en dénouant pour lui la chaîne des souvenirs et des impressions patriotiques ?



Γ.

ΤΟΥ ΝΙΚΟΤΣΑΡΑ.

« Πέρα το, Νίκο, πέρα το, αὐτὸ τὸ μονοπάτι,
 Δεύτερον πλέον δὲν τὸ περνᾷς, δεύτερον δὲν διαβαίνεις. »
 « Ποῦ ξεύρεις συ, πουλάκι μου, καὶ μὲ τὸ λές ἔμεινα; »
 « Ἐχθές, προχθές ἐπέρασα ἀπὸ τὸ Βλαχοχώρι,
 Κ' ἄκουσα πῶς κοβέντιασαν γέροντες Λιθαδίται ·
 Τὸν Νίκον νὰ βαρέσωμεν, τὸν Νίκον τὸ Τσαρούλι,
 Ποῦ 'ναι λουλούδι 'ς τὰ βουνὰ καὶ κυπαρίσσ' 'ς τοὺς κάμπους,
 Εἶναι καὶ μέσ' 'ς τὴν θάλασσαν πύργος θεμελιωμένος. »
 Κ' ὁ Νίκος σὰν τὸ ἄκουσε, πολὺ τὸν κακοφάνη.
 Τὸν ψυχουιὸν του φώναξε, καὶ τὰ παιδιὰ του λέγει ·
 « Παιδιὰ μου, ζώστε τὰ σπαθιά, καὶ πάρτε τὰ τουφέκια,
 Νὰ πάγωμεν νὰ καύσωμεν τὸ ἔρημον Λιβάδι. »

III.

NIKOTSARAS.

« Passe le sentier, Nikos, passe. Tu ne le re-
« passeras pas, Nikos ; car tu ne dois pas re-
« venir. »

— Comment le sais-tu, mon petit oiseau, pour
me le dire ?

« C'est que, hier et avant-hier, j'ai traversé
« Vlachochori, et j'ai appris le complot des Pri-
« mats de Livadie. — Frappons Nikos, le fils de
« Tsaras, qui est la fleur de nos montagnes, le cy-
« près de nos champs, et la tour inébranlable au
« sein de la mer. »

Nikos s'indigne à cette nouvelle ; il appelle son
fils adoptif, et dit à ses palikares :

— Mes enfants, ceignez vos sabres, et prenez
vos fusils ; allons brûler la méchante Livadie. —

Καὶ κίνησαν, καὶ πῆγαιναν ἐξ' ἀπὸ τὸ Λιβιάδι·
Φωτιὰν βάλλουν 'ς τὴν χώραν των, κοτζαμπασίδες δένουν,
Κ' εἰς τὰ βουνὰ τοὺς ἔβγαλαν, βαρεὰ τοὺς τυραννοῦσαν.—
Ποιὸν θέλτε νὰ βαρέσετε, τὸν Νίκον τὸ Τσαρούλι;
Ποῦ 'ν' ἔνα τριαντάφυλλον 'ς τὸν κόσμον ἔακουσμένον;



Ils marchèrent, et vinrent à Livadie tout droit.

- Là, ils mettent le feu à la ville, enchaînent les kodjabachis, les conduisent dans les montagnes, et les traitent durement.

— Qui voulez-vous donc tuer, Primats de Livadie ? Serait-ce Nikos, le fils de Tsaras, qui est semblable à la rose, et dont le nom retentit dans l'univers ?

NIKOTSARAS.

COMMENTAIRE.

Nikos, fils de Tsaras. — Ce Nikotsaras, le plus célèbre capitaine des Armatoles du mont Olympe, fut tour à tour Klephte sur terre et pirate sur mer. Son nom et ses exploits vivent encore dans les chants et la mémoire des peuplades thessaliennes, qui, livrées, aujourd'hui comme dans l'antiquité, à leurs superstitions magiques et traditionnelles, ne le croient pas mort, et soutiennent qu'il était invulnérable. Il dort dans l'île de Skyre, dit la chronique klephte, mais il dort pour se réveiller bientôt, et pour exterminer de nouveau les Turcs.

Vlachochori. — L'un des villages valaques groupés autour du Pinde : colonie des Valaques qui s'établirent en Grèce vers le dixième siècle, où se parle encore le dialecte quasi-latin de la Valachie.

Serait-ce en raison de cet idiome originel que les Valaques du Pinde prétendent descendre des Romains réfugiés après Pharsale dans les montagnes de l'Épire ?

Livadie. — L'ancienne Libadée en Béotie, bien plus renommée par l'autre de Trophonius, dont on voit encore les vestiges dans la citadelle, que par son privilège exclusif d'être inaccessible aux taupes. Ce phénomène inexplicable portait grand préjudice à la voisine de Livadie, Orchomène, dont les taupes envahissaient le territoire en si grand nombre, que Pline le naturaliste y a vu des matelas faits avec leurs peaux.

Kodja-Bachi. — C'est, en turc, l'équivalent de Proestos, titre grec des Primats des villages.

Δ'.

Ο ΠΑΠΠΑΣ ΤΗΣ ΠΟΥΛΙΑΝΑΣ.

Ἀνάθεμά σε, βρε παπᾶ, παπᾶ 'πὸ τὴν Πουλιάναν
 Μὲ τὴν γραφὴν ποῦ ἔστειλες τὴν ἀποκρεῖν τὸ βράδυ.
 « Ἔς ἐσένα, Ἰάννη Καραλῆ, 'σ' ὅλα τὰ παλληκάρια.
 « Πενήντα γρόσια κέρασμα καὶ χωρὶς τὰ μπαχτζίσια,
 « Τὸν Ἰάννην νὰ μὲ φέρητε, τὸν Ἰάννην τὸν γαμβρόν μου.
 « Σὰν δὲν θελήσῃ νὰ ἔλθῃ, φέρτε του τὸ κεφάλι. »
 Καὶ κίνησαν πέντε παιδιὰ κι' ὁ ψυχουὶὸς ἀντάμα.
 Εὐρον τὸν Ἰάνν', ὅπ' ἔπινε μαζί μὲ τὰ παιδιὰ του.
 « Καλὴ σου μέρα, Ἰάννη μου. » — « Καλῶς τὰ παλληκάρια,
 Ὅρίσατε, μπρατίμοι μου, νὰ φάμεν καὶ νὰ πιῶμεν. » —
 « Ἡμεῖς διὰ φάγ' δὲν ἤλθαμεν οὐδὲ διὰ πιεῖν νὰ πιῶμεν.
 « Ἰάννη σὲ κράζ' ὁ πένθερος ν' ἔλθῃς ν' ἐνταμωθῶμεν. » —
 « Ἄν εἶναι διὰ καλὸν ν' ἔλθῃ νὰ στολισθῶ νὰ ἔρθω,
 Κι' ἂν εἶναι διὰ κακὸ ν' ἔλθῃ, νὰ ἔλθω καθὼς εἶμαι. »

.....

IV.

LE PAPPAS DE POULIANA.

Maudit sois-tu , Pappas, Pappas de Pouliana ,
toi et la lettre que tu écrivis un soir de carnaval !

« A toi, Jani Karali, et à tous tes palikares, cin-
« quante piastres pour boire , sans compter les
« étrennes, si vous m'amenez Jani, mon gendre.
« Apportez-moi sa tête, s'il refuse de venir. »

Cinq palikares se mettent en marche, et le fils
adoptif du Pappas avec eux. Ils trouvent Jani à
table, au milieu de ses enfants. — « Bonjour, cher
Jani. » — Bonjour, camarades. Entrez, mes frères ;
buvez et mangez. — « Nous ne sommes venus
« ni pour manger ni pour boire. Jani, ton beau-
« père te demande ; viens avec nous. »

— Si c'est pour mon bien qu'il faut venir, je
vais m'habiller pour le voyage ; si c'est pour mon
malheur, j'irai comme je suis.....

LE PAPPAS DE POULIANA.

COMMENTAIRE.

Pouliana. — Poliana, petite ville de la Macédoine, que l'on nomme communément Drogriani, sur les bords du lac de Prasie, dans les environs de Thessalonique, ou bien Boliana dans la Perrhébie. On y voit quelques ruines nommées Konispolis (ville de poussière).

Karali. — Chef de Klephtes inconnu, ainsi que *Jani*, le gendre du Pappas de Pouliana.

Ce chant inachevé, qui devait se terminer par la mort de Jani, me fut communiqué à l'état de fragment par un prêtre originaire de l'Épire, qui vivait à Thérapia chez l'archevêque d'Éphèse. « Tous nos Pappas, » me disait-il, « ne ressemblent pas à ce tyran de Pouliana ; mais quelques-uns, révoltés par les exactions sanguinaires des Pachas, ont exercé bra-

« vement en Thessalie le métier de Klephte; et d'autres, moins connus, s'occupent en ce moment avec autant de courage de notre indépendance. » Parmi ces derniers, il me cita l'archimandrite Dicée; le même qui, en 1826, à la tête de quinze cents hommes, sous le nom glorieux de *Pappa-Fléchas*, se précipita, le sabre à la main, sur l'armée d'Ibrahim, et après des prodiges de valeur, admiré du généralissime égyptien, y trouva la mort.

La vivacité du dialogue est un des caractères distinctifs du chant populaire. Elle le dégage de toutes les entraves que les *dit-il* et *répondit-il* obligés de nos conversations, même racontées en prose, jettent au milieu de nos récits. On n'oubliera pas que, dans le genre héroïque, de telles répétitions ont souvent coûté à Homère un hexamètre tout entier; et l'on saura gré à ses descendants de s'en être affranchis. Chez eux, cette heureuse ellipse ne s'exerce jamais au détriment de la clarté et du naturel. Elle abrège, comme on peut le voir ici, et elle presse la narration sans lui rien enlever de sa naïveté.



Ε'.

Ο ΓΕΡΑΛΑΦΟΣ ΚΑΙ ΤΟ ΖΑΡΚΑΔΙ.

Πέρα 'κεῖ 'ς τὸν Ὀλυμπον, 'κεῖ 'ς τὰ κοντοῦλατα
 Κάθουνταν γεράλαφος, κι' οὔλη κλαῖν τὰ μάτια του,
 Χύνουν δάκρυα κόκκινα, κόκκινα καὶ πράσινα,
 Κι' οὔλο καταγάλαζα.

Ζάρκαδος ἐπέρναγε, στέκει καὶ τὸν βόταγε·
 « Τ' ἔχεις βρὲ γεράλαφε, κι' οὔλο κλαῖν τὰ μάτια σου;
 Χύνουν δάκρυα κόκκινα, κόκκινα καὶ πράσινα,
 Κι' οὔλο καταγάλαζα; »

« Ἦρθαν Τοῦρκοι 'ς τὸ χωριό, ἔχουν καὶ λαγωνικά,
 Ἐβδομήντα δυὸ σκυλιά. »

« 'γὼ τὰ πέρνω 'ς τὸ κοντό, καὶ τὰ ρίχνω 'ς τὰ νησιά,
 'ς τὰ νησιά, 'ς τὰ πέλαγα. »

Ἰσα μὲ τὸ δειλινὸ πιάσανε τὸν ζαρκάδο,
 Κ' ἴσα μὲ τὸ θάμβωμα πιάσαν' τὸν γεράλαφο.

V.

LE VIEUX CERF ET LE CHEVREUIL.

Là-bas, sur le mont Olympe, dans les forêts basses des sapins, est couché un vieux cerf, dont les yeux pleurent abondamment. Il verse des larmes rouges, rouges et vertes ; des larmes bleues aussi. — Un chevreuil passe, s'arrête, et lui dit : « Qu'as-tu donc, vieux cerf ? Pourquoi tes yeux pleurent-ils abondamment ? Pourquoi verses-tu des larmes rouges, rouges et vertes ; des larmes bleues aussi ? »

— Les Turcs sont venus au village ; et ils ont avec eux soixante et douze lévriers. — « Je vais les prendre tous ensemble, et les jeter dans les îles, dans les îles et dans la mer. » — Mais quand vint le soir, ce fut le chevreuil qui fut pris, et quand vint minuit, le vieux cerf.

LE VIEUX CERF ET LE CHEVREUIL.

COMMENTAIRE.

Cette chanson, dont le refrain est bizarre, se chante chez les bergers nomades du Pinde, et exprime un si profond sentiment de tristesse, que la traduction ne saurait en approcher. On dit qu'elle se rattache à une haute antiquité, et qu'elle date de la prise de Thessalonique par Amurat II. Cet événement, qui précéda la perte de Constantinople, fut signalé par plus de calamités encore. Après le carnage, la captivité et la vente des habitants des deux sexes, toutes cruautés rajeunies, après quatre siècles, dans la dernière guerre de l'indépendance, un très-petit nombre de Grecs se retira dans les montagnes et s'incorpora dans les tribus klephtes : ils y portèrent, avec le désir de la vengeance, le souvenir de leurs malheurs.

On peut observer ici que la mélancolie des chants

populaires est douce et naturelle ; elle fuit le *lugubre* et l'*horrible*. La sympathie qu'elle cherche à inspirer naît d'elle-même du récit, et n'est jamais sollicitée par une réflexion de l'auteur. Nos maîtres en l'art d'écrire auraient-ils donc quelque chose à apprendre des bergers klephtes du mont Olympe ?

Γ.

ΓΙΑΝΑΚΗΣ.

Γιανάκη τ' εἶσαι κίτρινος καὶ τ' εἶσαι μαραμμένος;
« Παιδιά, σὰν μ' ἐρωτήσετε, νὰ σᾶς τ' ὁμολογήσω.
Ἀπόψ' εἶδα στὸν ὕπνον μου, εἶδα στὸν ὄνειρό μου,
Εἶδ' ὅτι 'σκόρπισ' ὁ ταῖφᾶς καὶ μᾶφυγε τ' ἀσκέρι,
Καὶ πῶς με πιανουν ζώντανο αὐτοῖν' οἱ Βαρβαρέζοι. »
Χῶλιοι τὸμ πᾶν ἀπὸ 'μπροστὰ καὶ δύο χιλιάδες πίσω.
Κι' οἱ πρόκριτοι τοῦ λέγανε, κι' οἱ πρόκριτοι τοῦ λένε.
« Μαρτύρα τὸν Κολιόπουλο καὶ τὸν Κολοχοτρόνη. »
« Παιδιά, πῶς μ' ἐπεράσετε; νὰ ψευδομαρτυρήσω;
Μονάρχος μου τὸ σήκωσα μὲ τήμ παλιοκαπῶτα.,
Ξῆνται παράδες τὸ σφαχτιὸ, δύο γρόσια τὸ μοςχάρι
Καὶ τρία γρόσια τ' ἄλλογο, ποιὸς θεὸς τὸ ὑποφέρει; »

VI.

JANAKIS.

Janaki, pourquoi donc es-tu si pâle et si changé? — « Enfants, puisque vous me le demandez, je vais vous le dire. Hier au soir j'ai vu dans mon sommeil, j'ai vu dans mes songes ma troupe se disperser, mon armée s'enfuir; et je suis tombé vivant aux mains des barbares de Bavière... » Il en eut deux mille derrière lui, et mille par devant. Alors les magistrats lui disent et lui répètent: « Porte « témoignage contre Koliopoulos et contre Colo-
« cotroni. » — « Enfants, pour qui me prenez-vous? Qui? moi! faux témoin?... Alors, je me suis révolté seul avec ma vieille capote. Soixante paras par mouton!... deux piastres pour un veau!... trois piastres pour un cheval!... Qui donc, grands dieux! pourrait supporter de tels impôts? »

JANAKIS.

COMMENTAIRE.

Ces vers, d'une composition assez récente, méritent quelque intérêt, en ce qu'ils retracent les derniers efforts des Klephtes contre l'autorité. Ici ce n'est plus des Turcs qu'il s'agit, mais des Bavaois.

La régence bavaoise, avant l'arrivée en Grèce du roi Othon, frappa des impôts qui, par leur nouveauté ou leur injustice, soulevèrent une opposition armée dans le Péloponnèse; Colocotroni et Koliopoulo fu-

rent les chefs de la résistance, et, à ce titre, condamnés à mort, puis amnistiés. Janakis, qui était sans doute un de leurs lieutenants, refusa de porter témoignage contre eux, et s'enfuit dans les montagnes.



Z'.

ΤΗΣ ΜΟΝΕΜΒΑΣΙΑΣ.

Διαβᾶτ' ἀπ' τῇ Μονεμβασίᾳ ἀπ' τὸ παλαιοκαστρίτσι,
 Ἐκεῖ νὰ 'δῇτε αἵματα ἐκεῖ νὰ 'δῇτε λείσια·
 Ποῦ 'κβῆχ' ὁ Κεχαγιάμπης μ' ὅλους τοὺς Ἀρβανίταις
 Κ' οἱ Κλέφταις ὅταν τῷμαθαν, πολὺ τοὺς 'κακοφάνη·
 Βάλλουσι βίγλας καὶ βιγλοῦν, βάλλουν καὶ καραούλια.
 Ἡ κάτω βίγλα 'φώναζε τὸ κάτω καραούλι.
 Πιάστε τὸν τόπον δυνατὰ καὶ φθιάστε τὰ ταμπούρια.
 Ὁ Κεχαγιᾶς μᾶς πλάκωσε μ' ὅλους τοὺς ἀρβανίταις.
 Πρώτη μπατάλια ποῦ 'πесе, τὴν ῥίχν' ὁ Κυριακούλης,
 Βαρεῖ τὸν μπαῖρακτάραγα κι' αὐτὸν τὸν σιλιχτάρην.
 Πέρνει μουλάρια μὲ φλωρὶ μουλάρια μὲ χρυσάφι.
 « Ποῦ 'σαι καϊμένε Θεόδωρε καὶ σὺ Κωλοκοτρόνη;
 Ποῦ ξεπατόνεις τὴν Τουρκιὰ καὶ τοὺς παλαιοὺς ἀγάδες.
 Τί λές, 'σκυλὶ Κιαμίλμπη, καὶ σὺ, βρὲ Κιμουρτάτη;
 Θὰ πιάσω σκλάβους μπέηδες καὶ σκλάβους βεζυράδες,
 Θὰ πιάσω τὰ βετζάλια σου κι' ὅλα σου τὰ χαρέμια. »
 Πιάνουν χαρέμια δεκοκτὼ καὶ μπέηδες δεκαπέντε.

VII.

MONEMBASIE.

— Passez par Monembasie et par Paléocastritsi. Là vous verrez du sang ; là vous verrez des cadavres.

Le kehaya-bey y vint avec tous ses Arvanites. Les Klephtes, en l'apprenant, s'en indignèrent ; ils placent des sentinelles , et veillent eux-mêmes ; ils placent aussi des corps de garde ; et la sentinelle d'en bas crie à son détachement : « Tenez ferme dans les postes, et battez le tambour ; le Kehaya nous arrive avec toutes ses forces. »

La première bataille qui tombe, c'est Kyriakoulis qui la lance. Il frappe le Bairactar-aga et le Séliktar lui-même. Il s'empare des mulets chargés de bourses, des mulets chargés d'or.

— « Où es-tu, pauvre Théodore, et toi, Colocotroni, toi, le fléau de la Turquie et des vieux agas ? Qu'en dis-tu, chien de Khiamil-bey, et toi, méchant Kimourta ? Je vais faire des beys prisonniers et des vizirs esclaves. Je vais prendre toute leur suite et leurs harems. »

Ils prennent dix-huit harems et quinze beys!!!

MONEMBASIE.
COMMENTAIRE.

Le héros de cette chanson est Kyriacoulis, frère du fameux Pietro-Bey Mavro-Micalis, prince de Maïna ; celui-ci, membre actif et puissant de l'Hétairie, était aussi l'un des plus vaillants capitaines des Klephtes de Morée.

J'ai réuni et placé dans cette section trois chansons, y compris la précédente des Klephtes de Morée. Variété de Klephtes plus modernes, mais non moins

braves que les Palikares indépendants du Pinde ou de l'Olympe. Le fameux Colocotroni fut leur chef et leur héros. Son nom, et le sujet de ses chants populaires, aurait pu les rattacher à la section historique; mais les collecteurs de poésies manuscrites les ont classés eux-mêmes parmi les faits appartenant à la klephtairie, et j'ai fait comme eux.

Palæocastritsi. — Ancienne petite forteresse; nom commun à tous les vieux châteaux vénitiens, génois, ou de plus antique origine, qui se multiplient sous les yeux du voyageur en Orient.

Le *Kehaya-Bey.* — Ali-Bey nommé pacha de Morée, *kehaya* ou lieutenant du général en chef Kourchid séraskier; ce même Kourchid, vainqueur du vieux et féroce Ali Tébelen d'Ianina.

Arvanites. — Albanais errants, Arnaoutes; satellites du Kehaya-Bey.

Bairactar-aga. — Le porte-drapeau.

Sélictar. — Le porte-sabre d'Ali-Bey.

Les Klephtes, dépourvus jusqu'alors de troupes régulières, avaient emprunté leurs termes de tactique à leurs voisins, à leurs auxiliaires et à leurs ennemis. C'est l'Italie qui leur donne les mots *Bigla* (*Vigilia*), sentinelle, et *Bataglia* ; comme la Turquie, le *Karaouli*, corps de garde ; et l'armée française, le *Tambour*.

Théodore. — Chef de Klephtes, fils du fameux capitaine Zacharias du Péloponnèse.

Khiamil-Bey. — Khiamil, Bey de Corinthe, célèbre par ses immenses richesses, pris par les Grecs en 1821, au siège de Tripolitza, et mis à mort peu de temps après.

On m'a montré à Corinthe l'un des quarante palais que les Grecs attribuaient à Khiamil-Bey, en exagérant son opulence : aucune de ses somptueuses demeures n'était sans doute aussi heureusement située que celle-ci : adossée à l'Acro-Corinthe, elle dominait la ville entière, les campagnes qui descendent jusqu'au rivage, le golfe, et le demi-cercle le plus complet des monts du Pinde et de l'Épire. Le Bey de Corinthe y passait de longues journées, étendu sur ses larges divans, occupé à considérer ses vastes pos-

sessions, ou, comme presque tous les Turcs, oisifs habitants du littoral, à compter les voiles de la mer à l'aide de ses télescopes. Je ne pouvais m'empêcher de penser, moi qui feuilletais alors à toute heure mon Strabon, que ces télescopes eussent été d'un bien meilleur usage entre les mains du géographe. De ces mêmes hauteurs de Corinthe où je lui succédais, Strabon me désignait Cléone *la bien bâtie* (1), dont il avait à l'œil nu, faute de mieux, aperçu les remparts, éloignés de quatre-vingts stades (2).

(1) Homère, *Il.*, liv. II, v. 734.

(2) Strabon, liv. IX, p. 414.

H'.

ΤΟΥ ΑΝΑΡΕΙΟΥ ΓΕΩΡΓΑΚΗ.

Πολλαῖς μανούλαις θλίβονται κι' ὅλαι παρηγοροῦνται·
 Τοῦ Γεώργ' ἡ μάνα θλίβεται, παρηγοριὰν δὲν ἔχει,
 'ς τὸ παραθύρι κάθεται, τοὺς κάμπους ἀγναντεύει,
 Τὰ ριζοβούνια τοῦ Λουνοῦ βλέπει σκοτιδιασμένα·

Μ' εἶν' ἀπ' τὰ χιόνια τὰ πολλὰ, εἴτ' ἀπὸ τὸν χειμῶνα;
 Μήτ' ἀπ' τὰ χιόνια τὰ πολλὰ, μήτ' ἀπὸ τὸν χειμῶνα,
 Τὸν μαῦρον Γεῶργον ἔκλεισαν οἱ ἄπιστοι Λαλεῖοι.

Αὐτοὶ δὲ ἦσαν ἴλιγοστοὶ, ἦσαν δύο τρεῖς χιλιάδες,
 Κι' ὁ Γεῶργος ἦτο μοναχὸς μὲ δώδεκα ἑνομάτους.
 Δερβῆς Ἀράπης φώναξεν ἀπὸ τὸ μετερίζι.

« Ἐκβα Γεῶργο προσκύνῃς καὶ δῶσε τ' ἄρματά σου. »—

« Ἐγὼ 'μαι Γεῶργος τοῦ Ἰαννιά, τοῦ πρώτου καπετάνου,
 Καὶ θὰ βαστάξω πόλεμον μὲ δώδεκα ἑνομάτους.

VIII.

LE BRAVE GEORGE.

Bien des mères pleurent et se consolent ; la mère de George pleure et ne se console pas.

Assise à sa fenêtre, elle considère les campagnes, et regarde les penchants du Lounos qui se couvrent d'obscurité.

Est-ce de trop de neige, ou par l'effet de la tempête ? Ce n'est ni par l'effet de la tempête ni par trop de neige.

Ce sont les infidèles Laliotes qui ont bloqué le malheureux George ; et ils n'étaient pas peu nombreux ; ils étaient deux ou trois mille. George était seul avec douze compagnons.

Un derviche arabe, derrière son retranchement, lui crie : « Sors, George ; sou mets-toi et rends « tes armes ! »

— « Je suis George, le fils de Jannia, le premier des capitaines ; je soutiendrai le combat avec mes douze compagnons. »

Μακροπανάγος φώναξεν ἀπ' ὑψηλὴν βαχοῦλαν.
Βάστα Γεῶργο τὸν πόλεμον βάστα καὶ τὸ τουφέκι,
Κ' ἐγὼ μιντάτι σ' ἔρχομαι μὲ δυὸ μὲ τρεῖς χιλιάδες. —
Τί νὰ βαστάξω, θεῖέ μου, τρεῖς ἡμέραις καὶ τρεῖς νύκταις.
Δίχως ψωμί, δίχως νερόν, δίχως καμμιὰν κυβέρνην;
Ποιὸς εἶν' ἄξιος καὶ ἡγήγορος ἔς τὰ Τρίκορφα νὰ ἴπῃ
Διὰ νὰ ἴπῃ τὴν Γεώργαιναν, τὴν νεοπανδρεμένην,
Νά μὴν ἀλλάξῃ τὴν λαμπράν, φλωριὰ νὰ μὴ κρεμάσῃ;
Τὸν Γεῶργον τὸν ἐσκότωσαν.

Macropanagos crie, du haut d'un rocher :

« Tiens bon, George, aide-toi de ton mousquet !

« Je viens à ton secours avec deux ou trois mille hommes. » — « O mon oncle, comment tenir trois jours et trois nuits ? je n'ai ni pain ni eau, et je ne sais que faire. — Qui aura la charité de courir à Tricorpha, et de dire à la Georgiane, la nouvelle mariée, qu'elle ne revête pas ses beaux habits le jour de Pâques, et ne suspende pas des pièces d'or à ses cheveux ?... »

— Ils ont tué George!!!



LE BRAVE GEORGE.

COMMENTAIRE.

Les Laliotes. — Schypétars musulmans établis à Lala, bourg situé sur le mont Pholoë, en Élide. Soldats audacieux, cavaliers intrépides, surnommés les modernes centaures : accrus, à toutes les époques des révolutions grecques ou ottomanes, des bandes de rebelles, ils exercèrent leurs brigandages et leur férocité dans la Morée, jusqu'à ce que les capitaines Koliopoulo et Métaxa de Céphalonie les eussent contraints à se retirer dans la ville de Patras, en 1821.

Tricorpha. — Les hameaux de Tricorpha prennent leur désignation du mont Tricorpho. M. Fau-riel, oubliant que c'est le nom spécial d'une mon-tagne, l'a traduit par *mont aux Trois Cîmes*, éty-mologie contractée, il est vrai, du grec (τρία κορύφα), mais en même temps désignation générique qui s'ap-plierait à plus d'une configuration des hauteurs de la Grèce continentale. Je reprocherais aussi à mon savant prédécesseur d'avoir appelé *villages des pîtres* (t. 1, p. 20) les villages des Valaques, (Βλαχοχώρια), si je ne craignais de montrer envers lui plus de ran-cune que je n'en ai.

Le mont Tricorpho, détaché des monts Polyphen-gos et Solygée, élève ses trois sommets grisâtres et sans végétation au-dessus des forêts et de la vallée de Cléones. Je ne puis oublier que j'ai cheminé sur ses pentants par une belle journée de septembre, tantôt foulant aux pieds les éclats de ses roches bril-lantes au soleil, tantôt me reposant sous ses épais ombrages, scrutant ses ravins et ses replis, jusqu'à ce qu'il m'ait montré, cachées dans ses flancs, la porte aux Lions, la tombe des Atrides, et les ruines de l'antique Mycènes.

Le *Lounos* est le mont Olonos, dans l'Achaïe su-périeure, autrefois Olénos.

Kuberna. — J'ai bonne envie d'initier mon lecteur aux perplexités dans lesquelles mon zèle pour l'instruire et lui plaire, me précipite. « Je suis sans pain, sans eau, » dit le pauvre George, « et sans aucune kuberna. » Jé me trouve bien embarrassé, de mon côté, pour expliquer ce que veut dire le vaillant Klephte. Si je traduis ainsi : *sans aucune nourriture*, je détourne violemment de son sens primitif le mot *kuberna*, qui signifie gouverne, direction ; et je ne l'oserais, bien qu'un interprète allemand m'en ait donné le mauvais exemple. J'aimerais presque autant risquer ceci : *sans giberne*, et faire ressortir davantage, au moyen de ce barbarisme grec, l'intrépidité du brave George, à qui les munitions de guerre et de bouche manqueraient ainsi tout à la fois.

La Georgianè. — La femme de George, locution familière au midi de la France. Là, comme en Grèce, ce n'est pas seulement l'épouse qui, dans la bouche du peuple, prend aussi le nom du mari, adouci par la terminaison féminine : c'est parfois aussi la mère, comme nous avons vu plus haut l'Odysseane, la mère d'Odyssee. Enfin, la coutume est tellement prononcée à cet égard, que les Grecs l'ont appliquée même aux Turques, et qu'ils disent la Khiamilaine, pour désigner la femme de Khiamil-

Bey, comme si ce haut et puissant seigneur ottoman n'avait eu qu'une femme, lui, l'égal des pachas, riche assez pour acheter et nourrir des centaines de femmes, ainsi que l'observait judicieusement, en vue de son harem, mon hôtelier du khan de Corinthe. Peut-être aussi la plainte citée par M. Fauriel fait-elle mention d'une Khiamilaine unique, parce que, entre toutes les femmes du malheureux bey de Corinthe, il ne s'en trouva qu'une pour le regretter. Autre inconvénient de la polygamie!

Θ'.

ΤΟ ΔΕΙΠΝΟΝ ΤΩΝ ΚΛΕΙΠΤΩΝ.

Α'.

Εἰς δάση κ' εἰς βράχους κ' εἰς ἄγριον σκότος

Ἐδῶ ποῦ δὲν φθάνει τυράννου σπαθί,

Ἀφῆτε, ἅς παύσῃ τῶν ὅπλων ὁ κρότος,

Καὶ δεῖπνον εἰς θάμνους χλωροὺς ἅς στρωθῇ.

Εἰς κύκλον καθῆστε,

Τὲς πλῶσκες γεμίστε,

Κ' ὁ δεῖπνος ἀν.εἶναι λιτὸς καὶ μικρὸς,

Ζοῦν ἄλλοι εἰς ἄλλας

Τρυφὰς καὶ κερπάλας,

Πλὴν εἶναι ἄρτος τῶν δούλων πικρός.

IX.

LE BANQUET DES KLEPHTES.

1.

Dans ces forêts sombres, parmi ces roches sauvages où ne peut atteindre le sabre du tyran, oublions le bruit des armes, et dressons la table sous ces rameaux verts. Asseyez-vous en cercle; remplissez les coupes; et si notre repas est pauvre et borné, sachez que d'autres vivent dans l'abondance et les délices, mais que le pain des esclaves est amer.

B'.

Αδέσμευτοι ὡς τῶν βουνῶν μας ἡ αὔρα,
 Ὀρμῶμεν, πετοῦμεν ὡσὰν αἰετοί·
 Τὸ βλέμμα μας φλόγα, τὰ ὄπλα μας μαῦρα,
 Τὸ βῆμα μας εἶναι θανάτου βροντή.
 Εἰς χεῖρας τὸ ξίφος,
 Γελῶμεν ἀψήφως
 Μ' ἀγρίων τυράννων στρατοὺς καὶ ὀργήν.
 Κ' εἰς δάση κ' εἰς βάτους,
 Κ' εἰς βράχους ἀβάτους
 Ξεχνῶμεν τὴν δούλην καὶ ἄνδρον γῆν.

F'.

Ἀνήσυχα τρίζουν τὰ ξίφ' εἰς τὰς θηκάς·
 Ἀς τρίζουν, θὰ ἔλθῃ κ' αὐτῶν ἡ στιγμή.
 Θὰ εὗρουν ἀκόμη καὶ μάχας καὶ νίκας,
 • Κ' εἰς αἶμα θά σπύσ' ἡ σκληρὰ των ὀρμή.
 Καιρὸς ὅσον εἶναι
 Τραγοῦδα καὶ πίνε.
 Γλιστρᾷ ὁ καιρὸς, καὶ σὺ γλίστρα μαζῇ·
 Εὐφραίνου ὡς νέος
 Παντοῦ ὁ γεναῖος
 Γεναῖ ἀποθνήσκει, γεναῖα καὶ ζῇ.

2.

Libres comme l'air de nos montagnes, nous courons et volons partout, ainsi que nos aigles. Nos regards brûlent, nos armes dévastent ; quand nous marchons, c'est le tonnerre de la mort. L'épée à la main, nous rions de la colère et des armées de nos barbares tyrans. Dans les sentiers de nos forêts, ou dans nos précipices infranchissables, nous oublions la terre des esclaves et des lâches.

3.

Nos épées s'agitent et crient dans leurs fourreaux. Qu'elles crient et s'agitent, leur moment viendra ! Elles trouveront encore des combats, des victoires ; et leur ardeur s'éteindra dans le sang. Chante et bois comme vient le temps. Ce temps passe ; passe avec lui. Jouis de ta jeunesse, et sois toujours brave : brave si tu vis, brave si tu meurs.

Δ'.

Ὁ δοῦλος ἐνῶ τὰ δεσμά του χρυσώνει ,
 Τὴν χεῖρα δειλῶς ποῦ τὸν σφάζει φιλεῖ.
 Ἡμεῖς εἰς κανένα δὲν κλίνομεν γόνυ ,
 Κ' ἐμπρὸς εἰς τὰ ξίφη μας κλίνουν πολλοί.
 Κιρνᾶτε κιρνᾶτε ,
 Τὲς πλῶσκες γυρνᾶτε ,
 Καὶ πίνετ' εὐθύμως καὶ μ' ἥσυχον νοῦν.
 Οἱ πλέοντες οὗτοι ,
 Εἰς δόξαν καὶ πλούτη ,
 Συχνὰ μὲ χολὴν τὸ κρασί των κιρνοῦν.

Ε'.

Ποτὲ εἰς κανὲν δὲν φωλεύομεν μέρος ,
 Ἀλλ' ὡς τὰ πετῶντα τοῦ δάσους πτηνὰ ,
 Μ' ἀτάραχον φρένα τερπνῶς κ' ἐλευθέρως
 Πλανώμεθα ὡς ὁ καιρὸς μᾶς πλανᾷ.
 Ἐκλέγομεν στρῶμα
 Τοῦ δάσους τὸ χῶμα ,
 Καὶ σκέπην τοὺς κλάδους ἀγρίας δρυός.
 Τοῦ βράχου ἡ κρίνη
 Τὴν δίψαν μας σβύνει ,
 Καὶ πρόχειρον δίδει τροφήν ὁ Θεός.

4.

L'esclave, pour dorer ses fers, baise la main qui l'opprime. Nous n'inclinons le genou devant personne, et bien des genoux se courbent devant nos armes. Versez, versez ; faites passer les coupes, et buvez tranquilles et contents. Tous ces navigateurs de la vie, qui naviguent au sein des honneurs et de l'or, mêlent bien du fiel à leur vin.

5.

Nous n'avons de gîte nulle part ; mais, ainsi que les habitants ailés de nos forêts, nous errons, comme l'occasion nous mène, librement, gaiement et sans soucis. Le sol de la forêt est notre lit ; les branches du chêne sont nos rideaux ; la source du ravin éteint notre soif, et Dieu pourvoit à notre nourriture.

Γ'.

Ἡ πλώσκ' ἄς γυρνᾷ! Εἰς τὸν γείτονα δότε·

Ἀστράπτουν οἱ λόφοι καὶ σείετ' ἡ γῆ.

Ὡς ἄγραν ἡμᾶς κυνηγοῦν στρατιῶται.

Ὁ πόλεμος ἦλθε καὶ ἦλθ' ἡ σφαγή.

Κ' ἂν ἔλθῃ τὸ βόλι,

Κ' ἂν πέσωμεν ὅλοι.

Κ' ἂν ἔσχατον πίνωμ' αὐτὸ τὸ κρασί,

Κάνεις δὲν θὰ κλαύσῃ

Κ' ἡ γῆ δὲν θὰ παύσῃ

Νὰ ἔχῃ τυράννουσ, καὶ νὰ τοὺς μισῇ.



6.

Faites passer la coupe à votre voisin. Les collines jettent des éclairs ; la terre tremble ; les soldats nous chassent comme une proie. Voici la guerre, voici le carnage ! Si les balles arrivent, si nous succombons, si ce vin doit être le dernier pour nous, aucun de nous ne se plaindra : et la terre, qui n'a pas cessé d'avoir des tyrans, ne cessera pas de les haïr.



I'.

Ο ΚΛΕΠΤΗΣ.

Μαῦρ' εἶν' ἡ νύκτα 'ς τὰ βουνά,
'ς τοὺς βράχους πέφτει χιόνι.
'ς τὰ ἄγρια, 'ς τὰ σκοτινᾶ,
'ς τὲς τραχὲς πέτρες, 'ς τὰ στενὰ,
Ὁ Κλέφτης ξεσπαθώνει.

'ς τὸ δεξι χέρι τὸ γυμνὸ
Βαστᾶ ἄστροπελέκι.
Ἡπατάι ἔχει τὸ βουνὸ,
Καὶ σκέπασπα τὸν οὐρανὸ,
Κ' ἐλπίδα τὸ τουφέκι.

Φεύγουν οἱ τύραννοι χλωμοὶ
Τὸ μαῦρο του μαχαίρι.
Μ' ἰδρῶτα βρέχει τὸ ψωμί,
Ξέρει νὰ ζήσῃ μέ τιμῇ,
Καὶ νὰ πεθάνῃ ξέρει.

X.

LE KLEPHTE.

La nuit est noire sur les montagnes ; la neige tombe dans les ravins. Au milieu de la solitude et de l'obscurité, dans les défilés et dans les roches escarpées, le Klephte brandit son sabre.

Il porte la foudre nue dans sa main droite ; il a pour palais la montagne ; pour abri le ciel, pour espérance sa carabine.

Les tyrans, pâles de crainte, fuient sa terrible épée. Son pain est trempé de sa sueur. Il sait vivre avec honneur ; il sait mourir aussi.

Τὸν κόσμ' ὁ δόλος διοικεῖ

Κ' ἡ ἄδικ' εἰμαρμένη.

Τὰ πλούτη ἔχουν οἱ κακοί,

Κ' ἐδῶ ε' τοὺς βράχους κατοικεῖ,

Ἡ ἀρετὴ κρυμμένη.

Μεγάλοι ἔμποροι πωλοῦν

Τὰ ἔθνη σὰν κοπάδια·

Τὴν γῆν προδίδουν καὶ γελοῦν,

Ἐδ' ὅμως ἄρματα λαλοῦν

Στ' ἀπάτητα λαγκάδια.

Πήγετε, φίλα τὴν ποδιά

Ποῦ δούλοι προσκυνοῦνε·

Ἐδὼ στὰ πράσινα κλαδιά

Μὸν τὸ σπαθί τοὺς τὰ παιδιὰ

Καὶ τὸν σταυρὸν φιλοῦνε.

Μητέρα κλαῖς. Ἀναχωρῶ,

Νὰ μ' εὐχηθῆς γυρεύω·

Ἐνα παιδί σέ ὑστερῶ,

Ὅμως νὰ ζήσω δὲν ἔμπορῶ

Ἄν ζῶ γιὰ νὰ δουλεύω.

La fourberie et l'injustice règnent dans l'univers. Les méchants ont la fortune. C'est ici, sur ces rochers, qu'habite la vertu ignorée.

De grands marchands trafiquent des peuples, comme de troupeaux de brebis. Ils trahissent le monde et en rient. Ici, les armes parlent seules dans nos vallées inaccessibles.

Allez, baisez les pieds devant lesquels les esclaves s'inclinent. Ici, sous ces rameaux verts, les Klephtes ne baisent que leur épée et la croix.

« Tu pleures, ma mère ; je pars. Si tu pries pour moi, je reviendrai. Je te prive d'un fils ; mais je ne puis pas vivre de la vie de l'esclavage.

Μὴ κλαῖτε μάτια γαλανὰ,
Φωστῆρες ποῦ ἀρέσω·
Τὸ δάκρυό σας μὲ πλανᾷ,
Ἐλεύθερος ζῶ εἰς τὰ βουνὰ,
Κ' Ἐλεύθερος θὰ πῆσω.

Βαργιὰ, βαργιὰ, βοῖζ' ἡ γῆ,
Ἐνα τουφέκι πέφτει·
Παντοῦ τρομάρα καὶ σφαγὴ,
Ἐδῶ φυγὴ, ἐκεῖ πληγὴ.....
Ἐσκότωσαν τὸν κλέφτη.

Σύντροφοι ἄσκετοι, πεζοὶ
Τὸν φέρνουν λυπημένοι,
Καὶ τραγουδοῦν ὅλοι μαζῇ.
« Ἐλεύθερος ὁ κλέφτης ζῇ
Κ' Ἐλεύθερος πεθαίνει. »

« Ne pleurez pas, ô mes beaux yeux bleus que j'aime ! vos larmes me désespèrent. Je vis libre dans les montagnes, je veux mourir libre aussi. »

Allons ! allons ! la terre retentit ; la fusillade commence. Partout la terreur, partout le sang : ici la fuite, là la blessure..... — Ils ont tué le Klephte.

Les voisins désolés, et la tête découverte, le rapportent à pied. Ils chantent tous ensemble :

« Le Klephte vit libre ;

« Il meurt libre aussi ! »

LE BANQUET DES KLEPHTES.

COMMENTAIRE.

Cette poésie, d'un style et d'un ton si différents des chants klephtes ordinaires, se chante, à Athènes sans doute, sur l'air du chœur des chasseurs de Weber; comme la chanson suivante, sur l'air des voleurs de Schiller. Cette particularité suffirait pour les faire classer l'une et l'autre parmi les chansons d'art les plus récentes, si on ne reconnaissait en elles tout d'abord la verve et l'imagination de quelque jeune poète civilisé, jaloux de jeter un dernier hommage à ces Klephtes intrépides, dont les traces et les souvenirs vont chaque jour s'évanouissant.

Si les balles arrivent, — « Vienne une bonne balle de plomb! » (Καλὸν μολύβι.) C'était le cri des repas et le souhait de bonheur des Klephtes, destinés, s'ils étaient pris vivants, à d'affreux supplices.

LE KLEPHTE.

COMMENTAIRE.

Il sait vivre avec honneur ; il sait mourir aussi—

... Θάνατος δέ ποτ' ἔσσεται, ὁππότε κέν δῃ

Μοῖραι ἐπικλώσωσ' ἀλλά τις ἰθὺς ἴτω.

Tyrtée, ch. 1, v. 10.

« La mort viendra quand les Parques l'auront
« résolu ; jusque-là, marchons droit au danger ! »

Une imitation de ce chant du Klephthe, accompagnée d'une remarquable mélodie, eut quelque vogue en France, quand l'expédition de Morée venait de mettre la Grèce à la mode. Mais nos engouements politiques passent comme nos chansons.

ΙΑ΄.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Ἀνέβηκα 'ς τὸν Ὀλυμπον καὶ κύτταξα τριγύρω·
 Τριγύρω γύρω θάλασσα κ' ἀπὸ στερε' Ἀρβανῖται.
 Καὶ πάλιν 'πίσω 'γύρισα μέσ' 'ς τὰ παλαιὰ λιμέρια·
 Τὰ εὐρίσκω ὅλ' ἔρημα, ὅλα χορταριασμένα.
 Ψηλὴν λαλίτσαν ἔκβαλα, ὅσον κ' ἂν ἤμποροῦσα·
 « Ποῦ 'σαι, Ἀνδρίτσε μπράτιμε κ' Ἀλέξανδρε κουμπάρε; »—
 « Ἀλέξανδρος δὲν εἶν' ἐδῶ, 'πῆγ' εἰς τὴν Ἑλασσῶνα,
 'πῆγε, νὰ 'μάς' Ἀρβανιτίαν, ν' ἔλθῃ νὰ σέ βαρέσῃ. »—
 « Καὶ τί κακὸν τὸν ἔκαμα, θέλει νὰ μὲ βαρέσῃ;
 Ἦλθε μὲ παλαιογραβάνια, τὸν ἔκαμα καινούρια·
 Ἦλθε μὲ παλαιοτζαρούγια, τὸν ἔκαμα πλεγμένα·
 Ἦλθε μὲ παλαιοπίστολα, τὸν ἔκαμ' ἀσημένια·
 Πέντε παιδία τὸν 'δάπτισα, κανὲν νὰ μὴν τὸν ζήσῃ! »

XI.

ALEXANDRE.

Je suis monté sur l'Olympe pour regarder tout à l'entour; et tout à l'entour je n'ai vu que la mer, et sur terre des Arvanites. Je m'en retourne alors dans nos anciens quartiers. Je les trouve tous déserts, tous cachés sous l'herbe. J'ai jeté des cris aussi loin que j'ai pu. Où es-tu, mon frère Andritsos? Où es-tu, Alexandre, mon compère?

— Alexandre n'est pas ici; il est allé à Elasonne réunir les Arvanites, pour tomber sur toi. —

Et quel mal lui ai-je fait pour qu'il tombe sur moi? Il est venu avec une vieille capote; je lui en ai fait une neuve. Il est venu avec de vieilles sandales; je lui en ai tressé d'autres. Il est venu avec de vieux pistolets; je lui en ai donné d'argent. J'ai baptisé ses cinq enfants..... Que pas un seul ne lui survive!

ALEXANDRE.

COMMENTAIRE.

Et moi aussi je suis monté sur l'Olympe; mais un Olympe aux neiges éternelles, dominant d'un tiers de sa hauteur l'Olympe de Thessalie aux neiges éphémères. Mon Olympe ne nourrit pas des troupes nombreuses d'Armatoles et de Klephtes; il cache quelques rares Turcomans, bergers comme tous les habitants des hauts lieux. Enfin, ma montagne n'a pas le Pélion et l'Ossa pour rivaux; elle s'élève seule dans l'immensité, et protège toute l'Asie-Mineure septentrionale. Sur ses sommets et dans ses vallons, point de traîtres comme le compère Alexandre d'Élassone; point de combat contre les Arvanites: rien que la paix et le silence du désert.

Quand je naviguai pour la première fois vers l'Archipel, le pilote de la frégate *la Galatée*, qui me portait en Orient, me fit entrevoir dans les nuages, au dessus du promontoire de Leucate, l'Olympe d'A-

carnanie; puis, un peu plus loin, assombri par la tempête, l'Olympe de l'Élide, lequel, après avoir fait naître Olympie et l'Alphée, se perd aujourd'hui sous le nom de Miraca.

Plus tard j'avais aperçu l'Olympe de Chypre, où les vignes de la Commanderie, disparue à son tour, ont remplacé le temple de Vénus. Je passai quelques heures au pied d'un Olympe de Cilicie, satellite du Taurus; enfin, on me montra près d'Argos je ne sais quelle colline olympienne, confondue dans la chaîne du mont Malévo.

Mais, fidèle à mon admiration primitive, je m'en tiens à mon géant bithynien, à ce pompeux Olympe que chaque jour, pendant quatre années, j'ai vu, de ma fenêtre européenne, resplendir en Asie sous les feux du soleil, et attirer sans cesse vers lui mes regards et mes méditations.

IB'.

ΤΟΥ ΛΑΖΟΥ.

Τρεῖς περδικούλαι 'κάθοντο εἰς τὴν Μηλεὰν ἐπάνω ·
Εἶχαν τ' ὀνύχια κόκκινα καὶ τὰ φτερὰ γραμμένα.
'μυρολογοῦσαν· κ' ἔλεγαν, μυρολογοῦν καὶ λέγουν ·
Θεέ μου, τί νὰ γίνηκεν ὁ ἔξαρχος ὁ Λάζος;
Ποῦ 'ταν 'ς τὸν κόσμον 'ξακουσὸς, 'ς τὸν κόσμον 'ξακουσμένος.
Λάζε μου, τί δὲν φαίνεσαι τοῦτο τὸ καλοκαῖρι;
Νὰ περπατῇς ἀρματωλὸς 'ς τὸ μαῦρον καβαλλάρης ·
Νὰ λάμπουν τὰ τζαπράζιά σου, τὰ φλωροκαπνισμένα ,
Δώδεκ' ἀράδες τὰ κόμβια 'ς τὰ βούχια γελέκια,
Ν' ἔχῃς κ' εἰς τὸ σπαθάκι σου χοῦφταν μαλαγματενίαν,
Νὰ κρούῃ ὁ ἥλιος τὴν αὐγὴν, νὰ κρούῃ τὸ μεσημέρι.

XII.

LAZOS.

Trois jeunes perdrix se sont posées sur les hauteurs de Milias ; elles avaient les ongles rougis et les ailes peintes. Elles se lamentaient et disaient, elles se lamentent et disent :

— « Mon Dieu ! qu'est-il donc advenu à Lazos
« l'Exarque, qui était si connu et si renommé
« dans le monde ? Mon Lazos, pourquoi ne pa-
« rais-tu pas cet été ? Pourquoi ne pas te pro-
« mener vêtu en Armatole sur ton cheval noir,
« avec tes brillants cuissards tout argentés, et tes
« douze rangs de boutons sur ta veste de drap ?
« pour montrer ton sabre et sa poignée d'or, où
« le soleil se mire le matin et se mire au milieu
« du jour ? »

II'.

ΤΟΥ ΤΣΕΛΙΟΥ.

Πωλί μου, πόθεν ἔρχεσαι καὶ ποῦ θὰ καταβαίνης; —
 « Ἀπὸ τὴν Ρούμελ' ἔρχομαι, 'ς τὴν θάλασσαν πηγαίνω.
 Φέρω τὰ χαιρετήματα τὸν Τσέλιον Ρουμελιώτην,
 Τὰ στέλλει ἡ μανουλά του κ' ἡ δόλει' ἀδελφή του. » —
 Πωλί μου, Τσέλιος δὲν 'ναι ἐδῶ, οὐδὲ καὶ τὰ παιδιά του.
 Τὸν ἔκλεισ' ὁ Βέλῃ πασᾶς 'ς τὴν Λυγερίαν 'πὸ πάνω.
 Τὸν ἔκλεισ' ὁ Βελῃ πασᾶς μὲ τέσσαρας χιλιάδας.
 Κ' ὁ Τιλαχβέζος, 'φώναζεν ἀπὸ τὸ μετερίζι.
 « Ἐκβα, Τσέλιέ μ', προσκύνησε, προσκύνα τὸν Βεζύρην. »
 Τσέλιος τ' ἀπελογήθηκεν ἀπὸ μετερίζι. —
 Ὅσον 'ν' ὁ Τσέλιος ζωντανός, πασᾶν δὲν προσκυνάει,
 Πασᾶν 'χει Τσέλιος τὸ σπαθί, Βεζύρην τὸ τουφέκι. —

XIII.

TSÉLIOS.

Mon cher oiseau, d'où viens-tu? et où vas-tu descendre?

— « Je viens de Roumélie, et je vais vers la mer. Je porte à Tsélios le Rouméliote les compliments de sa mère et de sa pauvre sœur. » —

Mon cher oiseau, Tsélios n'est pas ici, ni ses braves. Véli-Pacha le tient sur les hauteurs de Lygérie, et le cerne avec quatre mille hommes.

Tilchabazos lui a crié du haut du retranchement : « Sors, Tsélios, soumets-toi, et viens saluer le vizir. »

Tzélios lui a répondu : « Tant que Tzélios est vivant, il ne se soumet point au vizir. Tsélios n'a pour pacha que son sabre, et pour vizir que son mousquet. »

Τραβᾶ, ἐκβάλλει τὸ σπαθὶ καὶ τὰ παιδία φωνάζει· —

« Γιουροῦς, παιδία, νὰ κάμωμεν εἰς τὸν Σμαίτην Κιόην. »

Τραβοῦν, ἐκβάλλουν τὰ σπαθία ἐπάνω ᾽ς τὸν Σμαίτην,

Καὶ τὸ κεφάλι τὸν ᾽πῆραν, ζ' τὸν Τσέλιον τὸ πηγαίνουν.

Βελῆ πασᾶς σὰν τὸ ᾽μαθε, πολὺ τὸν ἐλυπήθη.

Il tire son sabre, le brandit, et appelle ses camarades : — « Enfants, faisons une pointe contre « Ismail-Bey. »

— Ils tirent leurs sabres, les brandissent, s'élancent sur Ismail, lui coupent la tête, et l'apportent à Tsélios.... Véli-Pacha, en l'apprenant, en eut un grand chagrin.

LAZOS.

COMMENTAIRE.

Milias était l'un des quatorze districts de la Macédoine érigés en capitainerie d'Armatoles par un ancien décret impérial ; la rivière qui descend des cimes du Mavronoros, enfant du Pinde, et le khan solitaire dressé sur ces bords chargés de sapins, portent ce même nom de Milias. Lazos en était l'exarque ou le capitaine. Il se révolta, et se rendit célèbre par ses exploits de Klephte montagnard. Poursuivi sur terre, il se fit Klephte maritime, pour ne pas dire pirate ; et il ne reparut plus dans les gorges de l'Olympe, où les femmes de Milias, sous l'emblème de trois jeunes perdrix, pleurent son absence.

Lazos est un diminutif de Lazaros, Lazare.

TSÉLIOS.

COMMENTAIRE.

Si Lazos le Klephte, traqué par Ali-Pacha, se fit pirate, le Rouméliote Tsélios, chassé de la mer par les flottes ottomanes, se fit Klephte, et résista longtemps, dans les défilés de l'Olympe, aux attaques de Véli-Pacha.

Ismail-Bey. — Mon manuscrit, un peu altéré, m'a laissé quelques scrupules touchant la personne de cet Ismail. Ce nom propre y est suivi par l'épithète de *kioïn*, dont je pourrais faire, sans trop de peine, kior (l'aveugle), sobriquet turc donné de mon temps à un certain Ismail, parce qu'il était borgne, et n'en était que plus féroce. Il me semble plus exact de désigner ici un lieutenant de Véli-Pacha, Ismail-Bey, gouverneur de la ville de Sères, sur les confins de la Thrace et de la Thessalie, petit tyran bien connu par ses exactions, dont il épouvantait la riche vallée du Strymon et les penchants des monts Rhodopes.

ΙΔ'.

Ο ΘΑΝΑΤΟΣ ΤΟΥ ΖΗΔΡΟΥ.

Πωλάκι 'πάγησ' κ' ἔκατσε 'ς τοῦ Ζήδρου τὸ κεφάλι·
 Δὲν ἐλαλοῦσε σὰν πωλί, σὰν ὅλα τὰ πωλάκια·
 Μὸν ἐλαλοῦσε κ' ἔλεγεν ἀνθρωπίνην λαλίτσαν·
 « Ζήδρε μ', ἐσὺ 'σουν φρόνιμος, ἦσουν καὶ παλληκάρι
 Εἰς κλεψίαν καὶ ἀρματωλῆκ' κ' εἰς ὅλα τὰ πρωτάτα,
 ἦσουν καὶ πρῶτος ἐξαρχος 'ς ὅλα τὰ μοναστήρια.
 Ὅσα βουνὰ 'περπάτησες, ὅλα βοτάνια ἔχουν,
 Νὰ τὰ 'ξεύρης, νὰ 'μαζόνης, ποτὲ νὰ μὴ 'ποθάνης. » —
 « Σαράντα χρόνια ἔκαμα ἀρματωλὸς καὶ κλέφτης,
 Κ' ἄλλα σαράντ' ἂν ἔκαμα, πάλ' ἤθελ' ἀποθάνω.
 Δὲν κλαίω, πῶς θὲ νὰ χαθῶ καὶ θέλω ν' ἀποθάνω·
 Μὸν κλαίω τὸν Φῶτην μ', 'ποῦ 'ν' μικρὸς κ' ἀπὸ κλεψίαν δὲν
['Ξευρε
 Γέροντες θέλουν φίλευμα κ' ἀγάδες θέλουν ἄσπρα,
 Καὶ τὰ πρωτοπαλληκαρα, λουφὲν νὰ τ' ἀρτηρήσῃ. »

XIV.

LA MORT DE ZIDROS.

Un petit oiseau est venu, et s'est posé sur la tête de Zidros. Il n'a point parlé comme un oiseau, comme les autres oiseaux parlent ; il a parlé, et il a dit, avec le langage des hommes : « Mon Zidros, tu étais prudent. Tu étais un vrai palicare dans la contrée des Klephtes et dans les capitaineries. Tu étais le premier exarque au milieu des monastères. Toutes les montagnes que tu parcourais ont de l'herbe ; tu les connaissais, tu en profitais, et y trouvais de quoi vivre. — « J'ai « été quarante ans Armatole et Klephte. Quand je « l'aurais été quarante ans encore, toujours fallait-il mourir. Je ne pleure pas ma perte, ni « parce que je vais mourir ; mais je pleure mon Photis qui est petit, et qui ne sait pas encore le métier de Klephte.

« Les vieillards aiment la table ; les agas, l'argent... Et les chefs des Palicares aiment que leur solde renchérisse. »

LA MORT DE ZIDROS.

COMMENTAIRE.

M. Fauriel n'a donné, sous le titre de *la Mort de Zidros*, que les quatre premiers vers de ce chant populaire; si je suis en mesure d'en faire connaître la fin, je le dois à mon passage à travers la ville de Mégare.

Dans le temps où, comme Roger, « j'allais chaque soir à l'auberge, cherchant à loger le moins mal possible (1), » je passai une nuit admirable de sérénité sur la galerie ouverte qui dominait la petite place de Mégare. La lune, faible encore, l'éclai-

(1) Ogni sera all' albergo se ne gia,
Schivando, a suo poter, d'allogiar male,
E spese giorni, e mesi in questa via;
Sì de veder la terra e il mar gli cale.

ARIOSTE, ch. X, st. 73.

rait de ses pâles lueurs ; l'hôtelier y vint, avec son téorbe, pour me distraire ; et après quelques distiques chantés très-haut en guise de prélude, et dans le but de déjouer l'attention indiscrete des passants, comme s'il y avait alors d'autres passants que moi dans la cité Mégarienne, il murmura à demi-voix la mort de Zidros, qu'un Klephte voyageur lui avait apprise au port de Nisée. J'emportai ces vers qu'il me dicta en souvenir de son hospitalité ; et c'est ce qu'elle avait eu de mieux à m'offrir.

ΙΕ΄.

Ο ΠΑΛΛΙΚΑΡΗΣ.

Σηκώνομαι πολὺ ταχὺ, μαῦρος ἀπὸ τὸν ὕπνον,
Πέρνω νερὸν καὶ νίβομαι, νερὸν νὰ ξενοσταῶ.
Ἀκῶ τὰ πεύκια πῶς βροντοῦν, καὶ ταῖς ὄξυαῖς πῶς τρίζουν,
Τί εἶν' ὁ βρόντος ὁ πολὺς; ὁ βρόντος ὁ μέγας;
Τὰ παλληκάρια ἀπερνοῦν καὶ πᾶν νὰ πολεμήσουν,
Καὶ πᾶν νὰ πολεμήσουνε τὸν σκύλλον τὸν Μουσάγαν·
Κάθε δένδρι καὶ φλάμβουρον, πέτρα καὶ παλληκάρι.

XV.

LE PALICARE.

Je me lève de très-bonne heure, et, encore tout endormi, je lave mes mains et mon visage pour me réveiller tout à fait.

J'entends craquer les hêtres, et les ormeaux gronder. Quels sont ces grondements? quel est ce tonnerre?

Ce sont les Palicares qui passent et vont se battre; ils vont se battre contre ce chien de Mous-Aga.

Chaque arbre est un étendard, chaque rocher un Palicare.

ΙΖ'.

ΔΕΝΔΡ' ΟΠΟΥ ΜΙΛΕΙ.

Ένας άγουρος κ' ένας καλός στρατιώτης,
 Κάστρο γύρευε, καλέ μου,
 — Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

Κάστρο γύρευε, χωριό να πάγη να μείνη·
 Ουδὲ κάστρ' ἦρε, καλέ μου,
 — Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

Ουδὲ κάστρ' ἦρε, οὐδὲ χωριό να μείνη
 Μόν' ένα δενδρὶ, καλέ μου,
 — Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

Μόν' ένα δενδρὶ, τὸ λένε κυπαρίσσι·
 — «Δέξου με δενδρὶ, καλέ μου,
 — Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

XVI.

L'ARBRE QUI PARLE.

Un jeune garçon, brave soldat, a cherché le
camp, — mon ami,

Mon basilic à triple épi.

Il a cherché le camp, et un village pour s'y
arrêter :

Il n'a pas trouvé le camp, — mon ami,

Mon basilic à triple épi.

Il n'a trouvé ni camp ni village,

Mais seulement un arbre, — mon ami,

Mon basilic à triple épi.

Seulement un arbre qu'on nomme cyprès.

— « Arbre, reçois-moi, — mon ami,

Mon basilic à triple épi.

« Δέξου με δενδρὶ, δέξου με κυπαρίσσι. »

— « Νὰ κ' οἱ κλώνοί μου, καλέ μου,

— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

« Νὰ κ' οἱ κλώνοι μου, καὶ κρέμας τ' ἄρματά σου.

« Νὰ κ' ἡ ρίζα μου, καλέ μου,

— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

« Νὰ κ' ἡ ρίζα μου, καὶ δέσε τ' ἄλογό σου,

« Νὰ κι' ὁ ἴσκιος μου, καλέ μου,

— Τρίκλωνε βασιλικέ μου.

« Νὰ κι' ὁ ἴσκιος μου, καὶ πέσ' ἀποκοιμήσου. »



« Arbre, reçois-moi, reçois-moi, cyprès. »

— « Voilà mes branches, — mon ami,

Mon basilic à triple épi.

« Voilà mes branches ; suspends-y tes armes.

« Voilà ma tige, — mon ami,

Mon basilic à triple épi.

« Voilà ma tige, attaches-y ton cheval;

« Voilà mon ombre, — mon ami,

Mon basilic à triple épi.

« Voilà mon ombre : couche-toi, et t'endors. »



LE PALICARE.

COMMENTAIRE.

Ce lever matinal, et le détail familial de la toilette qui l'accompagne, sont un de ces préambules qui deviennent communs à plusieurs chants. On le retrouve dans la chanson de Zoïtsa (femme du héros de Souli, Tzavellas), qui figure dans la première partie de mon voyage en Bithynie.

Quant à ce chien de Mous-Aga, l'ennemi des Palicars, je ne sais de sa destinée rien de plus que ce que la terminaison turque de son nom, et l'épithète grecque qui la précède, m'en laissent deviner.

L'ARBRE QUI PARLE.

COMMENTAIRE.

Je n'ai point rencontré en Grèce la chanson parlée proprement dite. La prose, lorsqu'elle s'y entremêle au vers, s'avance toujours protégée par les accords et le bruit du téorbe, ou fredonnée sur plusieurs tons, comme une sorte de récitatif improvisé. On peut remarquer ici que la première ligne du tiercet qui comprend seule l'action est une espèce de vers prosaïque, traînant, et dégagé de cadence et de rime : la rime et la cadence reviennent, au contraire, dans les deux petits vers rapides sur lesquels s'appuie l'autre, et ramènent un refrain intraduisible; disons mieux, presque inexplicable, comme la plupart des fantastiques répétitions finales de nos chansons françaises.

Je me persuade volontiers que l'*Arbre qui parle* est une allégorie, et cache, sous l'apparence d'un gai refrain, une pensée mélancolique. Ne serait-ce pas une allusion à la vie solitaire, agitée, courte bien souvent, du pauvre Palicare? Et cet « arbre qu'on nomme cyprès, » dont l'abri s'offre seul au Klephte, n'est-il pas là pour ombrager son tombeau?

IZ'.

ΚΟΡΗ ΑΡΜΑΤΩΛΟΣ.

Ποιὸς εἶδε ψάρι 'ς τὸ βουνὸ καὶ θάλασσα σπαρμένη;
 Ποιὸς εἶδε κόρην εὐμορφὴν 'ς τὰ κλέφτικα 'νδυμένη;
 Δώδεκα χρόνους ἔκαμεν ἀρματωλὸς καὶ κλέφτης,
 Κάνεις δὲν τὴν ἐγνώρισε, πῶς ἦταν ἡ Διαμάντω.
 Μιὰ 'μέρα καὶ μιὰν ἑορτὴν, καὶ μιὰ λαμπρὴν ἡμέρα,
 Βγῆκαν νὰ παίξουν τὸ σπαθὶ, νὰ ρίξουν τὸ λιθάρι.
 Κι' ὅπως ἐπαίζαν τὸ σπαθὶ, κ' ἐρρίχναν τὸ λιθάρι,
 Ἐκόπη τὸ θηλύκι της, κ' ἐφάνη τὸ βυζὶ της.
 Τότες ὁ ἥλιος ἔλαμψε, καὶ τὸ φεγγάρι ἀστράπτει,
 Κ' ἓνα μικρὸ κλεφτόπουλο τὸ βλέπει καὶ γελάει.
 «Τί ἔχεις, μωρὲ κλεφτόπουλο, κι' ὅλο γελᾶς μ' ἐμένα;»
 — Εἶδα τὸν ἥλι' ὅπ' ὠλαμψε, καὶ τὸ φεγγάρι ἀστράπτει,
 Εἶδα καὶ τ' ἄσπρο σου βυζι, ποῦ 'ν' ἄσπρο σὰν τὸ χιόνι.

XVII.

LA JEUNE FILLE ARMATOLE.

Qui a vu le poisson sur la colline et les moissons sur la mer ? Qui a vu une belle jeune fille sous des habits klephtes ?

Elle a fait douze ans le métier d'Armatole et de Klephte, et personne ne s'est douté que c'était Diamanto.

Un jour, un jour de fête, c'était le jour de Pâques, on sortit du camp pour jouer au sabre et pour lancer le disque. Et comme on lançait le disque et qu'on jouait au sabre, son agrafe se brisa, et son sein parut.

Alors étincela le soleil, alors brilla la lune. Un jeune Klephte le voit, et se met à rire.

— Qu'as-tu, méchant fils de Klephte ? et pourquoi ris-tu de moi seul ? — « J'ai vu le soleil étinceler, et briller la lune. J'ai vu ton sein tout blanc, ton sein blanc comme la neige. »

« Σώπα, μωρὲ κλεφτόπουλο, καὶ μὴν τὸ μαρτυρήσης,
Καὶ νὰ σὲ πάρω ψυχογιὸν, βαρεὰ νὰ σὲ πλουτίσω,
Γιὰ νὰ βαστᾷς τὸ δαμασκὶ καὶ τὸ χρυσὸ τουφέκι. »
— Ἐγὼ δὲν θέλω ψυχογιὸς, βαρεὰ νὰ μὲ πλουτίσης,
Γιὰ νὰ βαστῶ τὸ δαμασκὶ καὶ τὸ χρυσὸ τουφέκι,
Μὲν θέλω σε γυναῖκά μου, καὶ νὰ μὲ πάρῃς ἄνδρα! —
Σὰν τότε πιάν' ἀπ' τὰ μαλλιά, καὶ τότε ρίχνει κάτω...
— Ἄφσε με, κόρ', ἀπ' τὰ μαλλιά, καὶ πιάσε μ' ἀπ' τὸ χέρι,
Καὶ νὰ σοῦ γένω ψυχογιὸς, πιστὰ νὰ σὲ δουλεύσω. —

— Tais-toi, mauvais fils de Klephte ! Si tu n'en parles à personne, je t'adopterai pour mon camarade de guerre ; je te ferai assez riche pour que tu portes un sabre de Damas et un fusil d'or.

— « Je ne veux pas être adopté ; je ne veux pas « devenir assez riche pour porter un sabre de « Damas ou un fusil d'or. Je veux seulement que « tu sois ma femme, et que tu me prennes pour « ton mari. »

Alors elle le saisit par les cheveux, et le jette à terre.

— « Lâche-moi, jeune fille ; ne me prends pas par « les cheveux, mais par la main. Je deviendrai ton « camarade de guerre, et te servirai fidèlement. »

LA JEUNE FILLE ARMATOLE.

COMMENTAIRE.

Ces poésies font ressortir la différence qui existait entre les Armatoles et les Klephtes. Les premiers, disciplinés à demi, étaient une sorte de milice grecque instituée par les Turcs, où les Klephtes pouvaient s'enrôler, et qu'ils quittaient souvent pour redevenir Klephtes, c'est-à-dire semi-indépendants. Ces deux titres, désignant d'abord des conditions très-diverses, ont été dans la suite indifféremment employés l'un pour l'autre.

Au reste, tout est à remarquer dans ce chant klephte si original : d'abord le disque, exercice purement hellénique, renouvelé des fêtes d'Olympie, et mieux encore du jeu des Phéaciens, où Homère nous montre

Ulysse vainqueur d'Euryale, son jeune et injurieux rival; puis le camarade de guerre, sorte de servant d'armes, obligé de suivre en tous lieux le Palicare et de le seconder, affilié à son sort et à son âme (Ψυχολυός); enfin, l'agrafe indiscrete qui fait tout l'intérêt de la scène Armatole, et sert aussi de dénouement au poëme de Jocelyn. Dans un de nos épanchements littéraires, au milieu de nos communes montagnes, j'avais fait connaître à Lamartine ma jeune guerrière de l'Olympe. Ai-je tort de penser que la tendre et coupable Laurence a emprunté quelque chose à la chaste et fière Diamanto?

Moi-même, témoin d'un drame presque semblable, je reconnus, voilée sous l'habit vulgaire d'un matelot, une belle Grecque passagère dans une barque de Smyrne. Je l'avais vue, quelques mois auparavant, briller sous la longue robe et les riches parures de son sexe, au milieu des fêtes de Constantinople. Je reçus sa confidence : récit touchant de tous les maux que peuvent causer la beauté et l'amour, mêlés aux orages de la politique et aux préludes d'une révolution. Une fuite nocturne dans un frêle esquif au sein des flots soulevés de la Propontide; le rude rôle de marin improvisé; la rame et les câbles noirs de goudron, maniés par des mains blanches et faibles; les railleries et les soupçons de l'équipage; enfin les vicissitudes des splendeurs et de la misère, le dénûment, la faim même, me furent racontés en

tremblant, au bruit des vagues. Je promis le secret; je le gardai; et si je le révèle imparfaitement aujourd'hui, c'est que la mort m'a dégagé du silence. Après trente années, reste-t-il encore de ce fatal épisode un autre vestige que celui de mon souvenir?

CHANTS DU PEUPLE
EN GRÈCE.

SECTION TROISIÈME.

LÉGENDES.

Α΄.

Η ΠΙΣΤΗ ΣΥΖΥΓΙΟΣ.

Μαλαγματένιος ἀργαλειὸς κ' ἐλεφαντένιον κτένι,
 Κ' ἓνα κορμὶ ἀγγελικὸ κάθεται καὶ ὑφαίνει,
 Μ' ἐξήντα δυὸ πατήματα, σαράντα δυὸ καρούλλια.
 Πραγματευτῆς ἐπέρασε 'ς τὸν μαῦρον καθαλλάρης,
 Κοντοκρατεῖ τὸν μαῦρόν του, καὶ τὴν καλημεράει·
 «Καλὴ σου 'μέρα, κόρη μου.» — «Καλῶς τὸν ξένον π' ἦλθε.» —
 «Κόρη, πῶς δὲν πανδρεύεσαι, νὰ πάρῃς παλληκάρι;»
 — «Κάλλιο, νὰ σκάσ' ὁ μαῦρός σου, παρὰ τὸν λόγον ποῦ 'πες!
 Ἄνδρα ἔχω 'ς τὴν ξενιτειὰν δώδεκα τῶρα χρόνους,
 Κ' ἀκόμα τρεῖς τὸν καρτερῶ καὶ τρεῖς τὸν ἀπαντέχω,
 Κ' ἂν δὲν ἐλθῇ, κ' ἂν δὲν φανῇ, καλόγρηθα θὰ γένω,
 Κ' εἰς τὸ κελλὶ θὰ σφαλισθῶ, τὰ μαῦρα θὰ νὰ βάλω.» —

I.

L'ÉPOUSE FIDÈLE.

Devant un métier doré, avec une navette d'ivoire, une femme belle comme un ange est assise, occupée à tisser. — Elle a déjà soixante-deux fois agité son pied et quarante-deux fois sa navette, lorsque passe un marchand monté sur un cheval noir qu'il arrête, en saluant la femme. — Bonjour à toi, ma jeune fille. — « Sois le bienvenu, ô étranger ! » — Jeune fille, pourquoi ne pas prendre un Palicare, et te marier ? — « Que ton cheval noir meure, plutôt que de t'entendre parler ainsi ! J'ai un mari à l'étranger depuis bientôt douze ans. Je l'attendrai trois ans, et puis trois ans encore, s'il ne revient pas ; et s'il ne paraît plus, alors je me ferai religieuse, et je m'enfermerai dans un couvent pour y porter le deuil. »

- « Κόρη μ', ἄνδρας σου 'πέθανε, κόρη μ', ἄνδρας σ' ἐχάθη.
 « Τὰ χέρια μου τὸν κράτησαν, τὰ χέρια μου τὸν 'θάψαν.
 « Ψωμί, κερὶ τοῦ μοίρασα, κ' εἶπε νὰ μοῦ τὸ δώσης. »
 — « Τὸν κράτησες; τὸν θάψες; Θεὸς νὰ σ' τὸ πληρώσῃ!
 Ψωμί, κερὶ τοῦ μοίρασες, ἐγὼ σοῦ τὸ πληρώνω. » —
 « Ἐγὼ φιλὶ τὸν δάνεισα, κ' εἶπε νὰ μοῦ τὸ δώσης! »
 — « Φιλὶ κ' ἂν τὸν ἐδάνεισες, τρέχα καὶ γύρευέ το. » —
 « Κόρη μ', ἐγὼ 'μαι ἄνδρας σου, ἐγὼ 'μαι ὁ καλός σου. »
 — « Ἄν ᾔσαι σὺ ὁ ἄνδρας μου, ἂν ᾔσαι ὁ καλός μου,
 Δεῖξε σημάδια τοῦ σπιτιοῦ, κ' ἀπέκει νὰ σ' ἀνοίξω. » —
 « Μηλιάν ἔχεις 'ς τὴν θύραν σου καὶ κλημα 'ς τὴν αὐλήν σου,
 « Κάμνει σταφυλὶα βοζακιά, καὶ τὸ κρασί του μέλι.
 « Τὸ πίνει ἡ Ἰανιτζαριά, καὶ πᾶ νὰ πολεμήσῃ,
 « Τὸ πίνει κ' ἡ πτωχολογιά, καὶ λησμονᾷ τὰ χρέη. »
 — « Αὐτὰ τὰ ξεῦρ' ἡ γειτονιά, τὰ ξεῦρ' ὁ κόσμος ὅλος.
 Δεῖξε σημάδια τοῦ κορμιοῦ, κ' ἀπέκει νὰ σ' ἀνοίξω. » —
 « Ἐλιὰν ἔχεις 'ς τὸ μάγουλο, ἐλιὰν 'ς τὴν ἀμασχάλην,
 « Καὶ 'ς τὸ δεξί σου τὸ βυζὶ μικρὰν δαγκαματίτσαν. »
 — « Βάγιας, τρεχᾷτ', ἀνοίξετε, αὐτὸς εἶν' ὁ καλός μου. »
-

— Ma fille, ton mari n'est plus... Ton mari est mort, ma fille; mes mains l'ont reçu mourant, mes mains l'ont mis en terre. J'ai partagé mon pain et mon feu avec lui, et il m'a dit que tu me les rendrais. — « Tu l'as soigné, tu l'as enseveli : que Dieu t'en récompense ! Le pain et le feu que vous avez partagés, je vais te les payer. » — Je lui ai prêté un baiser aussi, et il m'a dit que tu me le donnerais. — « S'il t'a prêté un baiser, cours à lui pour le lui rendre. » — Ma fille, je suis ton mari; je suis ton amant, ma fille. — « Si tu es mon mari, si tu es mon amant, montre que tu connais la maison, avant que je te l'ouvre. » — Il y a un pommier près de la porte, et dans la cour, une vigne qui donne des raisins roses et un vin doux comme le miel. Les janissaires qui le boivent s'animent au combat; et le pauvre qui le goûte oublie sa misère. — « Cela, tout le voisinage le sait, et c'est connu à la ronde. Montre que tu connais ma personne, avant que je t'ouvre. » — Tu as un signe sur la joue, un autre sous l'aisselle, et une petite morsure sur le sein droit. — « Courez, mes bonnes; ouvrez, ouvrez ! c'est bien mon amant et mon mari. »

Ο ΑΝΑΓΝΩΡΙΣΜΟΣ.

Ένας καλὸς ἄρματωλὸς κ' εὐμορφο παλληκάρι,
 Τὸν ἴσκιον — ἴσκιο πάγαινε, κι' ὅλο τὴ ρίζα, — ρίζα,
 Νὰ μὴ τὸν κάψ' ὁ κορνιακτὸς, καὶ τὸν μαράν' ὁ ἥλιος.
 Σὲ κρύα βρύσ' ἐπῆγ ὁ νίος, τὸν μαῦρον νὰ ποτίσῃ.
 Μιὰ κόρη ν' ἔβγανε νερὸ μὲ τὸ χρυσὸ τὸ σίκλο.
 Σαράντα σίκλους ἔβγαλε, 'ς τὰ μάτια δὲν τὴν εἶδε,
 Κι' ἔπανω 'ς τοὺς σαρανταδυὸ, τὴν βλέπει δακρυσμένη.
 — « Τ' ἔχεις, κόρη, καὶ θλίβεσαι καὶ βαρυαναστενάζεις; »
 — Ἐχω ν' ἄνδρα 'ς τὴ ξενιτεῖα, καὶ λείπει δέκα χρόνια.

κ. τ. λ.

LA RECONNAISSANCE.

(VARIANTE).

Un brave Klephte, un beau Palicare s'avance, d'ombre en ombre, de tige en tige, pour éviter la poussière et la chaleur du soleil.

Il arrive aux fontaines froides, pour y faire boire son coursier. Une jeune femme y puisait de l'eau avec un seau d'or.

Elle puisa quarante seaux sans qu'il vît ses yeux; après le quarante-deuxième, il l'aperçoit tout en larmes.

Qu'as-tu, jeune fille? pourquoi ces chagrins et ces profonds soupirs? — « J'ai mon mari à l'é-
« tranger depuis dix ans, etc., etc., etc. »

L'ÉPOUSE FIDÈLE.

COMMENTAIRE.

Bien que M. Fauriel ait traduit une romance dont le sujet est semblable à celui-ci, et n'en diffère que par certains détails du début, j'ai cru devoir la reproduire telle qu'elle me fut communiquée à Constantinople. Cette scène de fidélité conjugale, comme les épreuves qui la terminent, me rappelaient Pénélope et ses prudentes ruses. Sans doute la chaste reine d'Ithaque n'a pas poussé aussi loin que la naïve Grecque l'examen de ces signes intimes,

« qui sont entre nous, » dit Ulysse, « et qui, cachés
« à tous, ne sont connus que de nous deux (1). » Mais
la joie de l'épouse antique est aussi vive que celle
dont la chanson moderne supprime les derniers détails,
en nous les laissant deviner. « Elle court aussitôt en
« pleurant jeter ses bras autour du col d'Ulysse, et
« baiser sa tête (2). » — « Cette reconnaissance est
« très-touchante, » dit madame Dacier. « Tous les
« sentiments de surprise, de joie, d'amour et d'estime
« y sont mêlés avec beaucoup d'art; et tout cela est
« accompagné d'une apologie raisonnée qui ne pou-
« vait pas déplaire à un mari. »

Je prends pour mon drame moderne une bonne
part des éloges que la savante helléniste donne à
Homère en cette occasion.

Raisins roses. — On pourrait reconnaître, dans
ces raisins roses, un cru renommé de l'île de Zante,
qui, sous le nom de *Rosakia*, donne du vin blanc et
rouge; ou bien plus génériquement ces ceps vigou-
reux dont les feuilles se teignent de rose aux pre-
miers jours de l'automne. Pour moi, je ne veux y
voir qu'une vigne issue de pampre en pampre, et sans
forligner, des vignes vantées par Anacréon; car son
produit est désigné par les mêmes mots dans

(1) Homère, *Odyss.*, liv. XXIII, v. 109.

(2) *Ibid.*, v. 207.

l'ode 38 du poète de Téos. On remarquera ici que, tout au rebours de la race humaine, la dernière génération des vignes roses l'emporte évidemment sur les précédentes, puisque celles-ci se contentaient d'égarer la raison des chansonniers grecs, chose assez facile, tandis que le cep moderne enivre même des janissaires, en dépit des prescriptions du Coran.

Je donne une autre variante de ce chant très-répandu, et très-digne de l'être. Ce début, de rechange pour ainsi dire, est approprié aux montagnes des Klephtes, comme les autres débuts s'appliquent au continent et aux îles.

« Quelle idylle délicieuse! » me disait M. de Chateaubriand, à qui je lisais, à Londres, *l'Épouse fidèle*. « Il y a là une candeur et une grâce que Théocrite et Virgile n'ont pas connues, car elles sont empreintes d'un parfum de mélancolie et de chasteté que donne seul le christianisme. Les hommes très-rapprochés de la nature racontent et peignent scrupuleusement ce qu'ils entendent et voient; nous, au contraire, nous poursuivons sans cesse l'idéal. Ils ne savent pas mentir; et nous exagérons au moins quand nous ne mentons pas. Chez le peuple, la poésie est un cri du cœur; elle est devenue chez nous un effort de l'imagination..... Il y a tel couplet breton que je ne donnerais pas pour dix chants de la Henriade! Et tenez...

— « J'ai passé cinquante nuits à ta porte, et tu
« ne le savais pas; battu du vent et de la pluie au
« point que l'eau coulait de mes habits. »

Hanter kant nozvez em onn bet,
Toullig ho tour, ne ouiec'h ket,
Ar glao, ann avel o m' filat,
Ken veré dour deuz ma dillad.

« C'est moins harmonieux, j'en conviens, que votre chanson grecque; mais voilà les passions, l'entêtement et le climat de la Bretagne retracés à la fois: et, pour moi, c'est encore un souvenir de ma jeunesse, doux et triste tout ensemble, comme il ne m'en reste presque plus. »



B'.

Η ΚΟΡΗ ΚΑΜΑΡΟΝΟΥΣΑ.

Ανάμεσα 'ς δυὸ θάλασσας
Πύργος θεμελιωμένος,
Ξανθὴ κόρη ἐκάθετο,
Ἀρμάθιαζ', ἐξαρμάθιαζε,
Ταῖς ἀρμάθιαῖς ταῖς βάζει·
Καὶ μὲ τὸν ἥλιον μάлоне,
Καὶ μὲ τὸν ἥλιον λέγει·
« Για! ἔβγα, ἥλιέ μ', διὰ νὰ 'βγῶ·
Ἐσὺ κ' ἂν λάμψης, ἥλιέ μου,
Μαραίνεις τὰ χορτάρια·
Ἐγὼ κ' ἂν λάμψω, ἥλιέ μου,
Μαραίνω παλληκάρια.

II.

L'ORGUEILLEUSE.

Entre deux mers, est une tour solidement fondée. Là, une blonde jeune fille, assise, arrange, forme et reforme les colliers dont elle se pare.

Puis elle s'en prend au soleil, et lui dit :

— « Lève-toi, soleil, lève-toi, pour que je me
« lève. —

— « Mon pauvre soleil, quand tu luis, tu ne
« flétris que des herbes. —

— « Et moi, soleil, quand je parais, je fais lan-
« guir les jeunes gens. —

L'ORGUEILLEUSE.

COMMENTAIRE.

Cette tour *placée entre deux mers* me remet en mémoire, non pas seulement le château d'Abydos sur l'Hellespont, où, dans mes jeunes rêves, je me figurais apercevoir Héro captive et inquiète, mais encore le rocher situé quarante lieues plus loin, si improprement nommé par les Européens *la tour de Léandre*, à l'embouchure du Bosphore de Thrace. Cet écueil, que les Turcs appellent Kys-Koulessi (tour de la Fille), dont quelques kaïkdgis (bateliers), ignorant la légende, ont fait Kys-Skélessi (échelle de la jeune Fille, prison prétendue d'une princesse anonyme du Bas-Empire), remonte, avec sa construction bizarre, à une origine qu'on cherche encore. Bien des fois, comme tant d'autres antiquaires dés-

appointés, j'en ai fait le tour pour découvrir, soit sous les eaux, soit au-dessus, quelque inscription révélatrice. Mon peu de succès ne m'empêchait pas d'y aborder souvent dans mes courses nautiques; et je me consolais de mes déceptions archéologiques, quand je voyais contre cette « tour inébranlable entre deux mers, » comme dit ma chanson, se briser à mes pieds l'effort des courants partis des Cyanées.

Voici une variante de la même légende, plus développée.

Η ΚΟΡΗ ΚΑΙ Ο ΗΛΙΟΣ.

Ανάμεσα τρεῖς θάλασσαις,
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
Πύργος θεμελιωμένος ·
— Νεράντζι μου γραμμένο —
Καὶ μέσα κόρη ἐκάθητο,
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
Καὶ τὰ φλωρι' ἀρμαθιάζει,
— Νεράντζι καὶ λεμόνι —
Ἀρμάθιαζε, ξαρμάθιαζε
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —
Ἐννὶ ἀρμαθούλαις κάνει,
— Κ' ἐμὲ τὸν νοῦ μου χάνει! —
Τῆς πέντε βάνει 'ς τὸ λαιμὸ,
— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —

LA JEUNE FILLE ET LE SÔLEIL.

Au milieu des trois mers,

— O ma petite rose rouge! —

Est une tour solide ;

— O mon orange peinte! —

Une jeune fille y est assise,

— O ma petite rose rouge! —

Elle arrange de petites monnaies,

— O mon orange et mon citron! —

Elle les arrange, dérange et r'arrange :

— O ma petite rose rouge! —

Elle en fait neuf rangs ;

— Et elle me fait perdre l'esprit. —

Elle en met cinq à son col,

Τῆς τέσσερες 'ς τὰ χέρια,

— Νεράντζι καὶ λεμόνι —

Καὶ μὲ τὸν ἥλιο μάλونه

— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —

Μὲ τὸν ἥλιο μαλόνει ·

— Νεράντζι καὶ λεμόνι. —

« Για ἔβγα ἥλιε, γιὰ νὰ 'βγῶ »

— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —

« Για λάμπε, γιὰ νὰ λάμψω. »

« Πολλαῖς καρδιαῖς νὰ κάψω »

« Νὰ κάψω νίους, νὰ κάψω νιαῖς. »

— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —

« Νὰ κάψω παλληκάρια »

— Νεράντζι καὶ λεμόνι. —

« Νὰ κάψω τὴν ἀγάπημου »

— Τριανταφυλλάκι μ' κόκκινο —

« Μέσα 'ς τὰ φυλλοκάρδια. »

— Νεράντζι μου γραμμένο ! —



Et les quatre autres à ses bras;
— O mon orange et mon citron! —
Puis elle s'en prend au soleil,
— O ma petite rose rouge! —
Et elle gronde le soleil.
— O mon orange et mon citron! —
« Parais, soleil, et je paraîtrai;
— O ma petite rose rouge! —
« Brille, et je brillerai.
« Je brûlerai bien des cœurs;
« Je brûlerai les jeunes gens,
« Je brûlerai les jeunes filles, »
— O ma petite rose rouge! —
« Je brûlerai les palikares; »
— O mon orange et mon citron! —
« Je brûlerai celui que j'aime »
— O ma petite rose rouge! —
« Jusque dans les dernières fibres de son cœur, »
— O mon orange peinte! —

LA JEUNE FILLE ET LE SOLEIL.

COMMENTAIRE.

Dans cette autre leçon de la légende, enrichie d'un refrain qui alterne au gré du chanteur, les trois mers ne changent aucunement le lieu de la scène. Elles désignent ainsi le canal de Thrace, la corne d'or, et la Propontide : or, la tour de la Fille est le point qui signale ce triangle, assez semblable au promontoire de la villa Serbelloni, dominant les trois branches du lac de Come, frère pittoresque du Bosphore.

La jeune fille forme des files de ces petites monnaies d'or et d'argent, qui, primitivement percées à cet effet, courent ensuite de main en main sans perdre de leur valeur. Comme toutes les femmes

turques et beaucoup de femmes grecques, elle les destine à couvrir son cou, ses bras, son front; et, dans son zèle pour la toilette, elle me représente ces jeunes filles européennes qui, s'il faut en croire un dicton proverbial et populaire, « babillent, s'habillent et se déshabillent. »

Γ'.

Η ΑΡΒΑΝΙΤΟΠΟΥΛΑ.

Όλοι μὲ λέν, ἀρνήθηκες τὴν Ἀρβανιτοπούλα.

Καὶ πῶς νὰ τὴν ἐπαρνηθῶ τὴν Ἀρβανιτοπούλα;

Ποῦ ν' τὸ κορμὶ τῆς μάλαγμα κ' ἡ μέση τῆς ἀσήμι;

Ἔς τὸν χρυσοχὸν θὰ νὰ πᾶω, νὰ τὴν ἀναλυγῶσω.

Νὰ βγάλω λίτρα μάλαγμα, νὰ φθιάσω κοῦπα καὶ σταυρὸν,

Καθάριον δακτυλίδι.

Τὸ δακτυλίδι νὰ φορῶ,

Τὴν κοῦπα διὰ νὰ πίνω,

Καὶ τὸν σταυρὸν νὰ προσκυνῶ,

Διὰ τὴν Χριστιανοσύνην.

III.

LA FILLE DE L'ARVANITE.

Ils sont tous à me dire : — « Tu as refusé la fille
« de l'Arvanite. » —

Eh ! pourquoi la refuser la fille de l'Arvanite,
dont le corps est d'or, et la ceinture d'argent ?

J'irai chez le joaillier pour la faire fondre. J'en
tirerai assez d'or pour avoir une coupe, une
croix, et une belle bague :

— La belle bague pour la mettre à mon doigt,

— La coupe pour y boire,

— La croix pour l'adorer, parce que je suis
chrétien.

LA FILLE DE L'ARVANITE.

COMMENTAIRE.

L'irrégularité de la versification de cette légende est, sans doute, préméditée ; il semble qu'après avoir raconté en vers longs et sérieux tout ce que vaut *l'Arvanitopoule* ; son prétendu a choisi un rythme court et léger, pour expliquer dédaigneusement ce qu'il en veut faire. La fille de l'Arvanite était musulmane, comme la plupart des Arnaoutes, *Laliotes*, etc. Dans certaines provinces grecques, on confond sous le nom commun d'Arvanite tous ces satellites des pachas.

Il faut avoir pris sa part des mœurs populaires,

et dirigé des recherches persévérantes sur les lieux mêmes, pour mettre la main, en Orient, sur ces boutades rarement imprimées ou manuscrites, et qui se transmettent, chez les chanteurs seulement, de mémoire en mémoire.

Δ.

ΤΗΣ ΕΒΡΑΙΟΠΟΥΛΑΣ.

Ένα σάββατο βραδύ, μιάν κυριακὴν ταχύ
Πῆγα νὰ σεριανίσω εἰς τὴν Ἑβραϊκὴν.
Κ' εὐρίσκω μιὰν Ἑβραιοπούλαν μόνην καὶ μοναχὴν·
Τὴν λέγω· ἔλα, κόρη, νὰ γένῃς χριστιανή,
Νὰ λούεσαι σάββατο, ν' ἀλλάζῃς κυριακὴν. —
Μάννα, Γραικὸς μὲ λέγει, νὰ γένω χριστιανή,
Νὰ λούωμαι σάββατο, ν' ἀλλάζω κυριακὴν. —
Κάλλιο, νὰ σ' ἴδω, κόρη μ', ἐς τοῦ Τούρκου τὸ σπαθί,
Παρὰ αὐτὸ, ποῦ λέγεις, νὰ γένῃς χριστιανή,
Νὰ λούεσαι σάββατο, ν' ἀλλάζῃς κυριακὴν!

IV.

LA JUIVE.

Un samedi soir, tout près du dimanche, j'étais allé me promener dans le quartier juif. J'y rencontre une jeune juive toute seule, et lui dis :

— Viens, jeune fille, fais-toi chrétienne.
— Baigne-toi le samedi, pour te parer le dimanche. —

— « O ma mère, voilà un Grec qui me dit de
« devenir chrétienne, — de me baigner le samedi,
« di, pour me parer le dimanche. » —

— « Chère fille, j'aime mieux te voir percée du
« sabre d'un Turc, que si, comme tu le dis, tu
« devenais chrétienne, — et te baignais le samedi,
« pour te parer le dimanche. »

Ε΄.

Ο ΚΟΛΟΧΕΡΗΣ.

Κάτω 'ς τ' ἀφράτο μάρμαρο
 Ἄγουρος πέτραν πελεκαιΐ
 Μὲ τῶνα του τὸ χέρι.
 Ξανθὴ κόρη ἐπέρασε
 Καὶ τὸν καλημεραΐ·
 Τί ἔχεις, καλ' ἄγουρέ μου,
 Καὶ πελεκαιΐς μὲ τῶνα; —
 Ξανθὴν κόρην ἐφίλησα,
 Καὶ μοῦκοψαν τὸ χέρι.
 Ἄς τὴν φιλοῦσα κ' ἄλλη μιὰ,
 Κ' ἄς μοῦκοῖεν καὶ τ' ἄλλο,
 Κι' ἄς ἔλεγαν τῆς μάνας μου·
 Ὁ υἱός σ' ὁ κολοχέρης.

V.

LE MANCHOT.

Là-bas, près de ce marbre éblouissant, un jeune homme taille un bloc avec une seule main.

Une jeune fille blonde passe, et le salue :

— « Qu'as-tu donc, mon pauvre jeune homme?
« Pourquoi travailles-tu d'une seule main? » —

— « Pour avoir donné un seul baiser à une jeune blonde, on m'a coupé une main. Pour un baiser à une autre blonde, je consens qu'on me coupe l'autre, et qu'on dise à ma mère : Voilà votre fils le manchot! »

LA JUIVE.

COMMENTAIRE.

Le lieu de la scène de cette chanson me paraît être Smyrne ; et c'est en effet dans cette ville, la fleur moderne de l'Ionie, qu'elle me fut communiquée par le guide grec qui me conduisit dans les détours sinueux, étroits et infects du quartier juif, afin, disait-il, de « tout connaître de Smyrne, le bien « comme le mal, le beau comme le laid. » La jeune fille hésite ; mais la mère, dans sa haine mortelle contre les chrétiens, semblerait préférer même un Turc à un Grec : trait caractéristique des Juifs orientaux.

On lit, dans les chants populaires de l'Allemagne, ce dialogue entre un écrivain et une jeune juive :

« Si tu te fais baptiser, tu seras ma petite femme. »

« — Plutôt que de me faire baptiser, j'aime mieux « me noyer dans la mer profonde. »

LE MANCHOT.
COMMENTAIRE.

Il y a plus d'une version de cette légende, fort répandue dans les îles Ioniennes. On pourrait néanmoins la croire originaire de l'Archipel et probablement de Paros, en raison de ce marbre blanc comme l'écume (ἀφράτο) que la montagne de Marmara contient dans ses carrières inépuisées, sans le cacher ; car il se montre et brille dans les fossés des chemins, et dans les bornes de chaque coin de vigne. Le manchot pourrait bien être un de ces ouvriers que les Turcs entretenaient à Paros pour y tailler les cipres tumulaires de leurs Champs des Morts, titre oriental des cimetières.



ζ.

Η ΠΕΡΔΙΣ.

Μιά πέρδικα 'καυχήσθηκε σ' ἀνατολή, σέ δύοι,
 Πῶς δὲν εὐρέθη κυνηγός, νὰ τήνε κυνηγήσῃ.
 Ὁ κυνηγός, ὡς τ' ἄκουσε, πολλὰ τοῦ κακοφάνῃ.
 Ῥίχνει τὰ βρόχια στὸ γιαλὸ, τὰ ἑξόβεργα στοὺς κάμπους,
 Τὰ δίκτυα, τὰ μετὰξωτα, εἰς τὸν Χιονὰ τῇ βρύσι.
 Πάγει ἡ πέρδικα νὰ πιῇ καὶ πιάνετ' ἀπ' τὴν μύτη. —
 « Ἀχαμνοπιὰς' με κυνηγέ· τῶρ' ἡ ψυχὴ μου βγαίνει, » —
 Καὶ μὲ τ' ἀχαμνοπιάσματα κάμνει φτερὰ καὶ φεύγει,
 Ὡρὰ νὰ σ' εὕρῃ, κυνηγέ, ἀχαμνοκυνηγάρῃ,
 Ἀφῆκες τέτοιαμ πέρδικα, νὰ σοῦ τῆμ πάρουν ἄρροι.

VI.

LA PERDRIX.

Une perdrix se vantait, au soleil levant et couchant, de n'avoir pas encore trouvé de chasseur pour la prendre.

Un chasseur, qui l'entendit, s'en irrita ; il met des lacs sur le rivage, des gluaux dans les champs, et des collets de soie à la fontaine Chioné.

La perdrix vint pour y boire, et fut prise par le col. — « Chasseur, délivre-moi ; le mal me prend, et je m'évanouis. » — Et comme il la délivre avec tous ses maux et ses évanouissements, elle tire de l'aile, et s'enfuit : Bon voyage ! O chasseur, mauvais chasseur, qui laisses aller une telle perdrix ! de plus fins que toi sauront la prendre.

LA PERDRIX.

COMMENTAIRE.

La perdrix reparait souvent dans les chansons modernes, et vient de plus haut, s'il faut en croire l'ode antique attribuée à Théodore Prodrome, et mêlée tout récemment, en raison de sa grâce, aux poésies d'Anacréon ; on y remarque ces deux jolis vers : « Époux de Myrilla, réveille-toi, si tu ne veux perdre la chasse de la perdrix ; Myrilla, c'est la rose parmi les jeunes filles. » La perdrix est l'image populaire de la beauté féminine, et il n'est guère en effet d'oiseau plus brillant par son plumage, et de couleurs aussi variées ; surtout la perdrix grecque, qui est la grosse bartavelle. Aristote, par une sorte de pressentiment de notre chanson allégorique, l'a

taxée particulièrement « *de ruse et de malice* (1), » comme pour justifier la similitude moderne.

Faut-il reconnaître dans cette Chioné la fontaine Chionia en Arcadie, qui donne naissance au lac et au fleuve de Stympale, source abondante, dont l'empereur Adrien avait amené les eaux à Corinthe? Ou bien est-elle seulement une de ces fontaines vulgaires dotées, sous un climat brûlant, du nom de Chioné (eau de neige), en raison de leur salubre fraîcheur? C'est une question que je ne me permettrai pas de trancher à moi seul; et j'aime mieux, dépourvu que je suis de citation et d'autorité, la laisser complètement indécise.

(1) Arist., *Hist. des anim.*, liv. IX, ch. 8.

Ζ.

Η ΑΓΑΠΗ ΠΟΛΥΧΡΟΝΗ,

Μάνα, ἔρράγεν οὐρανός, καὶ προσμοιράγαν τ' ἄστρα·
Κι' ἀπ' τ' οὐρανοῦ τὸ ῥάγισμαν λιθάρ' ἐπεκρεμάσθεν.
Λιθάρι μ', ἀγιολίθαρρον, μὴ καταβαίν' ἑς καὶ κρούς με!
Κι' ἀπὸ κατέβεν κι' εὐρέ με στ' οὐλα τὰ πόνια 'πάνω.
Σαράντα χρόνια δούλευσα τοῦ λιθαρί' μ' τὸν πόνον,
Κ' ἄλλα σαράντα δώδεκα τῆς κόρης τὴν ἐγάπην.

VII.

L'AMOUR DE LONGUE DURÉE.

Mère, le ciel se fend; les astres éclatent; et, à cette fente du ciel, une pierre est suspendue. — O pierre, pierre sacrée, ne va pas tomber sur moi, et m'écraser! — Elle est tombée, et m'a trouvé surchargé de bien d'autres chagrins. — J'ai porté quarante ans le fardeau de la pierre, et cinquante-deux ans l'amour de la fille. —

Η΄.

Η ΑΓΑΠΗ ΘΑΛΑΣΣΙΝΗ.

Ἀνάθεμα 'π' ἐκρέμιξε τὸ μῆλον στὸ πεγάδιν·
 Τὸ μῆλον εἶχε φάρμακον καὶ τὸ πεγάδ' μαγείας·
 Ἐμάγεψαν, τὴν ἐγαπῶ, κ' ἐπῆραν, τινὰν θέλω·
 Τὴν ἐγαπῶ, φορεῖ σακὶν, τινὰν 'κὶ θέλω, ροῦχον.
 Παρέρχεται με τὸ σακὶν κὶ ἀπ' τὸ ροῦχον καλλίον.
 Ἐγάπη στὸν ἀνέφορον βαρὺν φορτίον ἔνι.
 Πάγω νὰ πάγω, 'κ ἐπορῶ, κάθημαι κά' καὶ κλαίγω.
 Νὰ σύρ' ἀτὸ, 'κὶ σύρκεται, νὰ χάν' ἀτὸ, 'κὶ χᾶται·
 Κὶ' ἂν σύρ' ἀτὸ στὸν ποταμὸν, τὸν ποταμὸν θολώνει·
 Κὶ' ἂν σύρ' ἀτὸ στὴν θάλασσαν, καράβια 'παρματόνει·
 Θέλει τὴν θάλασσαν αὐλὴν καὶ τὰ καράβια σπήτια,
 Καὶ τὰ καλὰ τὰ κύματα θέλει κεν γειτονίαν.

VIII.

L'AMOUR MARIN.



Maudit soit celui qui a suspendu la pomme à la fontaine ! La pomme était empoisonnée, et la fontaine pleine de magie. — Elles ont ensorcelé celle que j'aime, et m'ont ravi celle que je veux. — Celle que j'aime porte un sac, celle que je ne veux pas porte une robe ; et pourtant elle me semble plus belle avec son sac, que l'autre avec sa robe. — L'amour est un lourd fardeau à soutenir. J'essaye de fuir, je ne puis ; je m'assois alors, et je pleure : quand je le jette, il ne s'en va pas ; quand il s'égare, il se retrouve. Si je le jette au fleuve, il trouble l'eau du fleuve : si je le jette à la mer, il démâte les vaisseaux. Il veut la mer pour sa cour, les navires pour y habiter, et les belles vagues pour voisines.



L'AMOUR DE LONGUE DURÉE.**L'AMOUR MARIN.**

COMMENTAIRE.

Ces deux romances sont écrites dans le même dialecte que la chanson de Trébisonde. Je ne les crois pas néanmoins l'œuvre d'un matelot de la Mer-Noire. La chaleur et l'inspiration passionnée de l'Archipel s'y font sentir; et pourtant elles ne sont pas rimées, et par là sembleraient s'éloigner de la composition insulaire, qui, dans ses essais modernes surtout, s'est volontairement, et par une malheureuse imitation de l'Europe, soumise à la torture de la rime. Par cette raison et quelques autres, ces vers me semblent appartenir à une époque plus reculée que les romances populaires de mon recueil. Voici comment je les ai obtenus :

J'eus un jour la fantaisie de descendre de Thérapia à Constantinople, par une voie moins usitée que le Caïque officiel à sept paires de rame, ou les gondoles du détroit, toutes à fleur d'eau. Je voulais reconnaître par moi-même la vitesse des courants et du trajet pour les vaisseaux, comme je l'avais si souvent expérimentée pour les barques. Une chaloupe obscure me fit aborder un navire grec qui revenait de l'Euxin, et fuyait devant les courants, aidé d'une seule voile. Une heure et demie suffit pour m'amener de la hauteur du mont Géant jusques à la Corne-d'Or, où l'ancre fut jetée. Et comme je passais trop rapidement entre les deux rivages pour en admirer une fois de plus les merveilleuses beautés, je donnai toute mon attention aux chansons de l'équipage. Ces Hydriotes, joyeux du calme des flots et de l'approche du port, après les vagues montueuses et la navigation pénible de la Mer-Noire, saluaient du son de leur téorbe les châteaux des janissaires et la pointe du Sérail. Le cahier des chansons manuscrites du bord, décroché du manche de l'instrument où il pendait au bout d'une corde brisée, fut mis en mes mains; et au milieu de bien des distiques sans valeur, comme de divers chants qui m'étaient déjà connus, je rencontrai ces deux romances, dont je fis ma proie.

Θ'.

Ο ΠΑΠΠΑΣ ΑΓΑΠΗΤΙΚΟΣ.

Μία ἔμμορφη κοπέλα εἰς τὸ σπῆτ' ἐνὸς παππᾶ,

Γιὰ νὰ τὴν ξεμολογήσῃ εἶχε πάγῃ μιὰ φορά.

(Μὲ τάλερα, μὲ τάλερα, μὲ δούπιας, μὲ φλωριά)

Βλέποντάς τὴν τόσ' ὥραϊα κατενύχθηκ' ὁ παππᾶς

Καὶ τῆς εἶπε· « καλῶς ὤρσες, κύρῃ μου, τί ἀγαπᾶς; »

« Δέσποτά μου, νὰ σ' ὀρίσω, ἦρθα, νὰ ξεγορευθῶ,

Νὰ σέ 'πῶ τὰ κρίματά μου, διὰ νὰ συγχωρευθῶ. » —

« Μὴ φοβεῖσαι, κοράσιά μου, δὲν ἄσπλαχνος εἶν' ὁ θεός,

Ὡς — — — — — ἀμαρτωλός. » —

« Δέσποτά μου, νὰ σ' ὀρίσω τὴν ἀλήθεια μοναχῇ,

Ἀγαπᾶω ἕνα νέον καὶ τὸν ἀγαπῶ πολὺ. » —

« Τὸ νὰ ἀγαπᾶς, παιδί μου, εἶναι πράγμ' ἀνθρωπινό·

Μὲ εὐλάβειαν ἀγάπα κ' ἐγὼ σέ τὸ συγχωρῶ. » —

« Μιὰν ἡμέρα, δέσποτά μου, ἐκαθόμην μοναχῇ

Πέρασε κ' αὐτὸς ὁ νέος καὶ μοῦ 'δωσ' ἕνα φιλί. » —

IX.

LE PAPPAS GALANT.

Une belle jeune fille était venue une fois dans la maison d'un pappas pour se confesser. — Avec des écus, des écus, des ducats, et des piastres. — Quand le pappas la vit si belle, il en fut touché de componction, et lui dit : — Soyez la bien-venue, mademoiselle ! Que désirez-vous ? — « O monseigneur, avec votre grâce, j'étais venue pour me confesser à vous de mes fautes, afin d'en obtenir l'absolution. » — Ne craignez rien, ma fille : Dieu n'est pas sans miséricorde ; et il a pitié du pécheur. » — « Monseigneur, avec votre grâce, voici la vérité toute pure. J'aime un jeune homme, et je l'aime tendrement. » — Si vous aimez, mon enfant, c'est de l'humanité. Aimez avec sagesse, et je vous le pardonnerai. » — « Un jour, monseigneur, comme j'étais toute seule, ce jeune homme passa, et me donna un baiser. »

« Ἐνα σοῦ ἴδωσε, παιδί μου; μήπως σοῦ ἴδωσε πολλά; » —

« Ἐνα, ἔνα, δέσποτά μου, ἔνα, ἔνα μοναχά. » —

« Τὸ φιλὶ δὲν εἶναι κρῖμα, εἶναι πρᾶγμα φυσικὸ,

Ὡς κίγῳ θὰ σὲ φιλήσω καὶ λοιπὸν σὲ συγχωρῶ. » —

— N'en donna-t-il qu'un, mon enfant, ou en donna-t-il plusieurs ? » — « Un seul, un seul, « monseigneur ; il ne m'en a donné qu'un. » — Un baiser n'est pas un trime, c'est chose toute naturelle. Je vais vous en donner un moi-même ; après quoi, je vous absoudrai.

Γ.

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ.

Ήτον καλοκαιράκι, αύγή χαροποιά,
 Όταν ή Μελπομένη 'πήγε ς' άχρογιαλιά·
 Δροσιᾶς νὰ πνεύς' άέρα, νὰ 'δῇ τὸν Οὐρανόν
 Νὰ παίξῃ μὲ ζεφύρους, μὲ τὸν Αὐγερινόν.

Ἐκεῖ 'στὸ περιγιάλι Ναύτης Ξανθὸς τραβᾷ
 Σὰν κύκνος τὸ κοπί του καὶ γλυκοτραγοῦδᾷ,
 Κ' ή κόρη εἰς τὸν ναύτην μὲ σιγανὴν φωνὴν
 Τὸν λέγει. — « πάμε πέρα, Ξανθὲ, μὲ τὸ κοπί.

Πάμε, πλὴν μ' ἐμποδίζει ποῦ δὲν ἔχω λεπτόν. »
 Κ' ἐκεῖνος — ἔμβρα, λέγει, πλὴν δὲν πειράζ' αὐτό.
 Ἐσέ' ή Μελπομένη, κορμὶ τ' Ἀγγελικόν. —
 Κι' ὁ ναύτης 'κωπηλάτει μὲ βλέμμα ἐρωτικόν.

X.

MELPOMÈNE.

C'était la belle saison, c'était un beau point du jour, quand Melpomène vint au bord de la mer pour voir le ciel, respirer l'air rafraîchi, et jouir de la brise du matin et de l'aurore.

Là, sur le rivage, un nautonier blond nage avec sa rame comme un cygne, et chante doucement. La jeune fille dit au nautonier, d'une voix gracieuse : — « Jeune blond, passons l'eau avec ta rame. »

« Passons ; mais je ne puis, car je n'ai pas d'argent. » — Entrez toujours, répond-il ; qu'importe ? Vous êtes Melpomène, la belle au corps d'ange. — Et le nautonier rame en lui jetant des regards d'amour.

Παρακαλεῖ τὴν Νέαν νὰ 'πῇ εἰς τοὺς γονεῖς

Πῶς ὁ Ξανθὸς τὴν σέλει ὁ ναύτης ἐραστής...

Κ' ἐκεῖνη. — « ναι, τὸν λέγει, τράβα, Ξανθὲ, καλὰ

Τράβατο τὸ κοπί σου, καὶ ἐλπίζε πολλά...

Νὰ φθάσωμεν ἀντίμου ὁ ἥλιος πρὶν εὐγῇ,

Νὰ κόψω ρόδα κι' ἄνθη μὲ τὴν χρυσὴν αὐγή. » —

Τῆς Μελπομένης τέρι, 'ὅαν ἔγειν' ὁ Ξανθὸς

Ἐτράβα τὸ κοπί του πλέον ἐρωτικός.

Αὐτὸς κωπηλατοῦσε, κ' ἐκεῖνη κυβερνᾷ

Τὴν βάρκα π' εἶχε σβύσει τῶν δύο τὰ δεινά.

Συζύγου κ' ἐρωμένης γλυκὺς ἀνασασμὸς

Πτερὰ δ' ἰδαν' στὸν ναύτην νὰ τρέχῃ ἀπ' ὅλους μπρός.

Puis il la prie de dire à ses parents que le nautonier blond l'aime et la demande. — « Rame « toujours, jeune blond, lui dit-elle; rame bien, et espère. »

« Arrivons vis-à-vis avant que le soleil se « lève, pour que je puisse cueillir des roses et « des fleurs avec la rosée de l'aurore. » — Depuis que le blond est en compagnie de Melpomène, il rame avec plus d'ardeur.

L'un manie la rame, l'autre le gouvernail de cette barque qui devait guérir leurs maux. La douce haleine de l'épouse et de l'amante donna au rameur des ailes pour arriver toujours le premier,



LE PAPPAS GALANT.

COMMENTAIRE.

Voici une anecdote de Constantinople , versifiée par quelque Grec jaloux. Je l'ai entendu raconter, comme une tradition de galanterie, dans les cercles du faubourg de Péra.

Les Ducats. — Les monnaies franques ou turques qui servent de refrain au premier couplet, et se répètent à volonté à la suite des autres, font allusion à l'argent que la belle pénitente apportait, suivant la coutume grecque, pour le rachat de ses péchés.

MELPOMÈNE.

COMMENTAIRE.

Encore un matelot ; mais celui-ci ne gémit pas ; bien au contraire, il ne peut que bénir la fortune. L'épisode est charmant de naturel et de vérité, et le nom de Melpomène donne à cette idylle quelque chose d'antique.

Et moi aussi, dans les jours brûlants, j'ai vu de jeunes Grecques s'embarquer avec l'aurore pour traverser le canal de Thrace, et cueillir avant le lever du soleil les roses d'Hunkiar-Skélessi, l'Échelle du Grand-Seigneur. Ma nacelle suivait leur nacelle ; et nos pas se sont égarés ensemble, sur les collines embaumées, à la recherche des plus brillantes fleurs des prairies asiatiques !

ΙΑ΄.

Η ΝΕΟΧΗΡΕΥΜΕΝΗ.

Μιά κόρη έτραγούδησεν άπ' ώριο παραθύρι,
 Κι' εσα καράβια τ' άκουσαν, όλ' άράζουν και δένουν.
 Κ' ένα καράβι τρομερό, καράβι του πολέμου,
 Ουδέ μαζώνει τὰ πανιά, ούτ' ήθελε ν' άράξη,
 « Μάσε, καράβι, τὰ πανιά, μάσ' τα και βάλ' τη κήτω,
 Εγώ κι' έν έτραγούδησα, σέ μυριολόγι τὸ είπα.
 Εχω ν' άνδρα, κ' είν' άρρωστος, κ' είναι για νά παιδάνη,
 Εαρβωστικό μου γύρευσα, νά φάγη για νά ιάνη,
 Τ' ες άγριολαφίνας τ' αλειμμα, τ' άγριογιδιού τὸ γάλα.
 Ωστε ν' ανάιβω στο βουνό, νά καταιβώ 'ς τούς κάμπους,
 Νά φτιάζω στρούγγα και μανδρι, νά πιάσω την λαφίνα,
 Άνδρος μου επανδρεύθηκε κι' άλλη γυναίκα 'πηρε.
 Πηρε την πλάκα πεθερά, τη μαύρη γην γυναίκα. »

XI.

LA JEUNE VEUVE.

Une jeune fille chantait du haut d'une belle fenêtre. Tous les vaisseaux qui l'entendent jettent l'ancre, et portent la corde à terre. Un vaisseau formidable, un vaisseau de guerre, ne serre pas ses voiles, et ne veut pas mouiller. — « Serre tes voiles, ô vaisseau ! serre et amène tes voiles. La chanson que je chantais, je l'ai dite en guise de complainte. J'ai un mari qui est malade, et qui est tout près de mourir. Je suis allée chercher un remède que je sais, pour qu'il le prenne et guérisse ; de l'onguent de biche et du lait de chèvre sauvage. Or, pendant que je gravis la montagne et redescends dans la plaine pour atteindre l'endroit et la bergerie où je trouverai la biche, mon mari s'est marié, et a pris une autre femme ; il a pris pour épouse la terre, et pour belle-mère la pierre du tombeau. »

LA JEUNE VEUVE.
COMMENTAIRE.

J'ai vu cette chanson naître sous mes yeux, pour ainsi dire : elle était tout fraîchement éclosé quand elle me fut communiquée. Elle acquit bientôt une grande vogue dans les villages grecs que le Bosphore baigne et sépare entre l'obscur Phanar de la capitale, et les brillantes Cyânées. On la chantait dans les sérénades du golfe profond (Buyuck-Déré); on m'en a même montré la prétendue héroïne. Celle-ci habitait une petite maison basse de Kalender, pittoresque demeure des princes Callimaki et Soutzo; et comme leurs palais dominaient les courants, la *belle fenêtre* était un de ces élégants *Tschaknissi* (balcons fermés de jalousies) où j'avais maintes fois, en rasant le rivage dans mon rapide caïque, remarqué une blanche main et une douce figure. Les navires épris de la voix qui jettent l'ancre,

ce sont ces nombreuses caravelles grecques qui montent ou descendent journellement le canal de Thrace : le vaisseau de guerre qui brave la sirène ne peut être qu'un bâtiment attaché aux ambassades européennes de Buyuk-Déré, ou quelque corvette russe assez hardie pour défier les batteries et les décrets prohibitifs des Turcs ; la sœur peut-être de la frégate que, par un jour nébuleux du mois de septembre, je vis, en 1816, déboucher fièrement de l'Euxin après une tempête, pour débarquer, sur le quai du village diplomatique, le baron de Stroganoff, envoyé du Czar, et pour jeter l'épouvante sur les rives du Bosphore, ébahies de tant d'audace. La montagne que traverse la mariée, c'est la grande colline d'Alonaki, dont les bois et les penchans s'étendent de l'aqueduc de Bajazet jusqu'à la fontaine de Kalender, théâtre de mes promenades du printemps et de mes longues chasses d'automne. La bergerie des biches, c'est une *mandra* solitaire dans la forêt de Belgrade, où un troupeau de cerfs, effrayé par nos traqueurs, passa si près de moi. Tout dans les stances helléniques me rappelle Thérapia, que je quittai avec tant de regrets, et où, avant mon départ, la jeune veuve avait trouvé, parmi tous les hommages qu'attirait sa beauté, la fin de ses lamentations et de son premier veuvage.

IB'.

Ο ΚΥΝΗΓΟΣ.

Ξύπνα, καὶ μὴν κοιμᾶσαι, χρυσόμου καναρίνι,
 Ξύπνα ἀπὸ τὸν ὕπνον, νὰ ἴδῃς πῶς τραγουδῶ.
 Ξύπνησα τὸ καυμένον ὅταν παραπονεμένον,
 Καὶ τ' ἄρματα μου βάζω, πάγω νὰ κυνηγῶ.
 Λαγούς περδίκας ν' ἄβρω, πουλάκια νὰ σκοτώσω,
 Καὶ σὲ νὰ τὰ προσφέρω κορμί μ' ἀγγελικό.
 Ψιλὴ βροχὺττα πιάνει, πολὺ μοῦ καλοφάνη,
 Κλίνην γιὰ νὰ πλαγιάσω νὰ εὕρω δὲν ἔμπορῶ.
 Ἐκεῖ βλέπ' ἕνα πύργον κι' ἔλαμπε ὅταν τὸν ἥλιο,
 Νέα κάθεται μέσα, καὶ γλυκοτραγουδεῖ.
 Κι' ὁ κελαδισμός της μ' ἐφάνηκε νὰ λέγῃ,
 Χαρεῖτε σεῖς ὦ νέοι, π' οὐχετε τὸ καιρὸν,
 Νέοι, Νέαι, χαρεῖτε, καιρὸν μὴν καρτερεῖτε,
 'Γιατ' ὁ χαιρὸς διαβαίνει, καὶ δὲν γυρίζει πλιά.
 Ἔτσι καὶ ἡ νεότης, χρυσό μου καναρίνι,
 Μαραίνεται, διαβαίνει, καὶ δὲν γυρίζει πλιά.

XII.

LE CHASSEUR.

Réveillez-vous, ne dormez plus, ô mon serin doré ! réveillez-vous pour entendre comme je chante. — Je me suis bien réveillé, moi pauvre affligé ; et j'ai pris mes armes pour aller à la chasse, — à la chasse des lièvres et des perdrix, pour tuer des oiseaux et vous les offrir, mon angélique beauté. — Voilà qu'il tombe une petite pluie fine qui me contrarie ; et je ne puis trouver de lit pour me coucher ; — quand tout à coup j'aperçois une tour brillante comme le soleil, et une jeune fille qui l'habite, et chante doucement. — Son gazouillement me parut dire ainsi : — « O vous, jeunes filles et jeunes garçons, réjouissez-vous, profitez du temps, vous qui en avez ; n'attendez pas qu'il passe ; il s'en va bien vite, et ne revient plus. » — Ainsi fuit la jeunesse, ô mon serin doré ! elle se flétrit, s'envole, et ne revient pas.

LE CHASSEUR.
COMMENTAIRE.

On croirait, au premier abord, que ces couplets commencent une chanson des montagnes; mais la fin, qui appartient aussi au genre des sérénades, désigne suffisamment une chanson de plaine. Au reste, dans son allure amphibie, elle est écrite d'un bout à l'autre d'un style fort négligé.

Le Grec Costaki, qui me guidait dans mes excursions à la recherche des faisans et des sangliers asiatiques, chantait un soir ces vers assez décousus. Il essayait ainsi de charmer l'ennui de la route, qui nous ramenait, après de longues fatigues supportées

dans les collines désertes du Bosphore, vers notre
barque attachée au rivage de Kandili.

Je les ai consignés sur mes tablettes, bien plutôt
comme un souvenir de chasse que comme un sou-
pir amoureux.

II'.

ΑΠΟΤΥΧΙΑ.

Ἀπ' τῆμ' πολ' ἐρχόμην κι ἀπ' τὰ νησιὰ,
Κι ἀπ' τὴν γειτονιά της ἐπέρασα.
Τὸ βασιλικό της ἐπότιζε
Καὶ τὸ ὄσουςμαρίνι ἐδρόσιζε,
Κ' ἔκοψε κλωνάρι καὶ μῶδοκε,
Εἶπε κ' ἓνα λόγο καὶ μ' ἄρεκε·
« Βρὲ Μωραϊτάκη, κι ἂν μ' ἀγαπᾷς,
Τί περνοδιαβαίνεις καὶ μὴ μιᾶς;
Στείλε προζηνήτραις στὴ μάννα μου,
Καὶ προζηνητάδες στὸν τάτα μου. » —
« Τοὺς προζηνητάδες ἐδιώκανε,
Καὶ ταῖς προζηνήτραις μαλλώκανε. » —

XIII.

LA MAUVAISE CHANCE.

Je venais de la ville et des îles, et je passais dans son voisinage. — Elle arrosait son basilic, et donnait de l'eau à sa fleur de menthe. — Elle en coupa un petit brin, me le donna, et dit une parole qui me ravit : — « Holà ! fils de la Morée, « si tu m'aimes, pourquoi passer et repasser sans « rien dire ? Envoie les entremetteuses de ma-
« riage à ma mère, et les courtiers à mon père. »

Ils ont chassé les courtiers, et injurié les entremetteuses,

LA MAUVAISE CHANCE.

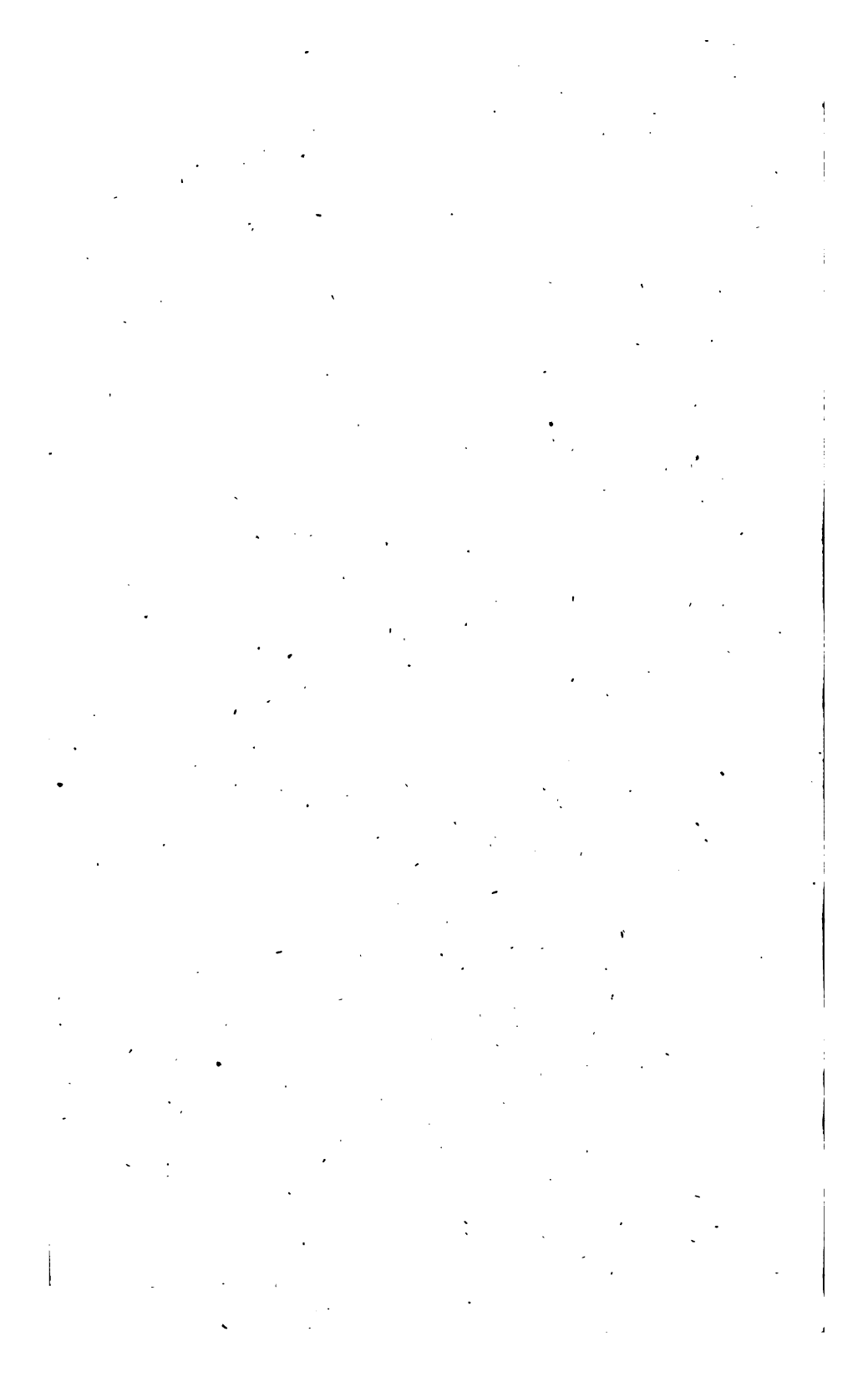
COMMENTAIRE.

Ces couplets appartiennent au continent, et le dialecte de la chanson la rapproche d'Athènes. Le jeune Moraïte raconte naïvement sa déconvenue. Une jeune fille engageante, des parents sévères et insensibles ; cela se voit en tous pays : mais le basilic frappe l'épisode d'un cachet tout oriental. Il est la plante favorite des jeunes filles de la Grèce : le basilic, nom royal donné on ne sait trop pourquoi à un serpent, à une étoile, à un poisson, et à un oiseau ! L'horticulture en a hérité, ainsi que de tant d'autres plantes arrivant de la Grèce avec leurs désignations harmonieuses pour enrichir nos prairies et enchanter nos oreilles, le mélilot, l'aparine, le serpolet, fils de la langue d'Homère.

Comme en Orient, le basilic est, en Espagne et

dans le midi de la France, l'accompagnement obligé de la coquetterie rustique. C'est de basilic que les Manolas de Madrid, ou les grisettes andalouses, chargent leur fenêtre ; c'est pour elles, si j'ose détacher d'un roman célèbre la seule image qui y soit restée gracieuse et pure, c'est le rosier de Rigolette. C'est encore le basilic que, dans le coin du jardin confié à sa direction, cultive la bergère gasconne, pour en faire « son plus bel ornement aux plus beaux jours « de fête ; » et je ne sais quel augure de labeur ou d'amour récompensé s'attache, dans son esprit, à l'odorant bouquet.





CHANTS DU PEUPLE
EN GRÈCE.

SECTION QUATRIÈME.



CHANTS FUNÈBRES.

Α΄.

Η ΚΟΡΗ ΕΙΣ ΤΟΝ ΑΔΗΝ.

Καλὰ τὸ ἔχουε τὰ βουνὰ , καλόμοιρ' εἶν' οἱ κάμποι ,
 Ποῦ Χάρον δὲν ἔπαντέχουε , Χάρον δὲν καρτεροῦνε .
 Τὸ καλοκαίρι πρόβατα , καὶ τὸν χειμῶνα χιόνια .
 Τρεῖς ἀνδρειωμένοι βούλονται τὸν ἄδην νὰ τζακίζουν ,
 Ὁ ἑνὶς λέγει , τὸν Μάη νὰ βγῇ , κ' ἄλλος τὸ καλοκαίρι ,
 Κ' ὁ τρίτος τὸ χυνόπωρο , ὅπου ἔναι τὰ σταφύλια .
 Κόρη ξανθὴ τοὺς ἔμιλησεν αὐτοῦ ἔς τὸν κάτω κόσμον .
 « Πάρτε μ' , ἀνδρειωμένοι μου , κ' ἐμὲ ἔς ἀγέρα κόσμον . » —
 « Κόρη , βροντοῦν τὰ βουχά σου , φουσοῦν καὶ τὰ μαλλιά σου ,
 Κτυπάει καὶ τὸ καλὶγι σου , καὶ μᾶς νογάει ὁ Χάρος . » —
 « Ἐγὼ τὰ βουχα ἔβγάω τα , καὶ τὰ μαλλιά τὰ κόβω ,
 Καὶ τὰ καλιγοπάπουτζα ἔς τὴν σκαλαν τ' ἀπιθώνω .

I.

LA JEUNE FILLE DANS L'AUTRE MONDE.

Bienheureuses sont les montagnes, bienheureux sont les champs où l'on ne rencontre pas Charon, où l'on n'attend jamais Charon, mais seulement des troupeaux l'été, et l'hiver, la neige ! Trois braves tiennent conseil pour s'échapper de l'enfer : le premier veut partir en mai ; le second, en été ; le troisième, en automne, dans la saison du raisin. Une blonde jeune fille leur parle ainsi dans l'autre monde : — « Em-
« menez-moi aussi, mes braves, dans ce monde
« d'en haut. » — Jeune fille, tes vêtements retentissent, tes cheveux sifflent ; ta chaussure fait du bruit ; Charon nous reconnaîtrait. ● « Te-
« nez, j'ôte mes vêtements, je coupe mes che-
« veux, et je laisse ma chaussure au bas de l'es-
« calier.

Πάρτε μ', ἀνδρειωμένοι μου, κ' ἐμὲ 'ς τὸν 'πάνω κόσμον,
Νὰ πάω, νὰ ἰδῶ τὴν μάνναν μου, πῶς θλίβεται δι' ἐμένα,
Νὰ πάω, νὰ ἰδῶ τ' ἀδέρφιά μου, πῶς κλαίουν δι' ἐμένα. —
« Κόρη, 'σένα τ' ἀδέρφιά σου εἰς τὸν χορὸν χορεύουν,
Κόρη, 'σένα ἢ μάννα σου 'ς τὴν ροῦγαν κουφεγνιάζει. »

« Emmenez-moi aussi, mes braves, dans ce
« monde d'en-haut. Je veux aller voir ma mère,
« comme elle se désole à cause de moi. Je veux
« aller voir mes frères, comme ils me pleurent. »
— « Tes frères? Pauvre fille! Ils mènent le branle
à la danse. Ta mère? Pauvre fille! Elle passe son
temps à jaser dans la rue. »



LA JEUNE FILLE DANS L'AUTRE MONDE.

COMMENTAIRE.

Il y a encore un reste de paganisme dans la façon dont les Grecs modernes illettrés envisagent la vie nouvelle qui commence après la mort. L'autre monde est pour eux une vaste et profonde habitation souterraine, où conduit un seul escalier. Une porte inébranlable le ferme. Charon, la personnification de la mort, y veille constamment pour l'ouvrir à tous ceux qui entrent, et jamais à ceux qui voudraient sortir. Ainsi disait, il y a plus de deux mille ans, une autre chanson philosophique :

« Le gouffre de l'enfer est effrayant; il est aisé
« d'y descendre, mais une fois descendu, on ne re-
« monte plus (1). »

(1) Anacréon, *Anth. lyr.*, p. 52.

Ici, le prélude accoutumé qui se lie de près ou de loin au sujet, dans les chants populaires, et varie suivant les provinces, parfois même selon le caprice du chanteur, est une touchante aspiration vers la vie des montagnes, seule vie libre, pure et paisible aux yeux des Grecs, soumis au joug ottoman.

Les derniers vers de ce chant funèbre m'ont toujours rappelé la triste et cruelle réflexion du père Aubry, au chevet d'Atala mourante.

— « Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire. » —

M. de Chateaubriand se complaisait amèrement à me répéter à Londres, à propos de la mort des hommes politiques (le duc de Richelieu, lord Londonderry) que nous vîmes disparaître si vite, cette observation, aussi profonde que désespérante.

B'.

ΟΙ ΓΟΝΕΣ ΠΡΟΣ ΤΗΝ ΘΥΓΑΤΕΡΑ.

« Κόρη μ', αὐτοῦ ποῦ βούλισαι,
 Νὰ καταιβῇς 'ς τὸν Ἄδη,
 Αὐτοῦ πέτεινας δὲν λαλεῖ,
 Κόττα δὲν καρκαριέται.
 Αὐτοῦ νερὸ δὲν βρίσκειται,
 Χορτάρι δὲν φυτρώνει.
 ὄντας πεινᾷς, δὲν γεύεσαι,
 ὄντας διψᾷς, δὲν πίνεις!
 Κι' ὄντας θέλῃς νὰ κοιμηθῇς,
 Τὸν ὕπνο δὲν χορταίνεις.
 Κάθου, κόρη', 'ς τὸ σπῆτι σου,
 Κάθου 'ς τὰ γονικά σου. »
 — Δὲν ἔμπορῶ, πατέρα μου,
 Μητέρ' ἀγαπημένη.
 Ἐγὼ ἐψὲς πανδρεύθηκα,
 Ἐψὲς ἀργὰ τὸ βράδυ.
 Ὁ Ἄδης εἶν' ὁ ἄνδρας μου,
 Ἡ πλάκ' ἡ πεθερά μου.

II.

LES PARENTS A LEUR FILLE.

Ah ! ma fille , pourquoi donc as-tu résolu de descendre dans l'autre monde ?

Là , le coq ne chante pas , ni la poule ne glousse.

On n'y trouve pas d'eau ; jamais l'herbe n'y croît. Si tu as faim , tu n'y manges pas ; si tu as soif , tu n'y peux boire ; et quand tu veux sommeiller , tu n'y dors pas ton souï.

Reste dans ta maison , reste avec tes parents , ma fille.

— « Je ne le puis , mon père ; mère bien-aimée ,
« je ne le puis. Je me suis mariée hier ; hier dans
« la soirée , bien tard. L'autre monde , c'est mon
« mari : ma belle-mère , c'est la tombe. »

LES PARENTS A LEUR FILLE.

COMMENTAIRE.

Je lisais un jour à un jeune Grec de Constantinople cette épigramme de l'Anthologie, qui retrace si bien tout ce que le Bosphore étalait devant nos yeux :

— « Maximin a construit une habitation dans la nouvelle Rome, et en a placé les solides fondements sur le rivage même. Là, de toutes parts s'étend autour de nous une immense et brillante vue. Derrière moi, la ville ; en face, la Bithynie qui me montre ses merveilleux aspects ; au-dessous de nos inébranlables piliers, les eaux de l'Euxin roulent leurs courants jusques à la mer éclatante, et caressent d'un flot continu la rive profonde. C'est une grande jouissance pour le cœur et pour les yeux lorsque, légèrement penché, regardant d'un côté et de l'autre,

on contemple à la fois les arbres, les palais, les vaisseaux, la mer, la ville, les cieux, et la terre. » —

« Je connais, me dit-il, cette épigramme de Cyrus
« de Panopolis, célèbre édile de Constantinople, con-
« sul sous Théodose, et évêque sous l'empereur Léon ;
« mais je connais mieux encore l'endroit où l'on pré-
« tend que fut la maison de Maximin. C'est tout à
« côté de la magnifique résidence que le sultan
« Mahmoud vient de créer à Dolma-Batché. Celui qui
« possède maintenant le pavillon de bois, brûlé et
« renouvelé sans cesse sur les ruines du vieux palais,
« nous y recevra. Allons-y. »

Nous visitâmes en effet les terrasses du jardin, les balcons du kiosk suspendus sur les flots, ses élégantes fenêtres coupées à pans divers pour multiplier et varier les points de vue ; et, après avoir appliqué la description de Flavius Cyrus à ce que nous venions de voir, comme nous passions près du gynécée, nous entendîmes le chant populaire, *des Parents à leur fille*, que mon guide reconnut. C'était, nous dit-on, une *Paramana* (nourrice ou bonne) de l'Archipel, qui berçait de cette complainte lugubre une jeune fille malade. Le lendemain, le *Tchélebi* qui m'avait accompagné m'envoya ce texte manuscrit.

Γ'.

Ο ΧΑΡΟΣ ΚΑΙ Ο ΤΖΟΥΑΝΗΣ.

Τὸ βλέπεις κεῖνο τὸ βουνὸ ποῦ 'ναὶ ψηλὸ καὶ μέγα,
 Πῶχ' ἀνταρουῖλαν στὴν κορφὴν καὶ καταχνιὰν στὴν ρίζαν;
 Τζοπάνης ἐρβόδαγεν ἀπὸ τὰ κορφοβούνια,
 Φέρει τὸ φέσι του στραβὰ καὶ τὸν γιαιπὰ στριμμένον.
 Κι' ὁ Χάρος τὸν ἐβίγλισεν ἀπὸ ψηλὴν ραχοῦλαν,
 Εἰς τὸ στενὸ κατέβηκε κ' ἐκεῖ τὸν καρτεροῦσε.
 Καλὴ 'μερὰ σου Χάρε μου. — « Καλῶς τὸν, τὸν λεβένταν,
 Λεβέντη ποῦθεν ἔρχεται; λεβέντη ποῦ πηγαίνει; » —
 'Γῶ; ἀπ' τὰ πρόβατ' ἔρχομαι στὸ σπητὶ μου πηγαίνω,
 Πάγω νὰ πάρω τὸ ψωμί, ὀπίσω νὰ γυρίσω. —
 « Λεβέντη, μ' ἔστειλ' ὁ Θεὸς, νὰ πάρω τὴν ψυχὴν σου. —
 Χωρὶς ἀσθένειαν κι' ἀρρώστιαν ψυχὴν δὲν παραδίδω.
 Για! ἔβγα νὰ παλέψωμε' σὲ μαρμαρένι ἀλῶνι.

III.

CHARON ET LE BERGER.

La voyez-vous cette montagne si grande et si haute, qui a des nuées à sa cime et de la brume à ses pieds ? Un berger dégringolait de ses sommets ; il a sa calotte de travers, et le rouleau de son schall serré. Charon, qui l'épiait du haut d'une roche, descend le défilé, et l'y attend.

— Bonjour, mon Charon. —

— « Bonjour, mon garçon. D'où viens-tu, garçon ? Garçon, où vas-tu ? » —

— Moi ? je viens de mes brebis ; je vais chez moi chercher ma provision de pain, et je m'en retourne. —

— « Et moi, mon garçon, Dieu m'a envoyé pour prendre ton âme. » —

— Mon âme ? je ne la livre pas ainsi : je ne suis ni faible, ni malade. Eh bien ! voyons donc, luttons sur l'aire de marbre. Si je suis vaincu,

Κιᾶν μὲ νικήσης Χάρε μου, νὰ πάρης τὴν ψυχὴν μου,
Κιᾶν σὲ νικήσω, Χάρε μου, νὰ πάρω τὴν ψυχὴν σου. —
Πιασθήκαν καὶ παλέψανε δυὸ νύκτες, τρεῖς ἡμέρας,
Κι' αὐτοῦ τὴν τρίτην τὴν αὐγὴν κοντὰ στοῦ γιῶμα, γιῶμα,
Φέρν' ὁ λεβέντης μιὰ βολά' τοῦ Χάρου κακοφάνη·
Ἀπ' τὰ μαλλιά τὸν ἄδραξε, στὴν γῆν τὸν ἀβροντάει.
Ἀκοῦν τὸν νιὸν καὶ βόγγιζε, καὶ βαρυαναστέναζει·
— Ἄφσε με, Χάρε, ἄφσε με ἀκόμη τρεῖς ἡμέρας,
Τὰς δυὸ νὰ φάγω καὶ νὰ πιῶ, τὴν μιὰν νὰ σεργιανίσω,
Νὰ πῶ νὰ ἰδῶ τοὺς φίλους μου, νὰ ἰδῶ τοὺς ἐδικούς μου.
Πῶχω γυναῖκα παρανιὰν καὶ χήρα δὲν τῆς πρέπει,
Πῶχω καὶ δυὸ μικρούτζικα, κι' ὀρφάνια δὲν τοὺς πρέπει,
Πῶχω τὰ πρόβατ' ἄκουρα καὶ τὸ τυρὶ στοῦ κάδι. —
Κ' αὐτοῦ κοντὰ στοῦ δειλινὸν τὸν καταβάν' ὁ Χάρος.

mon Charon, tu auras mon âme ; si je suis vainqueur, j'aurai la tienne. —

Ils se sont saisis ; ils ont lutté trois jours, deux nuits ; et à la troisième aurore, à la petite pointe du matin, le garçon porte une botte qui met Charon en colère. Charon le tire par les cheveux, le terrasse ; on entend le jeune homme soupirer, et gémir profondément. — Laisse-moi, Charon, laisse-moi trois jours encore : deux jours pour manger et boire, l'autre pour me promener. J'ai à voir mes amis et mes parents ; j'ai une femme trop jeune pour être veuve ; j'ai deux enfants tout petits aussi ; il ne faut pas qu'ils restent orphelins. Mes brebis ne sont pas tondues, et mon fromage est encore dans la terrine. —

Et voilà que, vers l'heure du repas du soir, Charon l'acheva.

CHARON ET LE BERGER.

COMMENTAIRE.

La version que je donne de ce chant, fort répandu en Grèce et en Épire, me paraît de tout point préférable à la légende rapportée par M. Fauriel. Les mœurs pastorales de la montagne se montrent ici dans toute leur simplicité, dominées, comme tout ce qui est humain, par la mort, la mort imprévue, la mort représentée par l'invincible joueur.

N'y aurait-il pas là un souvenir de la Bible ? Et ce

combat qui dure trois jours et trois nuits ne rappelle-t-il pas la lutte nocturne de Jacob, berger aussi, et vaincu par un être surnaturel, comme le pâtre grec par Charon? *Et ecce vir luctabatur cum eo usque mane.*

Genèse, ch. xxxii, v. 24.

Le *Phesi* du texte grec est la calotte de coton, blanche autrefois, rouge maintenant, qui couvre le haut des crânes grecs ou turcs.

Le *Giampa* est un petit schall ou un grand mouchoir qui, tordus en rouleau, servent à assujettir autour de la tête le *Phesi*.



Δ'.

ΜΥΡΙΟΛΟΓΙ 'Σ ΤΟΝ ΑΔΗ.

Κάτω 'ς τὰ Τάρταρα τῆς γῆς,
Κάτω 'ς τὸν κάτω κόσμος,
Μυριολογοῦν ἡ λίγεραις,
Καὶ κλαῖν τὰ παλληκάρια.
— Σὰν τί 'ν' τὸ μυριολόγι τους;
Σὰν τί 'ν' τὸ κλαύσιμό τους; —
« Τάχα νὰ στέκ' ὁ οὐρανός;
Νὰ στέκ' ὁ 'πάνω κόσμος;
Νὰ στέκονται ἡ ἐκκλησιαῖς
Μὲ τῆς χρυσαῖς εἰκόναϊς;
Νὰ στέκονται οἱ ἐργαλειοὶ,
'Ποῦ ὑφαίνουν ἡ κυράδαις;

IV.

LA COMPLAINTÉ SUR L'ENFER.

— Dans le Tartare, sous la terre, dans le monde d'en bas, les belles filles se lamentent, et les beaux garçons pleurent.

Que disent leurs lamentations? Que disent leurs larmes?

« Y a-t-il encore un ciel et un monde là-haut?

« — Y a-t-il encore des églises et des images do-

« rées? — Y a-t-il toujours des métiers où tra-

« vaillent les matrones? »

Ε΄.

ΓΑΜΟΣ 'Σ ΤΟΝ ΑΔΗ.

Ἡ μάνα μου κάνει χαρὰ, κάνει τοῦ υἱοῦ μου γάμο·
Πάγει 'ς τῆς βρύσαις γιὰ νερὸ, καὶ 'ς τὰ βουνὰ γιὰ χιόνι,
Καὶ 'ς τῆς περιβολάρισσας γιὰ μῆλο γιὰ κυδῶνι.
Δός τε μου, βρύσαις, κρυὸ νερὸ, καὶ σεῖς, βουνὰ, τὸ χιόνι.
Καὶ σεῖς, περιβολάρισσας, τὸ μῆλο τὸ κυδῶνι.
Ἐμῖγα φίλος μ' ὥρχεται ἀπ' τὸν ἀπάγω κόσμο·
Οὐδ' ἀπ' τὰ ξένα μ' ὥρχεται, οὐδ' ἀπ' τὸ ξένον κόσμο,
Μόν' εἶναι τὸ παιδάκι μου, τὸ πολυἀγαπημένο.

V.

LES NOCES DANS L'AUTRE MONDE.

Ma mère fait la joie; elle fait les noces de mon fils; elle va aux fontaines pour l'eau, aux montagnes pour la neige, et aux jardinières pour des pommes et des coings.

« Fontaines, donnez-moi de l'eau fraîche; et
« vous, jardinières, des coings et des pommes.
« Il m'arrive un ami de là-haut : Ce n'est pas un
« inconnu; il ne vient pas d'un monde étranger;
« c'est mon petit-fils le bien-aimé. »

ζ.

Ο ΠΟΘΑΜΜΕΝΟΣ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΖΩΝΤΑΝΟΥΣ.

« — Σάν τί μέ τριγυρίζετε
Ὅλαις ἡ πονεμέναις ;
Μὴν ἀπ' τὸν Ἄδην ἦλθα ἔγώ ;
Μὴν ἀπ' τὸν κάτω κόσμος ;
Ἐγὼ τώρα συντάξομαι ,
Καὶ τώρα θὲ νὰ πάγω .
Ὅπ' ὤχει λόγ' ἄς τὸν εἰπῇ ,
Καὶ μῆνυμ' ἄς μὴνύσῃ .
Ἵπ' ἔχει πολὺ παράπονο ,
Ἄς κάμῃ γραφὴν γὰ στείλῃ . » —

VI.

LE MORT AUX VIVANTS.

— Pourquoi m'entourez-vous, pauvres affligées ?
Suis-je donc revenu de dessous terre et du monde
d'en bas ?

C'est maintenant qu'on va m'y descendre, et
que j'irai. Qui a une parole à y envoyer ; la dise
des commissions, les donne. Qui a des chagrins
trop grands les écrive ; et m'apporte sa lettre. —

LA COMPLAINTÉ SUR L'ENFER.

LES NOCES DANS L'AUTRE MONDE.

LE MORT AUX VIVANTS.
COMMENTAIRE.

Ces trois chants populaires sont autant de variantes des innombrables chants funèbres où règne l'implacable Charon.

Charon, c'est la mort prompté, prématurée, inattendue. Il y a, je le répète, dans les impressions du peuple hellène, un curieux mélange des idées païennes modifiées par le Christianisme. L'enfer n'est plus pour lui le royaume de Pluton et de Proserpine, avec Cerbère, Minos, et leur terrible cortège, inventions de la poésie antique ; mais c'est encore une

demeure souterraine et ténébreuse, où descend un escalier que ferme une porte, créations des imaginations vulgaires. Enfin, Charon, c'est à peu près le diable, tel que nos populations superstitieuses le comprennent ; moins malin peut-être, mais plus inévitable. *Que Charon te prenne !* disent les villageois de l'Épire et de la Thessalie : or, cette expression de l'humeur et de la colère a son équivalent en français.

Les anciens Grecs prétendaient qu'on se mariait en enfer, et que, dans les îles des bienheureux (μακάρων νήσοις), Achille avait épousé sous terre une certaine Médée, tout autre, sa vie durant, que la célèbre amante de Jason. « Il y a aussi, dans la tombe, » des amours et des noces, » dit Théodore Prodrome.

Ὡς καὶν τάφοις ἔρωτες εἰσὶ καὶ γάμοι.

Rhod. et Dos., liv. VII.

Z'.

Ο ΠΟΤΑΜΟΣ ΤΩΝ ΝΕΚΡΩΝ.

Απόψε τί μ' ἐπόνεσε τὴ μαύρην ἢ καρδιά μου!
Κ' ἐξύπνησα κ' ἐρώταα τὴν, πάλι ξαναρωτῶ τὴν ·
· Καρδιά μου! τί ἔχεις καὶ πονεῖς καὶ βαρυαναστενάξεις;
Ἐσὺ βαρέμι δὲν βαστᾷς, βουνὸ δὲν ἀναβαίνεις. »
— Κάλιο, ν' ἀνέβαινα βουνὸ, βολύμι φορτωμένη,
Παρά τὸ θαῦμα, 'π' εἶδα 'γὼ, ἐψὲς ἀργὰ τὸ βράδυ.
Δυ' ἀδελφια σέρν' ὁ ποταμὸς, μὲ τὸ φιλὶ πλεγμένα.
Κ' ἓνας τὸν ἄλλον ἔλεγε, κ' ἓνας τὸν ἄλλον λέγει ·
Βάστ', ἀδελφέ μου, βάστα με, νὰ μὴ ἀποχωρισθοῦμε,
Ἀνίσως καὶ χωρίσωμε, δὲν μετασμίγομ' ἄλλο.

VII.

LE FLEUVE DES MORTS.

Ce soir, ah ! combien j'ai eu de mal au fond de mon cœur. Je me suis réveillé comme je l'interrogeais, et je l'ai interrogé de nouveau.

Mon cœur, qu'as-tu à souffrir, et à soupirer si profondément ? Tu ne portes pas de fardeau ; tu ne gravis point de montagne.

— « Mieux vaudrait gravir la montagne tout chargé de plomb, que d'avoir vu ce que j'ai vu hier bien tard dans la soirée. Le fleuve entraînait deux frères unis dans un baiser. L'un avait dit à l'autre, et lui disait encore : — « Tiens-moi, « mon frère, tiens-moi bien, ne nous séparons « pas ; car, si nous nous séparons une fois, nous « ne nous réunirons plus jamais. » —

Η΄.

ΕΙΔΗΣΕΙΣ ΑΠΟ ΤΩΝ ΑΔΗΝ.

Ένα πουλάκ' ἐξέβγαινε ἀπὸ τὸν κάτω κόσμον·
 Εἶχε τὰ νύχια κόκκινα καὶ τὰ φτερά του μαῦρα,
 Τὰ νύχι' ἀπὸ τὰ αἵματα καὶ τὰ φτερ' ἀπ' τὸ χῶμα.
 Τρέχουν μαννάδες γιὰ νὰ ἰδοῦν κ' ἡ ἀδελφαῖς νὰ μάθουν,
 Γυναῖκες τῶν καλῶν ἀνδρῶν νὰ πάρουν τὴν ἀλήθεια.
 Ἡ μάνα φέρει ζάχαρι, κ' ἡ ἀδελφή τὸ μόσχο,
 Γυναῖκες τῶν καλῶν ἀνδρῶν ἀμάραντο 'ς τὰ χέρια.
 « Φάγε, πουλί, τὸ ζάχαρι, καὶ πιε' κ' ἀπὸ τὸ μόσχο,
 Μυρίσου τὸν ἀμάραντο, γιὰ νὰ μᾶς 'μολογήσης. »
 — Καϋμέναις ! τί εἶδα, τί νὰ 'πῶ, καὶ τί νὰ 'μολογήσω !
 Εἶδα τὸν Χάρο κ' ἔτρεχε 'ς τοὺς κάμπους καβαλλάρης·
 Σέρνει τοὺς νιοὺς ἀπ' τὰ μαλλιὰ, τοὺς γέρους ἀπ' τὰ χέρια,
 Φέρνει καὶ τὰ μικρὰ παιδιὰ 'ς τὴ σέλλ' ἀρμαθιασμένα.

VIII.

LES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

Un petit oiseau s'est échappé du monde d'en bas ; il avait les ongles rouges et les ailes noires : les ongles à cause du sang, les ailes à cause de la terre. Les mères courent pour le voir, les sœurs pour apprendre, et les femmes des braves gens pour savoir la vérité. La mère porte le sucre, la sœur le vin muscat, et les femmes des braves gens l'amarante.

— Oiseau, mange du sucre, bois du vin muscat, viens sentir l'amarante, et nous donner des nouvelles certaines. — « Malheureuses ! ce que j'ai vu, pourquoi vous le dire ? Quelles nouvelles vous apprendre ? J'ai vu Charon qui courait à travers les champs à cheval. Il prend les jeunes par les cheveux, les vieux par les bras, et il porte les petits enfants enfilés comme un collier sur sa selle. »

LE FLEUVE DES MORTS.

LES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE.

COMMENTAIRE.

« Dans les chansons que la poésie populaire des Grecs modernes a fait passer devant mon esprit, » disait Goethe, « je n'ai rien rencontré que je puisse, « sous le rapport du mérite poétique, mettre à côté « de Charon. »

Les nouvelles de l'autre monde sont une version du chant de Charon; et le fleuve des morts en est aussi une imitation fort répandue.

Charon, depuis les temps antiques, a changé de rôle : ce n'est plus, et il me semble que je le dis pour la troisième fois, le vieux nocher des rives infernales, le mauvais plaisant des dialogues de Lucien; c'est un second Mercure, conducteur des âmes. Déjà il figure sous ces derniers traits dans quelques épi-

grammes des poètes les plus récents de l'Anthologie, entre autres, dans ces jolis vers de Julien l'Égyptien :

« Charon est bien sévère,
— Ou plutôt bien doux.
« Il enlève un si jeune homme!
— Mais il valait déjà les vieillards.
« Il le prive de tout plaisir,
— Et de toute peine.
« Il n'a pas connu le mariage,
— Ni ses douleurs.

Charon est le cavalier surnaturel de la légende de Lénore; c'est la mort elle-même, le destin inexorable, qui a pris pour devise le formidable vers d'Euripide si merveilleusement interprété par Racine (1) :

« Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie. »

.

Il me paraît qu'une de mes digressions accoutumées ne serait pas hors de propos ici pour chasser toutes ces lugubres images et répétitions que Charon et l'enfer multiplient. Or, c'est l'amarante des femmes grecques qui va m'en fournir le sujet. Je ne serais pas aussi heureux avec le vin muscat des

(1) Οὐκ ἔστι τοὺς θανόντας ἐς φάος μελεῖν.

Euripide, *Alceste*, v. 1098.

jeunes filles; car j'en suis encore à me demander si Μόχο ne signifie pas aussi bien musc, parfum, noix muscade; peut-être l'élixir du mastic, extrait de la gomme du lenstique, qui a valu à Scio, de compagnie avec ses orangers, l'épithète moderne de *Parfumée* (1), et qui désignerait ainsi la patrie de ce chant funèbre; soit même l'eau ou la confiture de roses (*Rodozakari*, sucre de rose) qui est de toutes les cérémonies et de tous les repas en Orient, et se confectionne également à Scio avec les roses *musquées* du mois de mai, les roses d'avril précoces étant réservées pour l'usage médical.

Parmi toutes ces acceptions, j'ai fait choix du vin muscat, qui n'est pas le moins agréable produit de l'île de Scio, et n'enlève point aux vers le cachet de cette origine. Ce choix rentre d'ailleurs dans le but accessoire du chant, qui doit être de mieux réconforter l'oiseau messager, et obéit ainsi au texte, exigeant qu'avant de parler il boive.

Quoi qu'il en soit, je prends d'abord à partie les herboristes anciens ou modernes, qui, tant en latin qu'en français, ont écrit amarante par un *th*, comme si le mot ἀνθος, fleur, formait son étymologie. C'est une grave erreur, dans laquelle mon chansonnier anonyme n'est point tombé : car il avait deviné sans doute ce que les érudits, dont j'accuse la né-

(1) Ὁ μοσχόβολος κίτος.

gligence, n'ont jamais su. Amarante se compose de l'α privatif et du verbe *μαραίνω*, flétrir; et signifierait inflétrissable, si cet adjectif n'était pas un barbarisme; ou mieux encore, immarcessible, si cette épithète était devenue française, depuis que je l'ai entendue tomber des lèvres d'un grand orateur chrétien. Mais, en tout cas, c'est immortelle qu'il faut dire, laissant le nom d'amarante aux bergeries de Racan, ou au madrigal de Cotin, édité par le Trissotin de Molière. *Immortalesque ainaranti*, dit Columelle l'horticulteur (1).

J'aime ces fleurs « destinées aux couronnes de l'hiver, dont la couleur est inaltérable, et qu'un peu d'eau fait revivre de longs mois après s'être séparées de leurs tiges, quand toutes les autres fleurs ont péri. » J'admire avec Pline « cette plante qui veut être cueillie, et n'en renaît que plus belle (2). » Mais comme elle est sans odeur, suivant la remarque du savant naturaliste, il me paraît difficile d'y reconnaître l'amarante de ma chanson. Et j'ai beau parcourir toutes ses variétés vivaces ou annuelles, l'œil de bœuf (3), et le pied de chat (4), qui, usurpant le nom d'amarante, ne sont tout au plus que

(1) Columella, *De cultu hortorum*, v. 175.

(2) Mireque, postquam defecere cuncti flores, madefactus aqua revivescit, et hibernas coronas facit... Mirum in eo, gaudere decerpi, et lætius renasci... et ipse sine odore. Pline, liv. XXI, § 23.

(3) *Chrysanthemum tanacetii folio*.

(4) *Gnaphalium elichrysium montanum*.

des amarantoïdes; je ne parviens pas à y saisir un brin parfumé pour justifier ma version. Force m'est alors de penser que les « femmes des braves gens, » s'inquiétant peu de la science, ont confondu l'immortelle inodore avec la menthe ou bien avec la marjolaine (*amaracus* pour *amarantus*); la marjolaine si robuste au bord des fossés humides de la Gascogne, que j'ai cueillie dans les marécages de Rhodes, de Marathon, et dont les feuilles moelleuses sous un duvet argenté embaument la main qui les presse!....

Je coupe court à ma dissertation botanique, puisqu'elle ne doit rien changer à mon texte. Mes lecteurs, d'autre part, peuvent n'avoir pas le même goût que moi pour la flore champêtre.

Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

Préface.	page 1
Introduction.	
Scolies et Chants antiques.	3
Indication du texte grec.	79
Avis.	85

SECTION PREMIÈRE. CHANTS HISTORIQUES.

I. Châtiment d'Andrinople.	89
II. Chant de Trébizonde.	95
III. Prise de Nauplia.	101
IV. Marcos Botzaris.	111
V. Aux Héros Brûlotiers devant Scio.	129
VI. La Flotte grecque.	139
VII. Les Brûlotiers.	141
VIII. Chant de Colocotroni.	145
IX. Expédition contre Ipsara.	155
X. Combat naval devant Samos.	163

XI. Le Cri de guerre.	169
XII. Tsamados.	175
XIII. Odyssée.	181
XIV. Le Soldat mendiant.	185
XV. Samos.	197
XVI. Les Adieux de l'Hellène.	209
XVII. Le trois Septembre.	223

SECTION DEUXIÈME. CHANTS KLEPHTES.

I. Koutsochristos.	235
II. Photis.	241
III. Nikotsaras.	249
IV. Le Pappas de Pouliana.	255
V. Le vieux Cerf et le Chevreuil.	259
VI. Janakis.	263
VII. Monembasie.	267
VIII. Le brave George.	273
IX. Le Banquet des Klephtes.	281
X. Le Klephte.	289
XI. Alexandre.	297
XII. Lazos.	301
XIII. Tzélios.	303
XIV. La Mort de Zidros.	309
XV. Le Palicare.	313
XVI. L'Arbre qui parle.	315
XVII. La jeune Fille Armatole.	321

SECTION TROISIÈME. LÉGENDES.

I. L'Épouse fidèle.	329
II. L'Orgueilleuse.	339
III. La Fille de l'Arvanite.	349
IV. La Juive.	353
V. Le Manchot.	355
VI. La Perdrix.	359
VII. L'Amour de longue durée.	363
VIII. L'Amour marin.	365
IX. Le Pappas galant.	369
X. Melpomène.	373
XI. La jeune Veuve.	379
XII. Le Chasseur.	383
XIII. La mauvaise Chance.	387

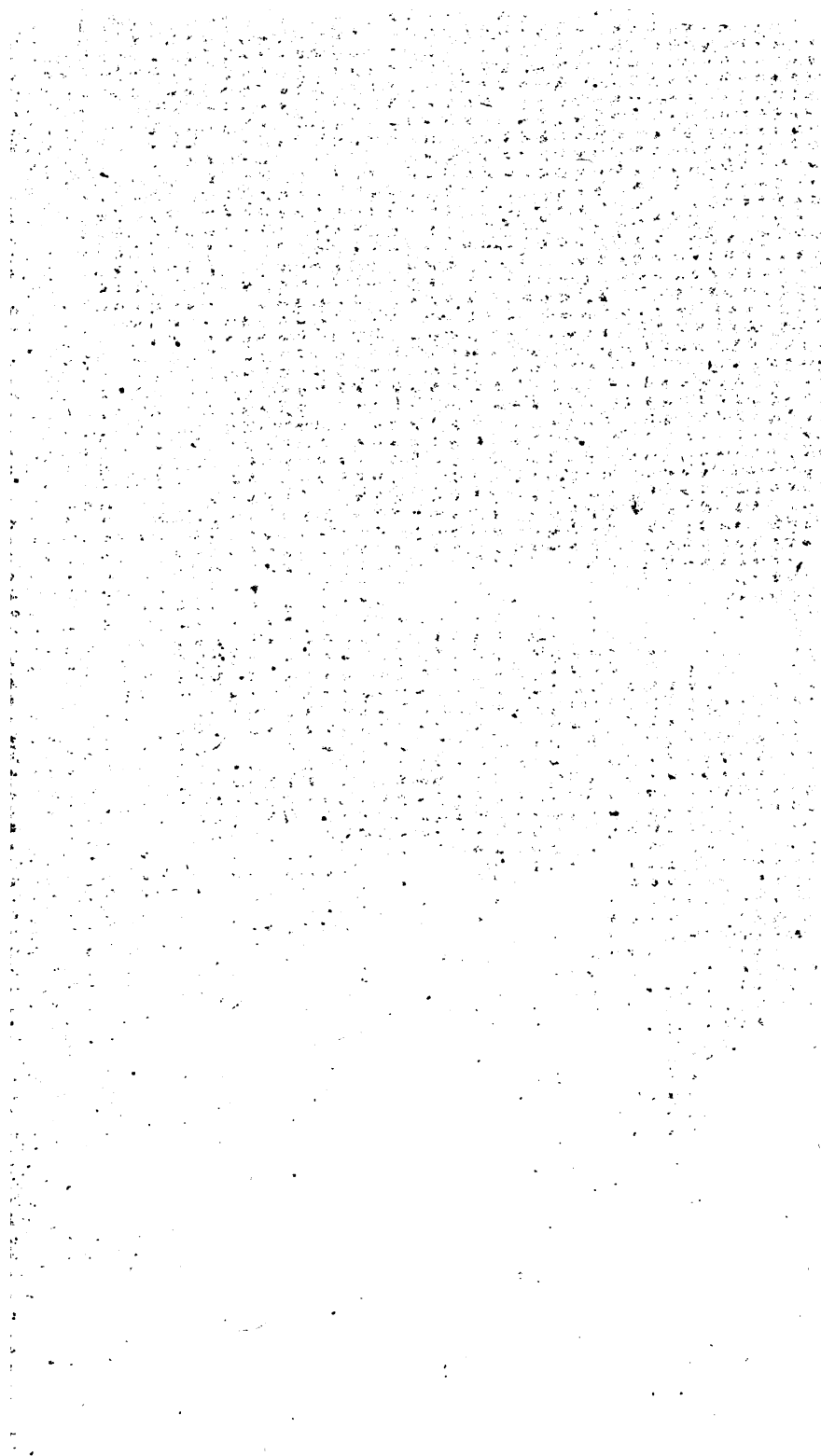
SECTION QUATRIÈME. CHANTS FUNÈBRES.

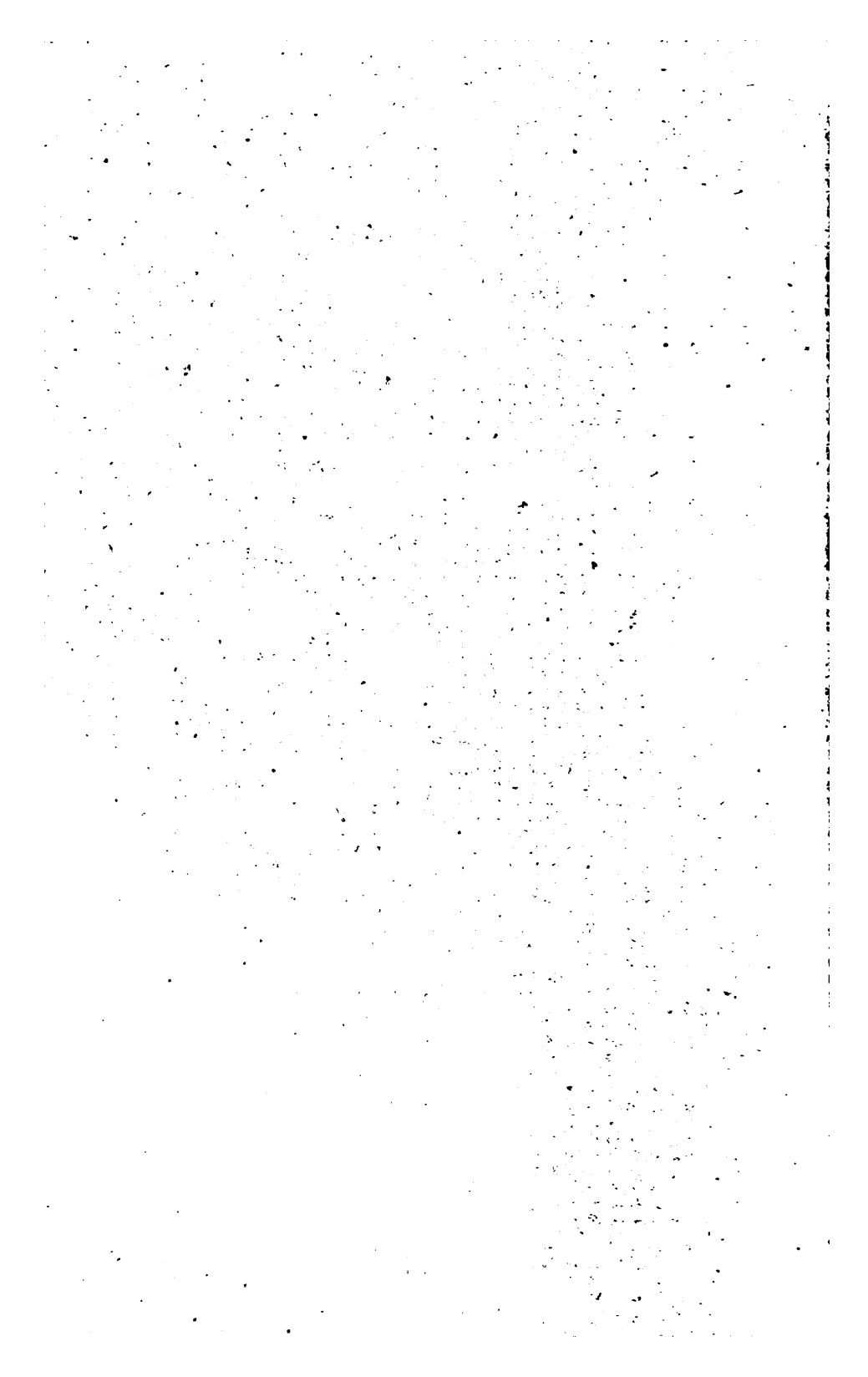
I. La jeune Fille dans l'autre monde. . .	393
II. Les Parents à leur fille.	399
III. Charon et le Berger.	403
IV. La Complainte sur l'enfer.	409
V. Les Noces dans l'autre monde.	411
VI. Le Mort aux Vivants.	413
VII. Le Fleuve des morts.	417
VIII. Les Nouvelles de l'autre monde. . .	419

ERRATA.

Page 25, Praxila, *lisez* Praxilla.

- 28, dans une route, *lisez* dans ma route.
- 48, une preuve, *lisez* aussi une épreuve.
- 67 et 83, les Joules, *lisez* les Ioules.
- 67, Marénos, *lisez* Manéros.
- 69, de la rusticité, *lisez* de la politesse.
- 77, Que suis, *lisez* Que je suis.
- 77, les Jalèmes, *lisez* les Ialèmes.
- 106, et que, *lisez* que.
- 109, la cause, *lisez* la muse.
- 159, chasse, etc., *lisez* joint la flotte turque à la hauteur de Nicarie.
- 184, Calaryte, *lisez* de Calaryte.
- 195, ἀνιηταρότατον, *lisez* ἀνιηρότατον.
- 228, κατὰ τοῦ, *lisez* τοῦ.
- 228, ὑπ' ἔθνους τοῦ, *lisez* ὑπ' ἔθνου τ'.
- 231, quelques notes, *lisez* quelques lettres.
- 236, mont Æta, *lisez* mont Œta.
- 238, Je ne fais rien, *lisez* Je ne sais rien.
- 272, Αὐτοὶ δὲ, *lisez* Αὐτοὶ δὲν.
- 278, prend aussi le nom, *lisez* prend le nom.
- 288, τὸ σκέπασμα, *lisez* τὸ σκέπασμα.
- 302, ἀπὸ μετερίζι, *lisez* ἀπὸ τὸ μετερίζι.
- 306, sur ces bords, *lisez* sur ses bords.
- 309, et y trouvais de quoi, *lisez* Puisses-tu toujours.
- 336, dix chants, *lisez* les dix chants.
- 373, Jeune, etc., *lisez* Rameur blond, passons l'eau.





DAWKINS COLLECTION



THIS WORK IS
PLACED ON LOAN IN THE LIBRARY
OF THE TAYLOR INSTITUTION BY
THE RECTOR AND FELLOWS OF
EXETER COLLEGE
OXFORD

Dawkins TA2056.C4.M3